L’affaire K

de Timerzouguène à Chapeiry

Une compilation de témoignages

Présentée par Claude Grandjacques.

à partir de :
« Conflits d’autorités durant la guerre d’Algérie » de Maurice Faivre,
« Adieu djebels » de Jean Servier,
« Tant qu’il y aura des étoiles. II Partisans »de Pierre Hentic,
« Un béret rouge en képi bleu » de Georges Oudinot,
« Une villa dans la tourmente du FLN » de Marc Delporte-Fontaine.
« Parcelles d’oubli » de Jean Lyonnaz Perroux,

Une réalisation de Miages-djebels.

Une volonté de servir l’histoire.
L’analyse de ce passé tumultueux de violence doit structurer nos pensées pour bâtir un avenir d’espérance.

Ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous sépare.

Une façon de contribuer à honorer la mémoire
de ceux qui sont morts pour l’Algérie ou pour la France.

Toutes les victimes de cette guerre cruelle méritent d’être honorées ensemble et de prendre place dans une mémoire partagée entre nos deux pays.

Vive l’Algérie ! Vive la France !

Connaissez-vous Chapeiry, ce petit village du Chéran à une dizaine de kilomètres au sud d'Annecy ? Situé dans une région rurale tout en douceur, les hommes y vivent encore en harmonie avec la nature. Le temps ne semble pas y avoir d'emprises.

C'est là que réside mon ami Jean Lyonnaz, dont j'ai fait connaissance après avoir lu son témoignage « Parcelles d'oubli ». Un livre sans fioriture où l'auteur raconte de façon simple et émouvante les moments éprouvants et dramatiques vécus comme rappelé en Algérie en 1956. Il était infirmier au 2/121e RI, une unité qui deviendra le 6e Hussard[1]. Ce bataillon était implanté dans le secteur d'Azazga, une région qui me deviendra familière quelques années plus tard.

Peu après ma rencontre avec Jean, un jeune de Bouzeguène me contacte, via Internet. Il me demande des informations sur « L'affaire K » ou l'opération « Oiseau Bleu » car un des protagonistes, Achiche Tahar, est originaire du village d'Aït Salah. À la recherche de documents, je parcours Historia Magazine et découvre l'article de Pierre Hentic.

Imprégné du témoignage de Jean, je fais tout naturellement le rapprochement entre le contenu de « Parcelles d'oubli » et l'article du capitaine Pierre Hentic. Ce dernier après avoir été momentanément l'interlocuteur des combattants kabyles, a eu confirmation de leur double jeu après l'embuscade de Timerzouguene dont ont été victimes les camarades de Jean.

[1] Le PC de ce régiment était installé à Yakouren lorsque je retournerai en Algérie en 1960.

Cette révélation est un choc pour Jean. L'affaire K éclaire d'un jour nouveau ce qu'il a vécu il y a cinquante cinq ans. Il décide de faire connaître à son tour cette information à ses anciens camarades de combat et à ceux qui s'intéressent à l'histoire. C'est ainsi naît la conférence qu'il va donner dans l'église de Chapeiry le 29 octobre 2011 et à laquelle je vais assister par une soirée d'automne ouatée au cadre irréel.

La réputation de Jean pour son travail de mémoire[2] n'étant plus à faire, l'église du village s'avère exiguë pour recevoir les notables locaux, les anciens camarades de Jean, (parmi eux le père Paul Dupont curé de la paroisse du Semnoz), les anciens d'AFN ou ceux qui s'intéressent à l'histoire.

Cette soirée exceptionnelle a été pour moi l'occasion stimulante pour effectuer des recherches complémentaires, de les réunir et d'en faire une compilation qui à plus de cinquante ans de distance devrait éclairer certaines zones d'ombre et fournir des indications complémentaires à ceux qui s'intéressent à l'histoire commune entre la France et l'Algérie.

Pour faciliter la compréhension de cette période complexe, je présente le témoignage de Jean Lyonnaz en dernier.

[2] Jean préside et anime l'association « Mémoire du pays du Cheran ».

L'affaire K comme kabyle[3].

Arrivant à Tizi Ouzou en juin 1956, Jean Servier rencontre deux amis kabyles qui expriment leurs doutes sur la Force K[4] récemment constituée.

Note sur l'Organisation "K" établie par Jean Servier (8 septembre 1956)

Le rapport que Jean Servier adresse le 8 septembre aux autorités d'Alger et au préfet Vignon qui vient de relever le général Olié à Tizi Ouzou, n'est pas connu des historiens. Il mérite donc d'être largement cité.

« En 1946, une scission se produisit à l'intérieur du comité exécutif du P.P.A., dont certains membres kabyles se plaignaient d'être écartés des postes de direction parce qu'ils étaient kabyles. Jusqu'en 1948 il y eut diverses tentatives de créer un mouvement "berbériste": essai d'un P.P.K. (Parti populaire kabyle) sous ['inspiration de Mouloud Maameri, professeur au lycée de BennAknoun, essai pas très poussé du reste d'une section kabyle du parti communiste algérien. Ces diverses tentatives ne réussirent guère à grouper qu'un petit nombre de jeunes instituteurs kabyles.

Il est difficile de préciser à la suite de quels contacts Monsieur Eydoux, conseiller technique au cabinet du Gouverneur général Soustelle eut l'idée de mettre sur pied un maquis kabyle dont les chefs étaient les promoteurs des tentatives mentionnées plus haut. Il est difficile de préciser également les données sur lesquelles s'est appuyé Monsieur Pontal, alors directeur de la Police à Alger, pour établir les listes des membres actifs de ce maquis. Pendant longtemps, le secret le plus absolu a entouré l'Organisation K. Le capitaine Benedetti, du S.R.O., a bien voulu m'en signaler l'existence dès mon arrivée à Alger en juin 1956. À mon arrivée en Kabylie, je pris connaissance des listes des membres actifs en même temps que j'entrais en relations avec le capitaine Hentic, que le colonel Parizot avait placé à la tête de l'organisation. Certains noms m'étaient familiers, d'autres me l'étaient moins. Après une brève enquête, je m'aperçus que nous étions en présence d'un regroupement armé et largement subventionné des éléments P.P.A. devenus MTLD, et de certains communistes dissidents de Kabylie. Certains membres de cette

---

[3] Le passage qui suit est extrait du livre « Conflits d’autorités durant la guerre d’Algérie. Nouveaux inédits » du général Maurice Faivre Publié chez L’Harmattan.

[4] Les nombreuses références sur l’affaire K ont été citées par Maurice Faivre in : L'affaire K comme Kabyle, Guerres mondiales et conflits contemporains, n191/1998. La plupart des auteurs i gnorent le montage de l'affaire par les Services secrets.
- Le livre de Camille Lacoste-Dujardin : Opération Oiseau Bleu. La Découverte 1997, a été critiqué pour ce fait par Jacques Frémeaux dans son compte-rendu des Annales, Histoire, Sciences sociales, janvier 2000.
- L'intervention de C. Lacoste-Dujardin au colloque du 25 novembre 2000 (Actes publiés par la Société française d'Histoire d'outre-mer) témoigne de la même ignorance du livre de Jean Servier Adieu Djebels, qui en 1958 a décrit cette affaire en baptisant les capitaines Hentic et Camous Béret rouge et Béret bleu.

organisation, comme le dénommé Babou Lounès, secrétaire du Centre municipal de Tala Tgana, douar Tamgout, sont soupçonnés d'appartenir au F.L.N. L'individu sus-nommé serait commissaire politique du FLN. et aurait participé à l'assassinat des deux commerçants d'Azazga qui n'ont pas fait grève le 5 juillet.

De son côté, le capitaine Hentic (son adjoint est Camous) m'a dit que son rôle se bornait à percevoir mensuellement une somme de neuf millions au cabinet du Ministre résidant et à remettre un certain nombre de chèques à deux des responsables de l'Organisation K, Zaïdi et Tahar. Jusqu'à présent, l'organisation K a abouti à la seule mise à mort d'un suspect : un goumier de la commune mixte de Port Gueydon récemment passé au F.L.N. Ils revendiquent une seconde exécution, celle d'un officier du F.L.N. sans toutefois pouvoir en donner de preuve. A l'heure actuelle, dans la région des Beni-Zmenzer, comme au douar Izarazen, l'organisation échappe complètement à tout contrôle. Certains de ses membres, arrêtés comme suspects au cours de rafles ou de perquisitions dans les villages, produisent aux officiers ou aux gendarmes un papier attestant leur appartenance à l'organisation K et invitant l'autorité militaire à prendre contact avec le Lieutenant colonel Fauconnier, chef du 2ème Bureau de la 27ème DIA.

Au douar Iflissen[5], la situation est sensiblement différente. Le capitaine X, commandant une compagnie du 15ème BCA est entré en contact avec les membres de l'organisation de son douar; dont le responsable est un certain Thoumi du village d'Izer-en-Salem. Cet officier a refusé jusqu'à ces derniers temps d'être secondé par un officier SAS. Ce faisant - peut-être par simple vanité - il appliquait strictement les directives du F.L.N. Ses supérieurs lui reprochent d'avoir appartenu au Parti communiste et d'entretenir encore à l'heure actuelle des rapports avec la section de Blida. Son départ demandé depuis fort longtemps interviendra peut-être en décembre.

Je suis entré en contact avec les responsables de l'Organisation que j'ai pu rencontrer : Zaïdi, Tahar et Thoumi. Les deux premiers sont connus à Alger - surtout Zaïdi- comme souteneurs. Ils expriment tous des ambitions politiques certaines. Dans l'immédiat, ils demandent que les terres de la Mitidja soient données aux membres de l'Organisation et souhaitent remplacer peu à peu le F.L.N. Babou Lounès avait réussi à persuader le capitaine Hentic d'installer un camp d'entraînement en même temps qu'un poste de combat non loin du village de Tala Tgana. Il est certain que bien que l'entraînement des terroristes se soit amélioré, leurs méthodes restent primitives. Eux-mêmes s'en rendent compte. De nombreux documents saisis l'attestent. Il y aurait donc un danger certain à enseigner les méthodes de combat de nos commandos à des éléments dont personne ne peut répondre.

Le capitaine Hentic voulait tester son organisation en l'emmenant combattre sur un terrain d'opérations extérieur à la Kabylie, Les différentes vicissitudes dont on retrouve trace

[5] Région "conquise" mais non ralliée en 1844, et où les administrateurs, el après eux les officiers SAS, observent des oppositions, parfois violentes, entre les notables de la colonisation, les nationalistes et les berbéristes. Jean Serviel connait parfaitement ce douar, qu'il a décrit dans un article de 1966.

dans ses notes, dues surtout à la lenteur administrative de l'Armée, l'en ont empêché.

De son côté, le colonel Parizot, inquiet de la tournure que prenaient les événements, essaie de se débarrasser de l'Organisation K en en confiant la direction à la 27ème D.I.A. Le Lieutenant-colonel Fauconnier semble heureux de cette solution. Deux faits nouveaux viennent de se passer qui, à mon sens, compromettent grandement l'avenir: Les deux responsables Zaïdi et Tahar ont été victimes d'un inexplicable accident d'auto sur la route de Maison Carrée et souhaitent se faire hospitaliser en France. Le capitaine Hentic atteint d'une phlébite risque d'être contraint à l'immobilité pendant six mois. Je pense que privé de ces éléments, il sera impossible au Lieutenant colonel Fauconnier de prendre en mains l'Organisation K, même s'il avait une longue habitude de la Kabylie et des Kabyles, ce qui n'est pas le cas.

Au mois de juillet le général Olié a bien voulu me demander mon avis sur l'Organisation K. Je lui ai donné le 12 août les raisons que j'avais de mettre en doute les buts cachés et la valeur morale des responsables et des hommes de cette organisation.

Le 6 septembre, le général Olié m'a montré un rapport du lieutenant colonel Fauconnier qui demandait le maintien de l'organisation sous sa forme actuelle. Il a bien voulu à nouveau me demander mon avis. Je lui ai répondu ce qui suit: "Au fur et à mesure de l'implantation des troupes françaises, les membres de l'Organisation K doivent se présenter au commandant de secteur et au commandant d'unité, et sortant de la clandestinité, demander à combattre comme supplétifs aux côtés des troupes françaises, ou à participer à la défense des villages avec des cadres français, ou à rendre leurs armes et à reprendre leurs occupations. En aucun cas nous ne pouvons admettre la constitution d'un mouvement politique tout aussi nationaliste que le F.L.N., encore moins devons nous en assurer l'armement et le financement".

Dans l'état actuel des choses, avec le retrait des éléments du 11ème Choc, pour le 31 octobre, du commando français chargé d'encadrer l'Organisation, j'estime imprudent de laisser survivre une organisation clandestine dont les membres sont aujourd'hui au nombre de 1.300 et ont à l'égard des troupes une attitude équivoque. Rien ne peut être entrepris en Kabylie tant que cette lourde hypothèque n'a pas été levée. Non seulement en supprimant à l'organisation sa subvention, ce qui est facile, mais encore en la désarmant et en supprimant la cellule terroriste qui s'y est glissée.

Fin de la note de Jean Servier

Jean Servier ne s’est pas contenté d’envoyer un rapport secret confidentiel aux autorités d’Alger, dès 1958, il publie un livre « Adieu djebels » dans lequel est évoqué son séjour et ses contacts en Grande Kabylie.

Empruntons à Maurice Faivre ce qui pourrait être une quatrième de couverture pour présenter l’extrait du livre « Adieu djebels » ayant trait à l’affaire K.

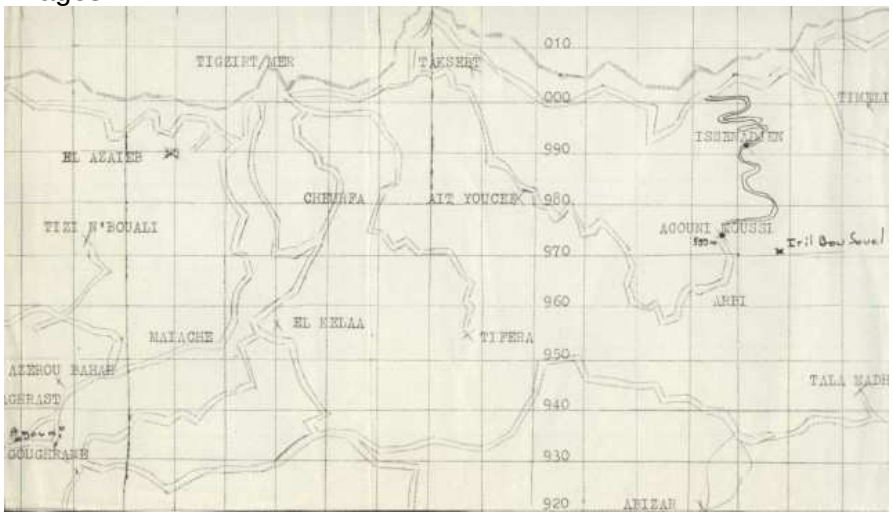
Connaissance des Berbères[6]

« Dans cette affaire, Jean Servier fait la démonstration de sa connaissance des villages, famille par famille, de leur hiérarchie traditionnelle, de leur appartenance aux partis politiques, et de l'existence de sofs, le sof d'en bas opposé à la France, le sof d'en haut attentiste en raison de ta peur du FLN, provoquée par les impôts forcés, les exécutions de prétendus traîtres, la prière sous contrainte, contraire à la laïcité des Kabyles. *Avec sa volonté d'uniformiser et d'arabiser, la rébellion a porté un coup aux croyances et aux pratiques traditionnelles* (G.Laffly).

L'affaire K donne ainsi à Jean Servier l'occasion de mettre en pratique sa compétence d'ethnologue, car il sait que le passé inspire le présent, et que rien n'est oublié : *Mille mémoires tiennent un compte précis des crimes et des vengeances (la rebka)*". Cette expérience est décrite dans *Adieu Djebels.*

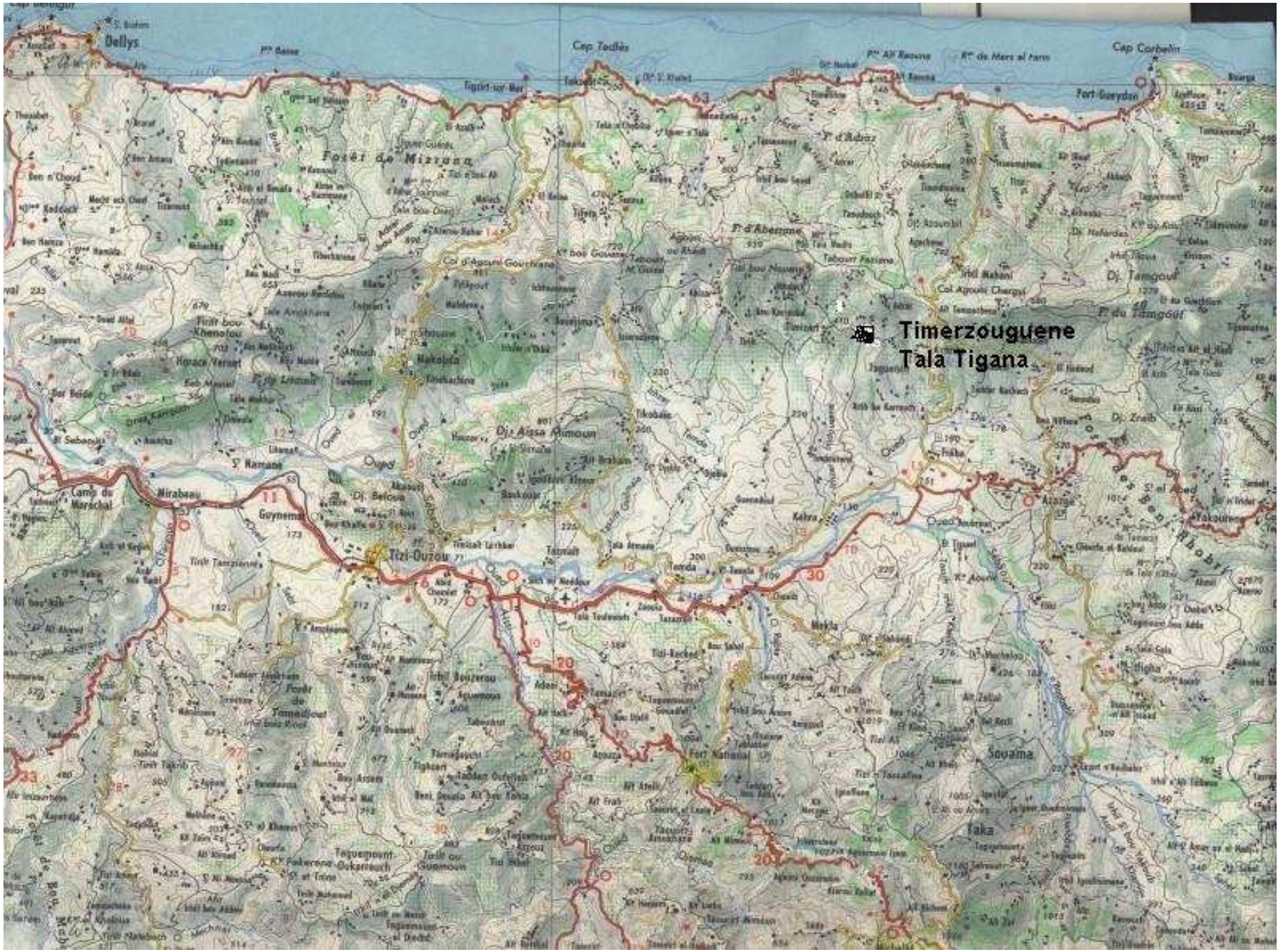
Le séjour en Kabylie lui permet en particulier de déjouer une parodie de cérémonial d'alliance, et ainsi d'aider l'armée à s'assurer la fidélité du village de Aït Leham. Lors d'une cérémonie dite de ralliement, il observe que les notables présentés ne sont pas les membres de la djemaa, descendants des six enfants de l'ancêtre fondateur du village. Il impose alors aux six chefs de quartiers authentiques, restaurés dans leur autorité, l'observance du rite traditionnel d'alliance, regorgement d'un bélier, face à l'est, avec le vrai couteau du sacrifice, suivi du serment qui engage les villageois : *« La paix à Dieu, à la France ensuite »*(p. 91).

Jean Servier note aussi qu'à l'exception de quelques officiers SAS motivés, les militaires ignorent tout de cette société. Avec ses amis Hentic et Camous, il se moque des compagnies de haut-parleurs, et des experts en action psychologique qui projettent dans les villages ».



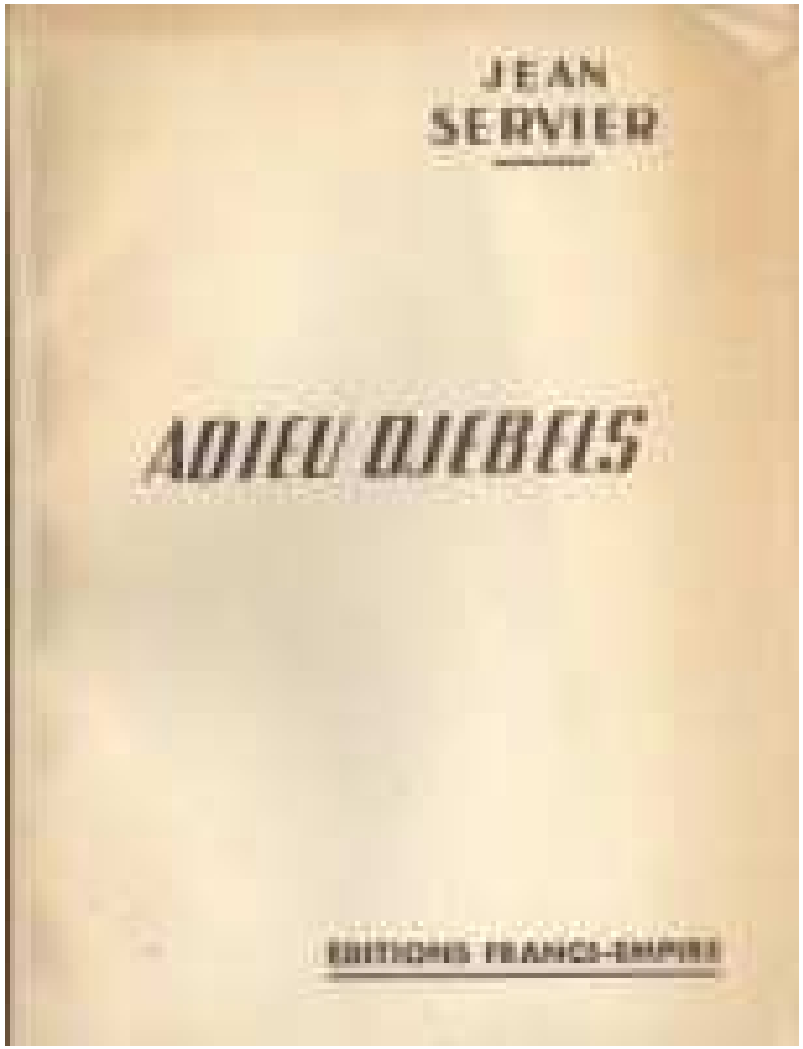
[6] Cet article peut servir de quatrième de couverture. Il est extrait du livre « Conflits d’autorités durant la guerre d’Algérie. Nouveaux inédits » écrit par le général Maurice Faivre et a été publié chez L’Harmattan.

« Adieu djebels » de Jean Servier 7



ADIEU DJEBELS

de Jean Servier (Publié en 1958).



EN FORME D'AVANT-PROPOS

J'ai essayé d'écrire un livre de bonne foi - c'est-à-dire de relier des instantanés, d'apporter le témoignage d'un album de photos.
C'est je crois le plus difficile et le plus dangereux des exercices de style. Je risque en effet d'être jugé, ou, plus sûrement, d'être condamné sans jugement, en vertu de critères trop arbitraires.

En 1948, j'étais partisan de l'intégration en Algérie, c'est-à-dire de l'égalité en droits sinon en devoirs de tous les citoyens vivant sur un même sol. J'étais alors considéré comme « à gauche » par de bons esprits. En 1954, j'étais encore partisan de la même solution. J'ai été alors considéré comme « à droite » par les mêmes bons esprits.

Bien des gens auraient admis que je laisse s'accomplir le massacre des femmes et des enfants d'Arris - j'aurais alors été « à gauche », plutôt que de l'empêcher, me rangeant, de ce fait, « à droite ».

Je n'ai jamais cru qu'une minorité armée puisse imposer par la violence sa volonté à une population paisible. Des esprits subtils interviennent alors pour distinguer :
Si cette minorité armée est le F.L.N., qui s'élève contre elle est « à droite ». S'il s'agit d'une autre minorité, je pense que l'on risque en s'y opposant pour la même raison de recevoir une autre étiquette.

J'ai la naïveté des vieux Républicains de croire qu'il ne puisse pas y avoir d'autre idéal que la République - la République française - le reste étant le chaos.

Je ne crois pas qu'un homme armé d'une grenade ou d'une mitraillette puisse dicter sa volonté à d'autres hommes par le seul fait qu'il peut aussi disposer de leur vie. Ceci est à mes yeux la condamnation des terroristes algériens comme de tous les autres partisans d'une action similaire.

L'armée, quelle qu'elle soit, n'a pas d'autre rôle politique à jouer que d'assurer la protection des citoyens qui l'entretiennent. Une civilisation n'existe que lorsque les lois de la cité défendent les pacifiques.

La guerre a éclaté en Algérie par le fait de cinquante mille bandits - au sens le plus strict du terme - éclaireurs de pointe d'action étrangère - ennemie. C'est ce qui m'est apparu après deux ans d'une étude patiente.

Mais cette constatation, sans doute, me classe « à droite ».

Que le lecteur me pardonne de ne pas trouver d'excuse aux meurtres d'enfants ou à la torture de femmes. Peut-être, s'il s'était levé un Gandhi algérien, aurais-je eu un point de vue différent.

La guerre se prolonge en Algérie parce que, pendant trois ans, elle a été mal faite, menée par une Armée et une Administration également inadaptées, également aussi incapables de s'adapter, parce qu'également alourdies - l'expérience le prouve - de cadres sclérosés. Peut-être cette constatation, que j'illustre par quelques exemples, me classe-t-elle « à gauche ».
De nouvelles erreurs répétant celles commises dans le passé des trois dernières années risquent de compromettre l'avenir.
J'ai pensé qu'il était bon de les connaître et d'en faire le point. Je me trouve sans doute ainsi « à droite » et « à gauche ».
Confucius dirait que c'est la Voie du Juste Milieu. Que l'on me permette de m'y tenir, je n'ai pas d'autre ambition.

Jean SERVIER.

CHAPITRE PREMIER

Je suis retourné dans les montagnes, presque à regret, ce matin de juillet 1956, deuxième année de la rébellion que d'autres appellent révolte, d'autres aussi guerre. Un proverbe ne dit-il pas :
Pourquoi veux-tu revoir
alors que tu feux rêver,
si les choses n'ont pas changé
tes yeux sont-ils restés les mêmes.

Je n'ai pas pris, place du Bastion XV, l'autobus chargé de couffins, bourré de burnous, à l'empressement affable. Une traction noire est venue me chercher à mon hôtel. A la sortie de la ville, un scout-car m'attendait avec son équipage de bérets verts, la flamme verte et rouge de la Légion étrangère claquant à l'antenne radio.

Du fond de la voiture, je regardais les paysages familiers défiler sous mes yeux, de plus en plus vite : images de ma vie morte.

Pourquoi veux-tu revoir...

Dans les villages, au bord de la route, c'était la même animation, les hommes pressés sur les bancs des cafés maures, les places de marché encombrées de quincaillerie et de cotonnades que le soleil transformait en trésors chatoyants.

J'appris à placer dans ce cadre familier une silhouette qui devait elle aussi me devenir familière : celle du soldat de l'an VI de la IVe République. Un miroir magique semblait refléter à l'infini son image : sur les routes poudreuses d'été ou luisantes de goudron, dans les rues des villages endormis, dans les bistrots naguère déserts mais qui maintenant vendaient l'eau minérale tiède au prix du Champagne brut.

Ils répondaient poliment à toutes les questions : « Et où allez-vous comme ça? » « Vous allez loin? », sans entendre après tant de bienveillante sollicitude le galop souple d'un enfant qui en avait assez appris à l'école française pour renseigner par-delà les crêtes, les pistes et les ravins, des hommes aux aguets, nos ennemis.

J'arrivais dans un état-major élégant comme un club, construit à neuf, non loin de l'hôpital devenu en partie, lui, siège de l'état-major d'une division. Quelques eucalyptus plaquaient sur les façades blanches leur ombre en pochoir léger.

Etranges montagnes que ces montagnes; tout ce qui y vit se divise en clan du Haut et clan du Bas. Ici, j'étais dans le sof du Haut et là, bien sûr, à mes pieds le sof du Bas sur un terrain dont je connaissais l'histoire : « la terre du sang ».

Les Kabyles pendant longtemps ont refusé de vendre leur terre aux étrangers - aux hommes qui ne sont pas de leur village. Il existe dans chaque hameau des listes de préemption qui sont aussi des listes de l'ordre sacré des familles, depuis les descendants de l'ancêtre-fondateur à qui revient toute terre, jusqu'au dernier arrivé. Nul papier ne conserve ces hiérarchies, toutes les mémoires les gardent et les transmettent.

Cette parcelle, comme chaque pouce de terre ici, appartenait à une famille qui refusait de la vendre : c'étaient des gens de bien. Puis un jour, ils cédèrent à l'or des Français : mais Dieu seul est juge.

Pour construire ces immenses casernes où ils vivent, les chrétiens décidèrent d'abattre les arbres. Lorsque les bûcherons portèrent la hache et la scie sur les oliviers noueux, Merveille de Dieu! ce fut du sang et non de la sève qui coula jusqu'à terre, comme pour la fête du Sacrifice.

A chaque arbre touché, les lecteurs du Koran se réunissaient dans la maison des anciens maîtres du sol et le laveur des morts préparait l'eau, la terre et le safran car, à chaque arbre tombé, un homme mourrait.

Les bûcherons, effrayés, laissèrent un arbre et un homme a survécu. Voici quelques années, c'est lui qui m'a raconté l'histoire.

Mais le sang appelle le sang, et dans leur caserne, les Français ne purent loger ni des fonctionnaires, ni même des gendarmes, alors ils en firent un hôpital. Et comme le sang appelle le sang, les gens de guerre y vinrent ensuite.
- Le général vous attend.
J'entrais dans un bureau climatisé où un général de brigade luttait de son mieux contre le général Eté.
J'avais des idées - à l'époque - elles étaient simples, je lui en fis part.

Il y a dans chaque commune un douar plus proche de la France que les autres, il y a dans chaque douar un village plus français que les autres, il y a dans chaque village une famille plus pénétrée par la France que les autres et, dans chaque famille, il y a un homme qui se souvient...

Dans la région la plus hostile, la France a gardé un archipel d'amitiés.
Le général m'écoutait les yeux mi-clos, les mains jointes, poliment il acquiesçait sans doute à son rêve intérieur.

L'été m'enveloppa d'un coup éclatant de toutes les cymbales de midi.
- Le général vous attend.

Un deuxième général m'attendait, au sof d'en bas, je veux dire à l'état-major de division. Par formation, par éducation, il rêvait

d'impossibles duels d'artillerie. Sur la carte au 50.000e il pilonnait les montagnes, écrasait les cimes, frappait en marteau ou en bouclier. Sans doute n'avait-il qu'un regret : l'ennemi ne respectait pas les règles de Clausewitz.

J'eus droit au Deuxième Bureau. Cette fois les cartes étaient hachées de zones imprécises : Si Mohand, Krim Belkacem, Si Ali... Parfois un point d'interrogation venait judicieusement compléter une topographie muette.
Le colonel, disert, brillant, n'écrasait pas, il était Machiavel et Lawrence, divisait pour régner, montrait la force pour ne pas avoir à s'en servir.
J'étais sûr du plus profond de mon être qu'il n'en était pas ainsi et que l'Algérie n'était pas découpée en épiscopats de la révolte et de la haine.

Une fois de plus, en Afrique, la France suscitait un ennemi à son image afin de pouvoir mieux le combattre en batailles rangées. Et les batailles rangées ne sont qu'un prélude sanglant aux traités de paix.

Jadis, Abd el-Kader était un chef de tribu du Sud-Oranais, haï des montagnards et des citadins qu'il accablait d'impôts. L'Armée, par souci de la discipline, même chez les autres, en a fait une sorte d'ennemi en chef, lui conférant le titre d'Émir, sans doute par goût de la couleur locale.
Les traités signés avec lui ont été nuls : jamais les Assemblées du Peuple, des montagnes aux plaines, n'avaient délégué leur autorité à ce nomade.

L'Armée a dû ensuite conquérir chaque colline d'Algérie, alourdie par cette duperie, tout au long d'une interminable campagne, désavouée par le Parlement, étrangère au peuple. À Paris, Abd el-Kader, proclamé « interlocuteur valable », jouissait d'une célébrité que lui refusaient les montagnards de son pays.

L'Afrique est un vieux pays où l'Histoire piétine sur des pistes éternelles...

Heures interminables, accablantes de la sieste, longues heures des nuits chaudes sans sommeil : hurlements des chacals, pas rythmé de la sentinelle sur le gravier de la cour, coup de feu lointain ouaté par la nuit.
Parfois, du poste de garde, montait le chant d'un légionnaire. Ces moines-soldats croyaient à la guerre et sans doute l'aimaient-ils, non pour ses crimes mais parce qu'elle permet l'épanouissement de la vertu bien rare d'amitié dans sa forme la plus parfaite.

Et moi j'interrogeais les cartes renseignées et les circulaires, les notes zébrées de rouge en « confidentiel » et « très secret », cherchant inlassablement l'éclair d'une idée, le reflet d'une pensée.

Et puis un jour j'eus une grande révélation, il n'y avait rien. Alors, avec une muette admiration, je contemplais ces états-majors qui ressemblaient à des mobiles animés d'un mystérieux mouvement, ayant depuis longtemps oublié la chiquenaude qui leur avait donné le branle.

Touriste inconnu dans les rues de la petite ville, j'appris que les soldats français s'appelaient « izzugwaren » - les rouges - parce qu'ils étaient habillés en vert, ce qui est la forme la plus pure de l'humour des montagnes, aussi parce que c'était la couleur de leur boisson préférée.

La route tremblait sans arrêt au passage de lourds convois chargés d'izzugwaren habillés de vert, entassés dans des camions, prêts pour le tir au passage, comme les pigeons de Deauville.

Un jour, j'allais voir le général et lui demandais ce que mes éminents collègues d'Alger m'avaient si longtemps refusé : une jeep pour la piste.

Bientôt je vis l'horizon atteindre le zénith, jusqu'à la dent de scie des montagnes frangées d'argent immaculé. Une vieille chanson me monta aux lèvres :
Ay adrar igawawen
d-ism-ensen g-izmawen.
(O montagnes des igawawen
ceux que l'on nomme les lions...)

Un tournant fit jaillir la chaîne de la brume matinale et des plaines aux lointains imprécis : le talata que les chrétiens appellent la main du juif, car elle semble encore crispée pour saisir les nuages, et le haut sommet du Lalla Khadidja où il convient d'égorger une vache noire à la pleine lune d'août.

Bientôt ce fut l'odeur acre des fougères, des feuilles mortes de l'été passé et l'ombre légère des chênes-lièges. La route était devenue maintenant une piste poudreuse aux étroits lacets, enfin à l'abri d'un cirque de collines, mon village que je reconnaîtrais du haut du Paradis s'il m'est donné d'y aller.

Je n'eus pas le temps de voir ce qui changeait mon village; sautant hors de la jeep j'escaladai le chemin vers la tonnelle de vigne vierge où mon vieil ami semblait m'attendre depuis deux ans.

Agenouillé près d'une cuvette d'émail bleu je devinai qu'il faisait ses ablutions pour la quatrième prière; alors je m'arrêtai à mi-chemin. Qui peut prendre sur lui d'interrompre ce qui doit aller vers Dieu ? Ce fut mon vieil ami qui marcha vers moi.
Je m'apprêtai à lui donner l'accolade de courtoisie, il me serra dans ses bras me répétant :
- Te voilà! te voilà!
Puis, montrant du doigt ce que je n'avais pas vu, il me dit d'une voix brisée :
- Tout est changé.

Je vis alors ce que je devais trouver tout au long de cet été kabyle : des réseaux de fil de fer barbelé, des soldats torse nu en short, écrasés de chaleur, que contemplait muette d'étonnement une foule immobile, drapée dans ses burnous.
Devinant ma pensée, il ajouta :
- Ils se tiennent bien. J'ai dit aux femmes de tourner la tête en allant à la source...

Puis la conversation reprit par où elle aurait dû commencer : notre santé, la santé de nos « maisons », l'état des récoltes, les sautes d'humeur du temps, comme si à côté, dans la nuit très claire, personne n'avait entendu un clairon sonner l'extinction des feux.

J'allai vers la S.A.S. Un nouveau réseau administratif plaqué sur l'autre, une pièce neuve rajoutée à la vieille outre dans laquelle bouillonnait dangereusement le vin nouveau de la révolte.

Le capitaine était devant sa maisonnette, coiffé d'un chapeau de paille comme les paysans, les mains dans les poches. Il se présenta : un vieux saharien pour qui, après le Fezzan, la Kabylie était un verger et les humbles villages aux toits de tuiles blondes, presque des capitales.
- Voyez-vous, je suis le maître ici : chef civil (du doigt il désigna son chapeau de paille) et militaire (son geste souligna les pattes d'épaules chargées de trois galons et de l'ancre d'or).

Des ouvriers travaillaient sur un chantier. Je les connaissais tous, ils me saluèrent. Plus tard, des fossés qu'ils creusaient, s'élèverait un dispensaire. Pour le moment c'était, comme par le passé, le piétinement des chèvres vers le pâturage, la lente procession hiératique des femmes allant à la fontaine au tintement des bracelets d'argent.

Devant moi le paysage éternel des montagnes, derrière, dans les barbelés, le joyeux brouhaha d'un camp militaire au matin.

Ma seconde visite fut pour le commandant de compagnie : un sous-lieutenant sorti des E.O.R, qui, tout jeune, arrivait mal à mener une lourde batterie d'artillerie, sans canons il est vrai, mais bombardée de paperasses, de notes, de directives, de circulaires, d'états à remplir.

Dans le quart de fer, le café noir fade avait un drôle de goût, un goût de passé, de terre humide, de feuilles pourries, d'automne. Que me voulait ce souvenir ?...
Moi aussi j'étais vêtu de kaki, devant moi des talus de terre et des barbelés. Tout près les hommes s'éveillaient, le jus arrivait dans les bouteillons de fer.

Janvier 1940, la drôle de guerre, la guerre lente du pourrissement et de l'attente, pendant qu'à l'intérieur du pays la cinquième colonne livrait une bataille que n'avaient pas prévue les états-majors.

Le quart de fer me brûlait les doigts, mon voyage à travers le temps était terminé.
- J'ai des amis au village voisin, dis-je au sous-lieutenant, pensez-vous que je puisse y aller ?
- Pas seul en tout cas, c'est interdit.
- J'irai avec trois de vos hommes si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Il n'y a que quatre ou cinq kilomètres.
- Il est interdit de sortir à moins d'une section.
- Trente-six hommes!
- Oui et encore parce que nous sommes en zone de sécurité.

Deux heures après mon escorte était prête et se mettait en marche derrière un sous-officier dans le cliquetis des armes et le bruit des cailloux roulés.
Le village où j'allais avait bâti ses quartiers sur deux marches de rocher : une sorte de seuil géant où les maisons s'accrochaient au repère familier de l'olivier, du caroubier sacré, ou de la pierre demeure du génie gardien.

Là aussi il y avait un poste, là aussi il y avait des barbelés ornés de boîtes de conserves pleines de petits cailloux accrochées ça et là au réseau : souvenirs des avant-postes et des guerres de tranchées.

Je connaissais l'épicier du village. En mon honneur il déballa des tasses neuves et, interminablement, prépara le thé. Une fois de plus la conversation était inactuelle.
- Comment tu vas ? Tu vas bien ?
- Je vais bien grâce à Dieu, et toi es-tu en bonne santé ?
- Je suis en bonne santé. Une pieuse litanie de phrases bénéfiques destinées à écarter les génies malins avant de devenir la politesse cérémonieuse de l'accueil.

Je coupai brutalement la conversation essayant d'atteindre le sol dur des réalités présentes.
- Tu payes? (Il n'était point besoin de préciser à qui.)
Alors, dans un souffle pendant qu'il humait son verre de thé, comme pour écarter la feuille de menthe, il murmura :
- Je paie, tous paient et nous avons peur.
- Et les Français?
- Le jour, ils jouent au football ou écrivent chez eux, la nuit, ils dorment.
- Et les autres?
- La nuit, ils passent en contrebas du village, tu sais en bas du deuxième gradin. Les sentinelles ne peuvent les voir passer et nul ne donne l'alarme car « ils » nous ont fait égorger les chiens.

Je pensai au spectacle curieux qu'un officier m'avait décrit : tous les chiens d'un village pendus aux arbres de la route.
- Il ne faut pas que les chiens puissent donner l'alarme, car la nuit « leur » appartient.

- Pourquoi ne parlez-vous pas aux officiers ? Pourquoi ne pas vous unir à nous?

Alors, pêle-mêle, il me sortit à voix très basse tout ce qu'il avait retenu de la lecture mal dirigée de quotidiens et d'hebdomadaires venus de France, avec en toile de fond les informations, fabuleuses à force d'être fantaisistes, recueillis sur la place des marchés.

A nouveau ce fut le défilé des avions du Caire, l'accord secret unissant la Ligue arabe aux Nations Unies pour déclarer la Guerre sainte à la France, avec ça et là le nom d'un homme politique français dont le dévouement à la Cause était tel que, sans doute, « il avait abjuré et fait le pèlerinage à La Mecque ».

Un brin de thé flottait vertical dans mon verre. Je préférais arrêter courtoisement l'entretien qui ne m'apprenait plus rien; mes jambes s'étaient engourdies sous la chaise pliante de fer.
Le chef de poste m'attendait avec une canette fraîche.
- Je me demande, dis-je innocemment, si les rebelles peuvent passer en contrebas du village?
- Non, affirme-t-il, en bas il y a la source réservée aux femmes et les habitants du village nous ont demandé de ne jamais y aller.
Il était tout fier, le pauvre petit, de sa connaissance des mœurs, us et coutumes locaux.
- Et si vous tentiez une embuscade une nuit ? Il me regarda avec compassion.
- Il faut que je demande l'autorisation au quartier par la voie hiérarchique car je peux être appelé à participer avec mes hommes à une opération de plus grande envergure. Alors, nous restons prêts... Nous aussi, voyez-vous, nous préférerions tendre des embuscades et « sortir » mais les instructions sont là.

Je notai au passage le mot « instructions » que je devais entendre souvent, avec aux échelons plus élevés ceux de : « directives », de « circulaires ». Ce n'est qu'exceptionnellement que j'ai entendu parler d'ordres.

Je retrouvai ma jeep, l'escorte de légionnaires et la route noire comme un fleuve figé entre les collines et les gouffres bleus où, sans fin, les éperviers déroulent le spiral de leur vol.

CHAPITRE II

Une nuit dans un autre poste et au matin l'interminable promenade vers un autre village avec derrière moi une escorte qui s'étirait à n'en plus finir, des dragons cette fois.
Il n'y avait pas de poste dans ce village.
Je demandai aux hommes de rester en bordure des premières maisons et de se dissimuler; c'était un village maraboutique, dont le fer ni la poudre ne devaient approcher.
Nous approchâmes du village un capitaine et moi, marchant vers deux vieillards qui manifestement affectaient de ne pas nous voir, immobiles près du tombeau de leur ancêtre.
A bonne distance, je criai :
- El Kheir fel-awen! (Le bien soit sur vous!)
Machinalement ils psalmodièrent la réponse en chœur :
- Et sur vous le bien.
J'approchai encore et entamai la conversation.
- Je suis venu vous voir de la part du Cheikh el Tariqua, mon vieil ami.
L'un des vieillards était aveugle; il étendit vers moi des doigts noués et tremblants.
- Laisse-moi te toucher, je ne vois pas. Sa main effleura à peine ma tête, mes joues, ma veste, ma taille, puis recula, comme effrayée.
- Qui es-tu? Tu n'es pas Kabyle car tu n'as pas de coiffure, ta voix est d'un homme et tu n'as pas de moustache. Ton vêtement est d'un chrétien et tu n'es pas soldat : tu parles kabyle et tu n'es pas armé.
- Je suis un ami et je viens pour la paix, si Dieu le veut ainsi.
L'autre vieillard explosa d'une joie puérile :
- Louange à Dieu s'il en est ainsi.
Puis, repris par le contact des bancs de pierre polie, les toits penchés de tuiles blondes, le murmure de la source, je lui parlais de leur ancêtre, m'enquis de ses miracles, et finalement, comme par le passé je demandai à me recueillir dans le sanctuaire.
L'énorme clef de fer surgit mystérieusement, la porte s'ouvrit, m'envoyant au visage la bouffée familière de pénombre, d'encens refroidi et de cire depuis longtemps figée. Sous des draperies jaune d'or et rosé vif dormait Sidi Mansour - Monseigneur le Victorieux - Dieu l'ait en miséricorde particulière et avec lui ses descendants. Je me déchaussai pour franchir le seuil, le capitaine m'imita et déboucla son ceinturon de toile alourdi d'un pistolet d'ordonnance qu'il laissa tomber à terre.
La porte refermée, je demandai l'autorisation de faire entrer mon escorte dans le village.
- Tu le peux certes, mais pourquoi es-tu entré seul?
- Parce que je viens sous la protection, l'ânaya du village et de votre ancêtre, Sidi Mansour.

J'avais touché un point sensible, car une rosée inattendue vint faire briller le bord flétri des paupières de l'aveugle.
L'ânaya, cette coutume qui jadis était « le Sultan des Kabyles », c'est-à-dire la clef de voûte de leurs cités, je savais que ce droit d'hospitalité avait disparu avec ce qui fut l'honneur des Kabyles.

Les hommes allèrent à la source boire et remplir leurs bidons.
Un grand gars frisé, en bleu de chauffe délavé, vint à nous en brandissant sa carte d'identité avec une adresse parisienne. Il nous fit apporter du café sur un surprenant plateau rouge orné de têtes de lions acheté à Levallois.
Lui et quelques Parisiens échangèrent des souvenirs faits essentiellement d'adresses, de stations de métro et de numéros d'autobus.
Le soleil baissait, je décidai de retourner vers le poste.

Celui des deux vieillards qui n'était pas aveugle sauta sur ses pieds, me bouscula pour passer le premier et, déchirant sa gandourah à force de l'écarter sur les cerceaux de sa vieille poitrine, criait de toute sa voix fluette :

- Di l'ânaya en Sidi Mansour, di l'ânaya en taddart. (Sous la protection de Sidi Mansour, sous la protection du village.) Le vieil aveugle souriait devant la porte du tombeau, comme si ce cri avait mystérieusement guéri son orgueil meurtri.

Sur la piste, le piétinement des mulets indiquait le retour du marché. Les bêtes étaient lourdement chargées, plus lourdement qu'à l'accoutumée. Je saluais les hommes.
- Je vois que vous avez fait un bon marché, grâce à Dieu la récolte a été bonne.

À leurs mines piteuses je compris que les provisions serviraient à engraisser « les hommes de la nuit ».
Le vieillard s'arrêta à la limite des terres du village, essoufflé, heureux que j'aie pu croire à l'ânaya de Sidi Mansour, à l'honneur de son village.

Je me remis en marche, las, pensif, suivi du piétinement des dragons et, cette fois, dans l'ânaya des génies de la route, des arbres, des montagnes, de Dieu, du hasard.

CHAPITRE III

- Le général vous attend.
À nouveau, je pénétrais dans la serre climatisée, glaciale, obscure après l'éclatement lumineux de l'été kabyle.
Je parlais de ce que j'avais vu.

Mains jointes, les yeux mi-clos, le général acquiesçait sans fin.
À la sortie du bureau je butai contre deux de mes amis kabyles.
Ils avaient un peu forci et pris de la moustache; en bonne santé, je n'avais pas besoin pour le savoir de dérouler la litanie des formules d'usage, ce que je fis cependant.

J'éprouvais notre amitié comme un métal à la pointe d'un acide brûlant.
- Alors, dis-je manière de plaisanterie, et le F.L.N.?
Ils me répondirent sur le même ton enjoué :
- Pour le moment, ils ont fait égorger les chiens dans les villages et ils contraignent les hommes à la prière.
Je me jetais avec une curiosité apparente sur le sujet le moins important.
- Ils font égorger les chiens?
- Oui et il y a même eu un miracle aux Béni Yenni.

J'attendais l'histoire car les Beni-Yenni n'ont pas bonne réputation dans la montagne; autrefois faux-monnayeurs, naguère usuriers... et le saint nom de Mohamed était interdit dans un de leurs villages il n'y a pas si longtemps...
- Les délégués du F.L.N. sont venus chez les Beni-Yenni, ils leur ont dit : vous êtes notre Lumière. La France a fait beaucoup pour vous, nous le savons (par la pensée j'inventoriais l'eau courante dans les maisons, l'électricité, l'école dans chaque village, la grande école de filles, l'école professionnelle, les lignes de cars : les Cévennes sont plus à plaindre).

- Nous nous présentons timidement devant vous, poursuivit le délégué F.L.N.
Mes deux amis et mois partîmes d'un grand éclat de rire car la poltronnerie de ce douar d'artisans est proverbiale.
- Nous ne vous demandons rien, dit encore le délégué F.L.N., sauf une chose: égorgez vos chiens; ne les tuez pas avec une arme à feu, ce qui attirerait l'attention de notre ennemi, mais égorgez-les afin que leurs aboiements ne signalent pas la marche en pleine nuit des combattants de la Guerre sainte.

Un jour tous les Beni-Yenni égorgèrent leurs chiens et, ajouta mon ami, ce fut comme un Aïd sacrilège dans les villages : comme si ces pourceaux voulaient profaner le sacrifice d'Abraham.

Un homme avait un chien qu'il aimait; il n'eut pas le courage de le tuer. Il s'assit près de lui, le regarda dans les yeux et lui dit en kabyle : O chien, pour l'amour de ton maître, pour sa vie, n'aboie plus » et, Merveille de Dieu, le chien n'a plus jamais aboyé.
À nouveau mes amis éclatèrent de rire; le F.L.N. mettait en circulation des histoires tellement ridicules que le plus sot des paysans s'en moquait sous cape : il y avait l'histoire des combattants de la Guerre sainte transformés en moutons... Bah! il y a bien eu plus tard l'histoire - tenace - du Jean Bart coulé par les Egyptiens.

J'enchaînais avec indifférence :
- Et la prière?
- Ah! oui, dit le plus jeune, imagine-toi qu' « ils » viennent dans les villages le vendredi à midi et font le recensement des hommes puis « ils » les obligent à faire la prière. Vendredi dernier « ils » sont venus chez nous, « ils » ont rassemblé les hommes, puis : « qif » - garde à vous - et en route vers la mosquée.
- Au moment de la prière, nous les jeunes nous étions derrière les vieux, près de moi il y avait le petit Mohand, tu sais, celui qui a le brevet élémentaire?
Le petit Mohand passait son temps à jouer au football... je l'imaginais mal à la prière du vendredi.
- Il était près de moi. Jamais ni lui, ni Omar, n'avaient fait leur prière. Ils préparaient un concours des Postes, tu penses, ils n'avaient pas le temps. Ils ont imité le vieux qui était devant eux, sûrs que c'était un modèle de piété. Lorsque le vieux se prosternait, ils se prosternaient avec un œil en coulisse pour voir quand il fallait se relever. Lorsque le vieux se relevait, ils se relevaient. Le vieux, chaque fois, faisait han! han! ses vieilles jambes étaient lasses. Eux aussi en se relevant faisaient han! han! pensant que ces gémissements faisaient partie de la prière; moi, à côté, j'étais malade de rire.
- L'homme habillé en vert qui dirigeait la prière a parlé ensuite de massacres et de guerre. Mon ami ajouta pieusement :
- Loin de nous ce blasphème. Dieu est l'unique et il a façonné l'homme à son image. Je pensais que la conversation allait s'éteindre, mais non, mes amis restaient. Il y avait autre chose.
- Allons prendre un verre de thé, proposais-je.
- Le thé donne chaud, dirent-ils.
J'en conclus qu'il fallait plus de secret que le café maure ne pouvait en offrir, je les menais à mon bureau qui comportait une carte au 50.000" piquée de punaises multicolores et zébrée de ficelles tendues.

Il n'y eut pas de détours cette fois :
- Les Français donnent des armes aux rebelles.
- Où?
Un doigt brun se fraya un chemin à travers les punaises et les ficelles tendues.
- Là.
Je connaissais le coin, j'y avais fait, pas très longtemps auparavant, une étude de l'organisation tribale.
Une tribu particulariste, isolée comme celle-là, avait toute chance de passer à la rébellion. Mais... je devais me tromper; sur ma carte elle était entourée du liséré rassurant des zones pacifiées...

- Vous en êtes sûrs?
J'attendais l'habituelle kyrielle de serments, il y eut une réponse attristée, brève :
- Oui:
Mes amis partirent dans la poudre de midi. Pour me voir ils avaient affronté la longue montée déserte de l'état-major, le regard vif sous des paupières endormies du marchand de melons qui notait soigneusement les visiteurs musulmans de l'état-major, comptant avec raison sur notre stupidité pour le laisser en paix au poste que lui avait fixé le F.L.N.

- Le général vous attend. Les mains jointes, les yeux mi-clos, le général se préparait à acquiescer. Il s'arrêta net dès ma première phrase.
- C'est-à-dire, me dit-il, nous avons armé des partisans, justement je voulais vous en parler. Ces jeunes gens sont acquis à la France... je réponds d'eux.

Mes amis refranchirent le raidillon et le regard du marchand de melons.
- Des hommes du sof d'en Bas, un boucher noir, ne peuvent être maintenant fidèles à la France, c'est impossible.

La porte capitonnée s'ouvrit. Le général balaya l'observation du geste.
- Les sofs? Ah! oui, au Maroc, mais ici ? Vous croyez vraiment? Non... Nous sommes très sûrs de ce que nous faisons, nous sommes des manieurs d'hommes, nous avons l'habitude. Les gens de science... il cherchait la formule qui m'aurait remis à ma place sans me vexer.
Je me retrouvais au Deuxième Bureau.

Sous mes yeux une liste de noms, les « partisans», devant moi mes amis, assis comme des accusés, près de nous un capitaine que je ne connaissais pas, en civil, le visage brûlé par le soleil, une rosette ternie à la boutonnière.

J'appelais chaque nom comme pour une invisible parade. Mes amis répondaient, car chaque homme ici est prisonnier de tout un réseau d'alliances et de filiation : « tel village, tel sof, ancien P.P.A. actuellement F.L.N. », l'un d'eux fut même qualifié de commissaire politique d'Azazga.

Le colonel eut un haussement d'épaules.
- L'expérience est concluante, monsieur. Ces indigènes mentent ou exagèrent comme tous les « Arabes ». Nous sommes sûrs de ce que nous faisons. Votre prétendu commissaire politique est le plus sûr de nos éléments.

À nouveau j'examinai le dossier où s'étaient déposées, en strates dactylographiées, la naïveté criminelle des états-majors, la stupidité des cabinets d'Alger, qui avaient accepté les yeux fermés une bien lourde succession.
Mes amis repartirent attristés, pensant peut-être au proverbe kabyle : « L'aveugle dont les yeux s'ouvrent regrette ses ténèbres. »
Le général laissa filtrer un éclair bleu entre ses paupières et décroisa les mains.
- Nous avons pris nos précautions, me confia-t-il, en installant une antenne spécialisée près de ce groupe de Partisans. Je connais vos inquiétudes, qui me paraissent injustifiées, vous devriez aller voir...

La jeep filait entre deux jeeps de bérets verts. La montagne s'adoucissait en collines. Entre les bouffées acres des genêts, une odeur plus puissante s'insinuait, puis s'établissait : en même temps l'horizon se barrait d'un trait bleu immobile : la mer.

Je passais la grand-rue, les deux bistrots, pleins d'ombre où devait traîner une odeur d'anis et les petits groupes qui depuis deux ans

remplaçaient sur les nattes les dormeurs des cafés maures et qui bavardaient, bavardaient sans cesse, l'œil méfiant, apeuré.

Je connaissais les interlocuteurs de ces conversations : éternellement les mêmes, la raison qui souhaitait vivre en paix, et puis la peur, l'atroce peur en larmes grises paralysant toute volonté, toute dignité.

Une piste s'enroulait autour de massifs de lauriers-roses, elle menait à une villa tranquille au bord de la mer, avec sa terrasse fleurie de bougainvillées. Un portique soutenait des tenues camouflées, des toiles de tente ternes, comme si une main invisible avait cravaté de terre, d'embuscade et de guerre la mer tranquille et le soleil de midi.

Dans une chaise longue, face à la mer, la violence et la haine semblaient improbables.
Un brouhaha de sortie d'école me fit tourner la tête, des pas agiles faisaient bruire le gravier. Le commando revenait de l'instruction. Pendant deux heures, ils avaient scié des bouchons de grenade, amalgamé des pains d'explosif, désamorcé des mines. Maintenant ils se pressaient vers la plage. Déjà les vagues s'ouvraient sur de grands rires clairs.

La vieille Méditerranée berçait après tant d'autres ces guerriers venus du nord, jouait à les renverser à grandes bourrades vertes.
- Vous voilà enfin!
Les deux officiers venaient de me rejoindre, les deux bérets, l'un bleu, l'autre rouge, avaient la même inclinaison.
Très vite des glaçons eurent un rire grêle dans des pots à moutarde sous une brève douche de whisky et d'eau gazeuse.
Nous regardions, pensifs, le fond de nos verres comme si la solution devait en sortir. Les données, nous les connaissions...

Un commandement timide, des cadres de réserve inexpérimentés, des hommes qu'il suffisait d'entraîner pour faire des guerriers, des hommes aussi qui, livrés à eux-mêmes, attendaient, attendaient sans fin le vaguemestre, le vin, la « quille » dans la chaleur étouffante de l'été algérien et la dure réverbération des montagnes. Et toujours le même scénario.

Les lourds convois couvraient les routes : le vin, les vivres, le courrier et souvent l'eau. En tête, les hommes d'escorte somnolaient appuyés sur leurs fusils, écrasés de soleil.

Le ronron des moteurs éclate brusquement en quatre points d'orgue assourdis. Deux fusils de chasse ont tiré sur le camion de tête. Les cartouches chargées à chevrotines ont déchiré presque à bout portant toute une rangée de soldats alignés sur les banquettes, comme un jeu de quilles.
Le convoi s'est arrêté : cris des gradés, affolement.
Les groupes de protection de tête et de queue tirent au hasard sur l'ombre d'un buisson, un balancement de branches.

Là-bas, de l'autre côté de la crête, dans le village qui dort au soleil, deux jeunes hommes en haillons viennent d'arriver essoufflés par la course, un même sourire sur les lèvres.
- Ecoutez ! disent-ils aux vieillards assoupis sur les bancs de pierre de la djemââ.
La fusillade stupide crépite sur la route à tous les échos.
- Ecoutez ! les roumis jouent du tambour en notre honneur!

Le béret rouge souligne le problème des cadres.
- Pas formés pour la guérilla. Ni l'Indochine, ni le Maroc ne leur ont servi de leçon. Ils attendent un « front », une guerre...

Le béret bleu parle des hommes :
- C'est dur la guérilla, il faut l'apprendre. Il faut savoir boire le matin ou le soir, faire ses besoins en une fois. Celui qui pète et éprouve le

besoin de pisser à minuit ne peut tendre une embuscade. La guérilla est la revanche des peuples maigres sur les peuples trop nourris.

J'imaginais cette armée des ombres à l'affût, prête à exploiter ici ou là le moindre trouble, la moindre agitation. Pendant que les états-majors, le nez en l'air, regardent passer les engins téléguidés : des rixes éclatent dans la foule, la haine insidieuse glisse amassant les vieilles rancœurs et les humiliations.
La bombe atomique n'aura peut-être été qu'un feu d'artifice géant pour peuples milliardaires.

Ici, sur une route blanche de soleil, deux fusils de chasse ont paralysé pendant des heures des millions de matériel. Un convoi s'est arrêté...
Les gradés courent autour des blessés, des hélicoptères se posent pour l'évacuation. Il y en avait de disponibles pas trop loin, c'est une chance.
De l'essence, du matériel...
Puis, à nouveau, c'est le ronron des moteurs.
Le convoi repart sur la route. Dans les camions de protection les hommes ont mis leurs casques et braquent désespérément leurs armes sur les talus jaunes, les oliviers noueux, les sanctuaires solitaires.
Les cigales froissent entre leurs ailes ce midi tellement semblable à d'autres midis indolents de vacances et de soleil.

Mon lit était mis dans la salle de bains. Une vaste salle de mosaïque claire. L'eau était rare mais la mer voisine amenait avec beaucoup de bonne volonté une eau qu'elle faisait courir sur le sable.
L'après-midi, les chefs des partisans vinrent nous voir : je me tenais à l'écart. Je savais que l'un était un assassin. En Kabylie mille mémoires tiennent un compte précis des crimes et des vengeances. Il avait poignardé le fils d'un propriétaire d'une ligne de cars qui, sans doute, refusait de payer et de s'associer à leur trahison.
Le père découvrit le cadavre au fond d'un ravin. Sans un mot, sans une larme, il étendit la main vers le sourire de son fils mort, éclatant dans la puanteur des chairs vertes et arracha deux dents - ce qui signifiait qu'il connaissait le meurtrier et prenait le droit de vengeance.

Les soldats français qui apportaient des caisses de munitions aux partisans trouvèrent le vieillard égorgé près de sa maison, une dent humaine - une incisive - dans sa main crispée.

Je connaissais aussi l'histoire de ces hommes, depuis leur adhésion au Parti de Messali jusqu'à la création - vraisemblablement sous inspiration allemande en 1941 - d'un P.P.K., Parti Populaire Kabyle.

J'ai recueilli en 1952 leur hymne qu'un chanteur bénévole prenait pour une chanson du folklore kabyle. L'air était une marche très cadencée au rythme inconnu dans la musique locale. Les paroles étaient du « berbère », je veux dire que l'auteur avait recherché une plus grande pureté de vocabulaire, mêlant des mots touareg aux mots kabyles... comme l'aurait fait dans le silence du cabinet un berbérisant plus habile au maniement des dictionnaires qu'à la langue parlée sur les marchés ou dans les djemââs.

Ils insistaient sur leur attachement à la France : trop dociles pour des jeunes gens de vingt ans. Ils voulaient des armes, encore plus d'armes. Le béret bleu s'impatienta :
- Plus une seule arme si je ne vois pas vos troupes, si je ne sais pas ce que vous représentez.

Car c'était cela le nœud du drame : des apprentis-sorciers, peut-être même au contraire des sorciers chevronnés avaient distribué des armes sans autre garantie - des armes de guerre - à des partisans au passé politique trouble.

Les sourires se firent plus accentués.
- Mais, mon capitaine, vous verrez mes hommes quand vous voudrez... Cela durait depuis trois mois. L'un d'eux était très brun, presque noir.
- Vous êtes du village des Iberkanen? demandais-je.
Il eut l'air embarrassé :
- Oui! Mais comment avez-vous deviné ?
- Je connais un peu la région.

Il était descendant d'esclaves noirs, sans doute de la caste des bouchers, donc du sof d'en bas, celui des deux clans de Kabylie qui a pris parti contre la France, l'autre, le sof d'en haut, se livrant à un attentisme nuancé.
J'imaginai mon retour de mission, l'acquiescement du général du haut, les éclats de rire à l'état-major du général du bas.
- Des sof s! mais où va-t-il chercher tout cela ? Il n'y a plus de sofs. Un avocat de Tizi-Ouzou m'affirmait hier encore... c'est vous dire !
Les trois hommes reprirent la route à l'arrière d'une jeep, fagotés dans des treillis de combat pour « passer inaperçus ».
A nouveau les deux bérets et moi étions seuls face à la mer.

La radio couinait en sourdine, captant l'appel du premier stick de combat en opération dans la « verte » depuis trois jours qui devait rentrer à la nuit.
Une jeep pétarada dans le sentier bordé de lauriers-roses. Nous attendions dans nos chaises longues le visiteur qui bientôt se présenta au détour du sentier : un capitaine en tenue de combat.
-J'ai essayé de vous joindre à l'état-major... J'ai eu vos coordonnées. J'ai besoin d'un conseil.
Il fut aussitôt pourvu d'une chaise longue et d'un whisky.
- e vais donner une séance de cinéma au village de Tifra.
Les deux bérets se penchèrent, intéressés.
- Vous connaissez nos méthodes?... demanda le nouvel arrivé.
- D'abord un film de détente, puis un film choc. J'ai le film choc, c'est un documentaire préparé par le Service Cinématographique du Gouvernement général, très bien fait du reste : *Lavez-vous les mains.*

Les deux bérets répondirent avec ensemble :
- Mais nous sommes propres !
- Non, c'est le titre du film.
- C'est le film choc, ça ? s'enquit le béret bleu.
- C'est le film choc, le film de détente est un dessin animé : *Donald le Canard...* Mais malheureusement parlant anglais. Croyez-vous, interrogea anxieusement le capitaine en tournant vers moi de grands yeux clairs pleins d'espoir, croyez-vous que je peux projeter Donald le Canard en anglais au village de Tifra, autrement dit Donald Duck?

Les deux bérets qui, depuis un moment, faisaient des bulles dans leurs whiskies, n'y tinrent plus. A peine parvenaient-ils à articuler « Donald le Canard » en s'envoyant de grandes claques dans le dos.
J'avais les larmes aux yeux à force de me mordre la langue.
Le capitaine nous contemplait, réprobateur, de ses grands yeux clairs étonnés.
J'arrivais enfin à parler :
- C'est le choc nerveux, trop de tension.
- Je comprends, je comprends, dit le capitaine en hochant la tête avec compassion.
Il partit dans sa jeep suivi d'un camion cinéma, par les pistes, bien certainement au péril de sa vie, projeter Donald le Canard aux habitants du village de Tifra.

J'imaginai la scène : le village endormi, méfiant derrière ses portes barrées de lourdes traverses de bois.
Arrivée du camion cinéma : la patrouille dévale les ruelles :
- Rassemblement! tout le monde sur la place, La nuit d'avant, le F.L.N. était venu prendre les hommes jeunes et l'argent de la

dernière récolte d'olives. Cette nuit, ce sont les Français, que va-t-il arriver ?

Les pataugas font rouler des cailloux qui dégringolent à grand bruit les ruelles en escaliers.
- Rassemblement! tout le monde sur la place.
Sur un écran plus éclairé que la lune, Donald le Canard et ses trois neveux cancanent avec l'accent yankee.
Les paysans s'interrogent :
- Merveille de Dieu, que nous veulent-ils ? Est-ce pour nous aveugler toute cette lumière ?
Ceux du premier rang plissent leurs yeux qui ne perçoivent ni les gros plans, ni les perspectives. Un vieillard, la main en visière sur les yeux, s'exclame :
- Par moment j'aperçois comme la tête d'un monstre! Je me réfugie dans la religion de Dieu et le nom d'Allah.

Les soldats de garde éclatent de rire, du rire des gosses dans les cinémas de quartier. Ce rire à lui seul rassure les paysans : ils se rapprochent de l'écran, se bousculant pour être plus près...

Là-bas à Alger, une note de service prescrira sans doute : « Étant donné l'attitude favorable des paysans de Tifra, je ne verrai que des avantages à ce que le dessin animé Donald le Canard soit projeté dans tous les villages en version originale. »
Mes deux compagnons continuaient à échanger des bourrades en hurlant : « Lavez-vous les mains ! »
La nuit avait ouaté tous les bruits. Le couinement de la radio s'était tu. Seule une ampoule terne près du poste attestait la veille de l'opérateur.

Sur la plage c'était une féerie muette, les rouleaux de mer étincelaient, se brisant en mille flammes, plongeant pour reparaître plus loin comme des figurants bien stylés.

Au bord de la mer Noël vient tous les soirs et les doigts verts des vagues dans le chant de la nuit déposent leurs présents sur le sable, coquillages percés prêts pour un collier, branches polies et sculptées, falbalas d'algues vertes et brunes.

Tout cela, je le savais, se préparait dans le calme de cette nuit et je m'endormais après avoir lu *Amour de châtelaine*, un ouvrage que les précédents occupants de la ville devaient tenir en haute estime, puisqu'ils en gardaient toute une collection.
Une lampe électrique fondait l'univers et mes yeux dans un même halo lumineux.
Des ténèbres qui bordaient la clairière éblouissante jaillit une voix :
- Désolé de vous réveiller, monsieur, je pensais pouvoir me laver...
Je rassemblai mes forces :
- Eteins !
La lampe électrique se résorba dans les et le plafonnier de la salle de bains illumina à nouveau - en mineur - les céramiques. Devant moi se tenait le combattant de la guerre moderne, le vrai, que n'alourdissait aucun scaphandre atomique : tenue camouflée, zébrée de taches vertes et brunes, baudrier de toile verte : le visage se perdait dans ce fragment de forêt en marche, balafré de noir et de brun. Le béret lui-même était empanaché « au naturel » de branches d'olivier et de fougères. La boucle du baudrier venait de cliqueter.
- Je voudrais me laver la figure. Je réalisai d'un coup que le premier stick de combat venait de rentrer d'opération.
- Mais faites, je vous en prie !
Le sommeil me happa par un pied pendant que le lieutenant, tous robinets ouverts, enlevait son maquillage de ténèbres et de boue, son rôle de trois nuits terminé.
Au matin je trouvais les visages fermés et le café froid. Le ciel était gris, la mer roulait péniblement des vagues à l'éclat terne de mercure.
- Nous avons eu un homme tué hier, me dit le capitaine.
- Les rebelles ?

- Non, les nôtres. C'est dur, la guérilla, dur aussi d'apprendre aux hommes les consignes de tir. Lorsqu'un plan de feu est établi, lorsqu'une piste a été interdite, les hommes doivent s'en souvenir et ne pas se lever comme s'ils étaient chez eux... en forêt les mitraillettes partent vite la nuit : elles doivent partir vite.

Pendant tout le service, le capitaine fut un chrétien pieux, attentif aux rites. Par la suite, malgré la pression des commandants de secteur et de quartier, qui avaient la décoration facile, il infligea au mort huit jours de prison à titre posthume pour imprudence grave au combat.
Silencieux à l'appel, les hommes écoutèrent la punition qui frappait leur camarade qui avait fait le mur - le grand mur.
Car la guérilla a ses règles et ses lois : elle n'est pas un jeu. Plus qu'un mode de guerre, elle devenait à mes yeux un mode de vie, une règle monastique : un ordre enfin - né du chaos.

Le lendemain, le deuxième stick partait et j'étais de la promenade. Le but : une virée dans la forêt voisine - une journée à peine. Des agents de ravitaillement ennemis avaient été signalés.
Les camions nous laissèrent en lisière de forêt : silencieux, graves, aux aguets.
Un à un, les hommes plongeaient dans le sous-bois et sans bruit cueillaient des branches et des palmes de fougères.
Bientôt chacun de nous s'était transformé en buisson : le dernier de la colonne traînait une branche derrière lui pour effacer les traces. A un croisement de pistes, d'autres traces apparurent, des pataugas d'une marque différente des nôtres ..... les « autres » étaient passés .....

Un creux capitonné d'arbres et de buissons vint nous donner le repos d'une halte.
Quelques cigarettes s'allumèrent dans le creux des paumes. Puis, les derniers mégots écrasés et jetés loin de la piste, les allumettes enfouies, la marche reprit à travers l'entrelacs serré des branches, évitant le craquement des feuilles sèches.
Un geste du capitaine nous coucha à terre, silencieux. Devant nous, à travers le dernier rideau de la forêt nous pouvions voir des paysans tout occupés à la dernière cueillette des figues. Plus loin, dans la cour d'une maison, d'autres paysans chargeaient des mulets.
Les buissons s'animèrent, immobilisant comme par un charme ce qui était animé, les hommes et les bêtes.
Devant nous il n'y avait qu'un vieillard calme, une poignée de figues fraîches à la main. Son fils traduisait ses paroles :
- Les Français viennent par la route dans des camions. Qui êtes-vous, vous qui venez par les chemins de la montagne ?
Je répondis en kabyle :
- Nous sommes « ceux de la montagne ». (Jeu de mot intraduisible en français. Cette périphrase désigne aussi les sangliers dont un croyant ne saurait décemment prononcer le nom. Périphrase euphémistique comme diraient mes maîtres des langues orientales.)
Bien des choses allaient nous surprendre dans cette maison isolée... Trop de céréales entassées attirèrent notre attention.
- La récolte a été bonne ? grand-père. Il eut un sourire lamentable :
- Louanges à Dieu, la récolte a été excellente.
Nous savions tous que ce blé n'était pas destiné aux enfants demi-nus qui jouaient dans la cour mais à ceux qui viendraient silencieusement cette nuit ou une autre nuit laissant sur la terre molle des pistes leurs traces différentes des nôtres. Plus loin, une piste avait été élargie en terrasse comme pour permettre à des camions de tourner ou pour accueillir un parachutage.

Le vieux bomba son maigre torse.
- Je travaille, moi !
- A quoi cela sert-il?
Les yeux du vieil homme devinrent deux lames grises. A voix basse, il chuchota :

- « Ils » m'ont dit de le faire... je ne sais pas pourquoi. « Ils » m'ont pris mes deux fils, « ils » viennent souvent ici... et il y a les femmes de mes fils... Jamais mes moustaches n'ont subi tant de honte.
- Viens avec nous, grand-père, suggéra le capitaine. Dans quelques jours, nous reviendrons avec toi.
Le chien, calmé, avait cessé d'aboyer.
La forêt nous reçut dans un remous silencieux de branches. Bientôt nous dévalions le lit desséché d'un torrent : lente coulée verte de treillis de combat barrés de fougères.
Un signe nous arrêtait sur place. Le capitaine nous désignait rapidement des arceaux de branches nouées, des litières de fougères et de feuilles sèches. « Ils » avaient couché là, ouvert des boîtes de sardines ici... rouillées... au moins quatre jours.
L'air devenait brûlant : le grand midi blanc où les cigales saoules de chaleur s'arrêtent de chanter.
Le visage du vieux était luisant de sueur. Il riait silencieusement.
- Qu'y a-t-il, grand-père?
- Vous aussi vous connaissez les « chemins de chacals »?
- Nous aussi, grand-père.
- Les Français aiment bien les petits Kabyles, dit un sergent-chef.
Cette phrase déchaîna un grand éclat de rire que je ne compris pas.
Derrière une ligne de rochers rembourrés de feuilles sèches, la bâche verte des camions venait d'apparaître. Je m'effondrai sur le siège de la jeep! mon treillis était noir de sueur et me collait au corps comme un maillot.

Des vautours tournaient à grands cris autour d'une charogne, une odeur douceâtre de mort envahissait la forêt, la route immobile. Le temps s'était arrêté. Bientôt ce serait la mer. Je désarmais ma mitraillette et me laissais aller à la torpeur de midi les yeux clos dans l'air brûlant traversé d'ondes lumineuses.

CHAPITRE IV

Un village après tant d'autres m'attendait ai bout de la piste.
La dernière fois il avait fallu prendre des mulets. La seule idée de piste aurait fait sourire il y a quatre ans.

Maintenant, j'étais en jeep au cœur d'un nuage de poussière. La piste, ouverte à la hâte au bulldozer, avait changé le paysage. Les villages inaccessibles, jadis perchés en nids d'aigles, s'asseyaient paisibles au bord de la route. Les vieux sur les bancs de pierre polie qui, naguère, regardaient pendant des heures le voyageur accroché à mi-pente, fermaient les yeux tournés vers le passé, indifférents à ces longs cortèges de camions franchissant les limites des villages et des tribus, emportés dans une nouvelle dimension : la vitesse.
Je connaissais le village, but de ma promenade.

Je le connaissais, quartier par quartier, famille par famille, l'ayant naguère tenu ouvert devant moi comme un papillon prêt pour la dissection. Une nouvelle fièvre de savoir me reprenait, s'insinuant au cœur de mes préoccupations du moment et, finalement, prenant toute la place.
Qu'étaient devenus ces rites de pluie si curieux, ces sacrifices ordonnés à chaque saison, au rituel minutieusement réglé?
Un virage inattendu au flanc d'une colline m'amena devant le village qui fermait son visage labouré de barbelés.

J'allais voir le poste, semblable à tant d'autres : des chasseurs alpins à peine assez nombreux pour se protéger et se ravitailler. Trop de barbelés et de murettes. Machiavel, il y a longtemps, avait jugé la situation : « Lorsque le prince se fiera plus à l'épaisseur de ses murailles qu'à la poitrine de ses soldats, ses états seront bien près d'être assujettis à d'autres ayant meilleure vertu », dit-il en substance.

L'école avait été brûlée, le toit avait cédé ça et là à grandes taches noires des poutres noircies dépassaient en thorax défoncé. Les murs tenaient bon : c'était du solide. La popote avait été installée dans la cuisine de l'instituteur.
A mon arrivée, les officiers arrosaient les galons d'un lieutenant. Les grands rires, les solides plaisanteries, firent passer le Champagne tiède.

Les mêmes barbelés appelaient les mêmes phrases : « Pas assez de cadres, pas de sous-officiers et trop de servitudes : convois, gardes, escortes. »
Une fois de plus le poste militaire s'était juxtaposé en étranger au village kabyle sans en pénétrer les délicates et robustes structures.
Par la fenêtre ouverte, ma pensée volait vers les sanctuaires que je connaissais, où, quatre ans auparavant, les vieillards m'attendaient avec des brassées de légendes.
- Je voudrais aller au sanctuaire de Tamdecht. Est-ce possible ? demandais-je au capitaine chef de poste.
- Oui, bien sûr, mais il vous faut une section d'escorte... Ce sont les ordres.
À nouveau je marchais sur les pistes caillouteuses avec derrière moi une section de protection : trente-six hommes, dans une dégringolade de cailloux roulés, un carillon de bidons heurtés.
Au passage j'arrêtais un jeune garçon d'une quinzaine d'années.
- Sais-tu où est le sanctuaire de Tamdecht, lui demandais-je en kabyle.
- Je ne sais rien, je n'ai rien vu, me répondit-il.
- Eh bien, viens avec moi, nous le trouverons ensemble.
Il n'y avait - je le savais - que deux kilomètres à travers les oliviers.
Bientôt je reconnus le toit incliné de tuiles blondes et roses, le vieux sanctuaire où l'on égorgeait des taureaux noirs en automne et des béliers au printemps.

Mon jeune guide venait d'entrer dans l'édifice sacré sans se déchausser et, calme, il cracha sur le tombeau de l'ancêtre fondateur de son village.
Je fis signe aux chasseurs alpins de rester dehors.
- N'est-ce pas un sanctuaire? demandais-je au jeune homme.
- C'est une étable à porcs, me répondit-il avec une insolence recherchée.
J'eus l'air étonné et rendis insolence pour insolence :
- Qui donc élève des porcs ici? Tes parents? Ses yeux cillèrent avec un éclair noir :
- Nous n'avons plus de saints et plus de sanctuaires. C'est l'ordre nouveau.
Pour moi, ethnologue, cette attitude était aussi intéressante que les rites compliqués du dévot d'hier. Il n'y avait plus qu'à commencer une nouvelle étude.
- Qu'avez-vous à la place?
- Nous avons... (il hésita puis reprit en ânonnant comme à l'école koranique), nous avons le culte de la patrie algérienne et la volonté de vivre libre.
Je me dirigeai vers l'Assemblée des Vieux : à mon arrivée, ils se turent. Le jeune restait en dehors de l'Assemblée silencieux et menaçant car, malgré son ordre nouveau, il ne pouvait siéger sur les bancs de pierre polie.
Je pris à part le taleb du village, il eut l'air affolé.
- Laisse un autre homme venir à côté de moi, susurra-t-il.
- Pourquoi?
Il coula à droit et à gauche des yeux inquiets :
- Ainsi personne ne pourra dire que je t'ai donné des renseignements. J'aurai un témoin.
Alors pour la première fois je perçus, muette et terrible, une nouvelle venue dans les villages de Kabylie - la délation.
Les vieux avaient peur des jeunes, les hommes devaient rendre compte de toute parole prononcée.

Devant la djemââ et sous le contrôle du jeune homme, je procédai à une vérification très importante pour moi.
Les six quartiers du village n'avaient pas changé, je veux dire qu'ils avaient gardé leur individualité et leur importance dans la pensée des paysans.
Les chefs de quartier les six tamen - continuaient à exercer leur autorité comme par le passé.
Le F.L.N. se contentait, dans ce cas précis, d'exercer sa contrainte sur les six chefs de quartier, qui devenaient alors responsables des impôts versés au Parti et du ravitaillement des bandes.
Les sommes d'argent demandées étaient déposées par l'un des tamen pour l'ensemble du village entre les mains du taleb, un homme venait la nuit qui n'était en général lui-même qu'un intermédiaire et emportait la somme toujours exactement comptée.
Ainsi dans ce village la guerre se jouait dans le crâne des six vieillards immobiles sur leurs bancs de pierre polie.
Pour le moment, dans cette phase de la guerre, le jeune homme muet et sombre, au bas des marches usées qu'il n'avait pas le droit de franchir, l'emportait sur la bruyante compagnie de chasseurs alpins.
Un jour peut-être, les six vieillards chefs de quartier se dresseront sur les bancs de pierre de la djemââ et secoueront la peur qui maintenant les tient courbés, le front bas, les yeux clos, silencieux.
Toute l'Algérie était là, étalée sous mes yeux, misérable et peureuse, engourdie au soleil... résignée.

CHAPITRE V

Je revis le général.
- J'estime avoir fait le tour de la question, lui dis-je, vous allez à une catastrophe avec vos prétendus « partisans ». Vos prédécesseurs vous ont laissé un bien lourd passif.

Pour la première fois il eut un sourire de satisfaction.
- Refaites encore le tour de la question dix fois s'il le faut, nos meilleurs spécialistes ont étudié le problème et...
Je savais la suite qu'il taisait par politesse.

Moi je n'étais qu'un ethnologue capable seulement de recueillir les fleurs pittoresques d'un passé à jamais disparu pour les faire ensuite sécher entre les feuillets jaunis d'une science inutile. Je devais donc finir par me ranger à l'avis des « meilleurs spécialistes » militaires.
- Notre appui est là.
Du doigt il désigna sur la carte un douar au bord de la mer.

Je pense que j'ai eu un maigre sourire, car je connais ce douar village par village, je connais ses sanctuaires, aussi les alliances qui existent entre chacun des villages. Il n'y avait rien à en attendre. Un proverbe dit qu'il vaut mieux se fier au diable qu'à un seul des habitants de ce douar... et la France les avait armés.

J'y pensais encore dans le command-car qui m'y conduisait par ce coucher de soleil dans un brouillard dense de poussière grise.
J'avais comme compagnon de voyage un jeune capitaine d'infanterie de marine, à la moustache coquine de matou. Le command-car rythmait une sorte de boogie-woogie endiablé sur chaque ornière de la nouvelle piste ouverte hâtivement - celle-là aussi - à coups de bulldozer.

La nuit était venue, plus exactement ce début des nuits d'été où le paysage se découpe en lignes précises sur un fond d'opaline claire.
Le capitaine qui nous avait accueillis, courtaud, avec un lourd accent paysan, campait un personnage de chef de guerre équilibré, sûr de lui et de ses hommes.
Il filait dans sa jeep en tête du convoi. Mon compagnon et moi étions blancs de poussière. Là-bas, la flamme orangée d'incendies de broussailles couronnait les crêtes voisines. Parfois, le convoi ralentissait et des hommes silencieux, couverts de branchages, se laissaient glisser le long des ridelles, avalés par les fossés et les ravineaux, vite recouverts d'ombre et de silence - embuscade.

Bientôt un projecteur vint poser un index péremptoire sur la jeep de tête et remonta le convoi, tâtonnant comme une canne blanche d'aveugle. Nous étions arrivés.

Cette soirée ressemblait à bien d'autres, la baraque-popote, le tourne-disques avec ses rengaines étrangement déplacées, les naïves images de femmes nues aux murs, la conversation comme à l'accoutumée volontairement indifférente s'accrochant avec bonheur aux lieux communs habituels.
Et puis le grand calme du sommeil.
En pleine nuit, le capitaine sortit en hurlant :
- Ils m'ont déjà tué des sentinelles en Indochine... Sentinelle... sentinelle...

La nuit était calme autour de nous, les sentinelles veillaient à leurs postes, engourdies par le froid aigu de l'aube à peine naissante.
J'eus un grognement interrogateur, mon compagnon eut un grognement affirmatif qui signifiait : « Tout est tranquille. » Nous ne pouvions savoir quels souvenirs ou quelles terreurs étaient venus retrouver le capitaine sur son lit de camp par cette nuit tranquille.
Deux heures plus tard, nous étions debout, mimant devant un mince filet d'eau le rituel de la toilette.

Je savais que le capitaine commandant ce quartier était autoritaire et qu'il avait horreur de partager son commandement - à ses yeux une sorte de bien personnel. L'officier S.A.S. voisin avait été contraint de partir. Exemple supplémentaire, comme s'il en était besoin, du conflit qui oppose les civils en uniformes que sont les officiers S.A.S. et les officiers dits « opérationnels ».
- Comment est parti l'officier S.A.S.? demandais-je brusquement au capitaine. Il n'eut même pas l'air embarrassé.
- Les paysans n'avaient pas confiance en lui, mais seulement en moi, alors il a fini par se vexer. Et puis... un jour, il a distribué aux familles des paquets de semoule et de tissu, le lendemain, il a retrouvé ses paquets alignés à droite et à gauche de la piste devant chez lui : les paysans n'en avaient pas voulu.
C'était sans doute le fait le plus grave, le fait essentiel sur lequel auraient dû méditer - si elles l'avaient pu - les autorités compétentes, s'il y en avait eu, du Gouvernement général de l'Algérie et des états-majors.

J'ai déjà parlé de ce vieillard qui, dans ce même pays, m'avait dit : « Si cela continue, bientôt les Français nous enverront des fonctionnaires pour garder nos chèvres. »
L'ère des bonnes œuvres et de leur humiliante charité est terminée. Il est indispensable de le savoir, de le comprendre et d'en tenir compte.
Autour de moi le camp s'éveillait, un camp étrange, construit en longues baraques de pierre brute sur un éperon face à la mer.

Le capitaine donnait ses consignes pour la journée. Il ajouta, en se tournant vers moi avec une désinvolture qui contrastait avec la mise en scène de la veille :
- Nous partirons à deux jeeps, inutile de fournir une escorte.
Cette fois, j'allais avoir droit à la scène dite « zone pacifiée » et « populations-fidèles-attachées-à-leur-bon-capitaine ».

Il était 7 heures, nous étions fin juillet. Maintenant, je le savais, les troupeaux de chèvres devaient se trouver aux pacages d'été, plus éloignés des villages que les pacages d'hiver.
Le paysage était vide. Je cherchai des yeux, mais en vain, la silhouette familière du petit berger immobile.
Les jeeps traversaient des villages que je connaissais ; Iril Boussouel - la colline de la parole - Iger en-Salem - le champ du Noir. Les maisons étaient fermées, les places désertes.
- N'est-ce pas que c'est calme ? me dit le capitaine.

Je me contins pour ne pas éclater. Manifestement les hommes étaient partis, de gré ou de force, rejoindre les bandes, et par crainte de demeurer seules, sans hommes, les femmes, leurs enfants au dos, étaient parties en troupeaux pitoyables au plus profond des montagnes.
Mon visage devait trahir quelque chose de mes pensées; je surpris le regard coulissant du capitaine qui m'observait :
- Les hommes ont dû partir au marché. La raison qu'il se donnait le rassséréna :
- C'est cela, affirma-t-il, pour se convaincre lui-même, les hommes sont au marché.
- Quel marché? Nous sommes mardi, il n'y a presque pas de marchés du mardi en Kabylie.

Il eut l'air déconcerté. Sa main quitta le volant pour situer d'un geste vague des marchés imprécis.
La jeep s'arrêta devant une maison aussi fermée que les voisines.
- Oho! Oho! cria le capitaine, enjoué.
Le lourd silence du village désert étouffa l'appel.
- Tenez, vous voyez, s'exclama le capitaine. C'est la maison du chef des partisans. Sa famille n'est pas là non plu ! et ceux-là ce sont des sûrs, non ?
J'arrêtais le petit rire sans gaieté qui venait de me secouer.

Les villages déserts succédèrent aux maisons mortes le long de la piste écrasée d'une épaisse gloire de poussière. Ici des poules se débattaient encore dans une cage en roseau et la laine lavée s'était desséchée au soleil en longues mèches ternes, ailleurs des jarres pleines d'eau étaient appuyées au seuil le flanc sec malgré la rosée de l'aube.

Les femmes étaient allées la veille chercher de l'eau à la source. D'humbles cerceaux de liège et de fil de fer attendaient l'heure des jeux dans les cours désertes figées au soleil, plus tristes dans leur pauvreté qu'un Pompéi de cendres et de laves.
La grande peur avait fait place nette. Le douar tout entier avait rejoint la rébellion.
Le capitaine était resté aux limites de son quartier «pacifié». Pour nous il y avait encore quelques heures de jeep.

Après cette longue tension, ce silence écrasant, la première futilité devint prétexte à grands éclats de rire, mon compagnon et moi échangions des claques sonores dans le dos et les nuages de poussière soulevés ne faisaient qu'augmenter notre gaieté. Nous étions poudrés à frimas, blancs comme des pierrots qu'Arlequin - ce grand malin - aurait essayé de berner.

Dans une bourgade notre command-car, enfin retrouvé, s'était trouvé pris dans un embouteillage auquel semblaient participer tous les types de véhicules blindés de l'Armée française. J'interrogeai du regard mon compagnon.
- Un régiment de dragons, murmura-t-il.
- Dans ces montagnes ?
Il haussa les épaules : la piste lui avait donné des moustaches grises résignées.
De la foule un cri retentit, un homme venait de s'écrouler à quelques pas de nous : un lieutenant au képi bleu.
Les promeneurs de la rue principale furent entraînés au galop au cri de : « Arrêtez-le! »

Le chauffeur du command-car, les yeux fixes, sauta à terre, mit sa lourde patte sur l'épaule d'un frêle garçon brun aux grands yeux noirs étrangement vides.
- C'est lui !
Nous venions d'apprendre la nouvelle tactique du parfait meurtrier du F.L.N. : ne pas s'enfuir, rester près de la victime (le dernier endroit où l'on sera inquiété). La foule se lancera toujours dans une imbécile poursuite. L'assassin avait dans la poche de son bleu de chauffe un pistolet de petit calibre, encore brûlant. Il avait tiré à bout portant et puis était resté là, les bras ballants.

Nous apprîmes par la suite qu'il était bourré de haschisch, comme les assassins du vieux de la montagne : l'étrange présent retrouvait une fois de plus un très lointain passé, comme si les vieux djebels endormis au soleil poursuivaient leur songe sanglant.

CHAPITRE VI

J'entrai dans le P.C. des dragons : une salle de mairie. Il était tard, quelques bûches brûlaient dans une étroite cheminée peinte en faux marbre. Au mur, une carte au 50.000^{e} : verte de forêts, bistre de montagnes.
- Une belle région, dis-je au colonel pour entamer la conversation.
Il eut un sourire amer et étendit machinalement ses mains vers les flammes.
- Oui, un beau pays ! où les forêts sont infranchissables pour nos blindés. Avec nos roulettes, que voulez-vous que nous fassions. Inlassablement nous gardons les axes, et encore...
Garder les axes! De l'essence brûlée pour rien, des routes défoncées, le parc auto de l'Armée française usé jusqu'aux essieux. J'ai vu « garder les axes » - le grondement des moteurs que l'on entend de loin, les véhicules sourds et aveugles qui passent à petite vitesse. Et puis, trois hommes tapis dans le fossé se remettent à scier les poteaux télégraphiques voisins, sitôt disparus les feux rouges de la dernière voiture.

Au-dessus de la cheminée, une vitrine enfermait l'étendard du régiment, une flamme fit danser des lettres d'or : « Austerlitz. »
Austerlitz ! un flamboiement de casques à la minerve, de chabraques en peaux de panthères. Habits verts à parements rosés ou jonquille... les sabres droits dessinent des roues de feu au bout des gants à crispin. Là-haut sur la colline une silhouette grise : le Petit Homme donne des ordres. Ici, dans ces sentiers étroits, ces collines escarpées, une colonne blindée pouvait être durement touchée : un arbre en travers de la route, les véhicules s'arrêtent, les hommes descendent... Un fusil de chasse tonne à l'abri des vues dans un fourré voisin.
- Nous ne recevons pas d'ordres, dit le colonel, mais des directives confidentielles ou non, des circulaires... Pacifier... pacifier...

Il eut un geste vague de la main qui couvrait la tache verte de la carte, ses forêts denses, ses grottes... Pacifier! Je pris congé du colonel.
- J'ai pensé comme vous, nie dit le capitaine qui m'escortait.

II avait tellement tiré sur sa moustache que la poussière de la route en était tombée : il cessait de grisonner.
Murât lui-même a été mis en échec par les partisans espagnols : ici, il faudrait Robin Hood.

CHAPITRE VII

Un pèlerinage m'avait conduit dans ce creux de montagne, quatre ans auparavant, dans une aube d'août finissant chargée des premières brumes de l'automne algérien...
Je reconnaissais les méandres de la piste jalonnés de pieuses étapes. Ici, le cheval de l'ancêtre avait marqué le rocher d'une empreinte géante. Là, jaillissait la source miraculeuse qui dissipait la fatigue des pèlerins et les faisait arriver près du sanctuaire comme s'ils avaient passé la nuit sous la protection du saint tombeau. Plus loin, les deux kerkours... les tas de pierres amoncelées à droite et à gauche de la piste, porte mystique du sanctuaire, bornes sacrées où les pèlerins déposaient des morceaux de galette d'orge en offrande aux génies gardiens.

Dans ce midi poudreux, je ne voyais plus ondoyer les étendards de soie, bruissants comme une forêt en marche irréelle ; rose, vert tendre et or.

L'air vibrait de toutes les cigales mais je n'entendais plus la psalmodie des tolbas récitant les soixante chapitres du Livre après la généalogie de l'ancêtre, descendant du Prophète depuis Idris par Lalla Fatma, sa fille.
Sur les crêtes voisines, j'apercevais encore les villages des serfs qui devaient cultiver la terre pour leurs suzerains les marabouts, et creuser aussi les tombes lorsque leurs seigneurs mourraient.

Naguère, les paysans venaient apporter la dîme qui faisait vivre les tolbas dans leur pieuse oisiveté et, à chaque fête religieuse, un présent pour les coffres, les silos à grains, ou l'enclos à bétail de leurs maîtres.
Devant moi, le sanctuaire béait, maculé de suie, incendié.

L'école koranique avait été saccagée, le vent jouait à effeuiller les pages dispersées d'un Koran.

Près des pans de mur noircis, un homme était assis, muet, les yeux fermés sous d'énormes paupières, rouges comme des blessures, la barbe souillée de suie, amaigri dans une gandourah flottante.
Je le reconnus : c'était le vieux Si Tahar, le frère cadet du Suzerain Sacré, gardien du tombeau maître de l'école religieuse.

Je mis longtemps à l'arracher à sa torpeur, longtemps aussi à interrompre le petit gloussement brisé qui avait remplacé les sanglots depuis qu'il avait cessé de pleurer avec des larmes.
Il y avait ici un univers mort dont j'essayais de reconnaître les fragments avec la patience d'un archéologue.
Une fois de plus se retrouvait à la base l'indifférence méprisante des bureaux.
- Ces gens-là... n'est-ce pas ? ont leurs chefs traditionnels, il n'y a qu'à les investir de notre autorité...
Ainsi la France démocratique et laïque, chez elle, avait fossilisé un état social révolu.
Il est possible d'imaginer quelque démiurge colonial, venu de Mars, qui sur la foi de lectures mal digérées, restaurerait en France le système féodal, avec le servage et les impôts particuliers : la taille, la capitation et les corvées. Ici, ailleurs aussi sans doute, c'était chose faite.
La vieille féodalité avait été affermie de tout le poids de l'administration française.
Le fief était devenu circonscription électorale : les élus du peuple, étant les suzerains d'hier, imposés par l'administration.
Mais, pendant ce temps, des écoles se construisaient et l'émigration vers la France édifiait la plus solide des écoles : celle du travail, de la vie libre, miséreuse souvent, mais libre.

Dans l'ombre les villages supportaient mal leur servage qu'appesantissait la complicité de la France. Peut-être les dons étaient-ils moins abondants pour la dîme ou pour les fêtes. Mais nul ne se souciait de ce changement dans les bastilles administratives du Gouvernement général. Comme disaient les Mandarins de jadis : « Le vieil état de choses doit durer éternellement. »
Pour les « hommes de la nuit », un mécontentement est comme un « gué dans une rivière inconnue ».
- Ils sont venus un soir.
Le gloussement du vieil homme reprit par saccades.
- Ils ont emmené le Cheik. « Nul ne pouvait porter la main sur lui qui n'eût dans ses veines le sang du Prophète... »

Un homme en treillis de combat, le poignard à la main, a récité sa généalogie. Il descendait lui aussi du Prophète par Idris et Lalla Fatma. - Mon frère, indifférent, disait la Sourate du Paradis -. L'homme a porté le premier coup de poignard au ventre, de la plaie béante il a arraché le foie, afin que nefs puisse s'en aller, l'âme animale - la vie - puis il a porté le deuxième coup à la poitrine pour arracher le cœur afin que l'âme de la volonté - rrouh - puisse s'échapper à son tour. Alors, seulement, il a pu égorger mon frère et le sang du Prophète a coulé sur la terre ; les deux âmes étaient parties.
Je devinais la suite.

Les villages-serfs perchés sur les crêtes voisines attendaient cet instant depuis des siècles - depuis mille ans. Les hommes sont venus à la curée, chantant les vieux refrains de haine contre les marabouts, leurs maîtres.
Chiens gavés de nos moutons,
qui gagnez votre pain
en lisant le Koran
lorsque nous mourrons,
ô vautours avides de carcasses...

Arrivés près du sanctuaire, dans le silence du meurtre rituel, ils ont vu que d'autres seigneurs avaient remplacé leurs suzerains.

- Désormais, a dit le marabout en treillis de combat, vous paierez la dîme et la capitation à nous, les combattants de la Guerre sainte, et non plus à ces traîtres qui servaient la France.
Pour eux, les serfs, rien n'était changé. Ils devaient continuer à payer. Alors ils ont attendu encore.
Le dernier scintillement d'armes disparu à l'horizon, ils sont revenus pendant que le soir tombait. La nuit était à eux et aux chacals.
D'une main timide ils ont arraché les draperies innombrables qui recouvraient le lourd catafalque de cèdre. Ils ont attendu que la terre s'ouvre sous leurs pieds, que la foudre les cloue au sol, que leurs mains se dessèchent et noircissent.
Dans la nuit, il n'y avait rien d'autre que le hurlement des chacals et le froissement paisible des oliviers.

Dans les draperies en feu une flamme s'est élevée, plus haute, plus claire : le vieux catafalque de cèdre transformait le sanctuaire en un four rougeoyant.
Égorgeant au hasard les moutons affolés par l'incendie, ils se sont gavés de nourriture : leurs visages ruisselants d'huile dansaient aux flammes dans la nuit. Cette nuit-là était une fête : le sacrilège leur apportait plus que toutes les autres pieuses obligations de l'année : ils avaient mangé à leur faim.

Nous avons ramené le vieillard : il a marché jusqu'à la piste appuyé sur un bâton, rythmant chaque pas de son gloussement brisé.
Par la suite, j'ai appris qu'il avait demandé à rejoindre une famille alliée; sans doute pour retrouver dans un autre sanctuaire un autre tombeau, l'odeur fraîche de l'encens et, dans la pénombre, le chatoiement des draperies de soie sur un autre catafalque de cèdre.
- Dans la paix de Dieu repose Monseigneur le Serviteur-du-Très-Haut, auteur de bien des miracles... Mais Dieu est le plus savant...

Les villages-serfs étaient vides maintenant, vides de leurs hommes qui, ayant mangé à leur faim, voulaient troquer leur esclavage contre une liberté faite de panses pleines.
Ceux-là n'avaient pas rejoint la rébellion du F.L.N., qui remplaçait les suzerains par d'autres, une riche bourgeoisie par une autre. Ils erraient, faméliques, dans les montagnes, ennemis de tous les ordres établis qui se liguaient contre eux avec la faim.

Bientôt, peut-être, leurs cadavres jalonneront les pistes de la montagne, leurs ventres éclatés de mûres, de glands de chêne et de touffes d'herbe.
Et la geste de l'ancêtre vengeur s'enrichira d'un nouveau miracle.

CHAPITRE VIII

La villa du commando avait maintenant pour moi des douceurs de foyer. J'avais lu *Amour de châtelaine* déjà mentionné, *Chagrin de princesse* et *les Vacances du jeune baron*. La rangée épuisée, j'envisageai une littérature plus sérieuse : *Services secrets dans l'ombre*, *Wilhelmstrasse contre Downing Street*, il y en avait une collection complète. Après il me faudrait entamer sans doute une nouvelle lecture de la Bibliothèque Rose qui occupait le rayon voisin.

Une jeep m'attendait, interrompant d'un ronflement têtu toutes mes velléités de farniente.
Un lieutenant se présenta, porteur d'un message.
- Le village d'Aït Leham doit exprimer ce soir son désir de ralliement au colonel commandant le secteur. Le colonel insiste pour que vous assistiez à cette manifestation.
La feuille de papier quadrillé arrachée à un manifold prenait par le style des allures de bristol gravé.
Dans ma mémoire, quelques souvenirs allumaient de brusques lueurs s'engageant aux aiguillages, cherchant à se raccrocher les uns aux autres. Aït Leham : un village de bouchers, sof d'en bas, un ancien combattant y a été égorgé il y a une quinzaine de jours. Vieille tribu bêtement démembrée en 1871. L'Algérie de 1946 lui a imposé un représentant politique : « Un-grand-ami-de-la-France. » Pas mal d'assassinats à l'époque.

La jeep s'était arrêtée au bas-côté de la route, près d'un cortège officiel de voitures noires tristes comme un convoi funèbre. En tête, le bouquet de soldats verts dans un camion à ridelles. Protection illusoire et cible certaine.
Je pris place près du colonel commandant le secteur qui voulait m'expliquer la pacification du village.
Les notables étaient rassemblés sur une place. L'officier S.A.S. déclara :
- Voici les notables du village d'Aït Laham, mon colonel.

Je m'étais mis en retrait des officiels, attentif. Le défilé commença.
Si Moudebeur, ancien combattant, Si Kacem, Si Ali.
Je regardai les nuages passer.
Si Haddad !

Je me faufilai au premier rang.
- Non! Ce n'est pas la djemââ du village car le forgeron ne pourrait y siéger. Je demandais :
- Combien y a-t-il de familles?
- Nous ne savons pas, répondit un vieux, vaguement hostile.
- En combien de morceaux partagez-vous le taureau d'automne ?
- En vingt-quatre morceaux.
Je me tournai vers le colonel.
- Il y a donc vingt-quatre familles; il faut donc vingt-quatre représentants.
- Quelles sont les vingt-quatre familles ?
- Nous ne savons pas.
Alors je posai la première question :
- Quel est l'ancêtre du village?
- Djedd Ameur, qui est enterré sur la crête.
- Combien a-t-il eu d'enfants ?
- Six qui ont donné naissance aux vingt-quatre familles du village, groupées en six quartiers.
En cinq minutes le conseil municipal était réuni.

Le forgeron, comme prévu, n'en faisait pas partie, sa famille était « employée » par les descendants de l'ancêtre-fondateur, c'est-à-dire qu'il vivait encore dans un état proche du servage médiéval.

Quelques vieux eurent un rire grêle dans leurs bouches édentées.
J'entendis :
- Issen! issen! (Il sait!)
L'officier S.A.S. avait modifié sa liste. Il poursuivit :

- La population a décidé de sacrifier un mouton en signe de paix.
- Ça y est, dit un vieillard, le mouton est tout tué à la cuisine... chez les soldats, ce sont eux les bouchers !

En Kabylie, traiter un homme de boucher est une injure grave. Je précisai au vieux qu'Aït Laham devait vouloir dire en arabe les « gens de la viande » et qu'il ne fallait pas chercher les bouchers bien loin. En outre, le cérémonial du sacrifice avait été escamoté.
- Ce mouton vous sera payé, ce n'est que de la viande de boucherie. Pour la paix, il en faut un autre.
Un des vieux me fit un signe d'intelligence. Toute cette histoire le faisait glousser de joie.
J'insistai, je tempêtai.

Le mouton arriva, je fis vérifier par le chef du village qu'il s'agissait d'un bélier et non d'une brebis, ce qui augmenta la joie du petit vieux. Un homme d'âge mûr me proposa :
- Il n'y a qu'à dire au cuisinier des soldats de l'égorger.
Un sacrifice fait dans ces conditions aurait simplement prouvé que les soldats français demandaient la paix au village d'Aït Laham. C'était hors de question.
- Qui égorge le bœuf d'automne ?
- Le forgeron.
Si Aheddad, remis dans l'ombre un instant auparavant, fit sa rentrée sur la scène.
- Je n'ai pas de couteau, dit-il honnêtement.
- C'est invraisemblable, intervint le colonel. Ils en ont tous...
- Non, le forgeron n'a pas de « couteau », c'est-à-dire « d'intention du sacrifice ».
- Il faut en demander un aux soldats, dit un homme.
Ceci revenait à donner l'intention du sacrifice aux soldats. Nous étions ramenés au cas précédent.
- Non, le couteau doit être celui des descendants du fondateur.
Un homme sortit de la foule et revint au bout d'un moment, le front bas, tenant un long couteau. Il le tendit au forgeron.
Je fis répéter le geste en exigeant la formule :
- A ukler-k. (Je te donne procuration.)
Dans le silence lourd du rituel qui se déroulait, le rire nerveux d'un vieillard éclata. Le rite venait d'entourer de ses liens acteurs et spectateurs. Le chef du village; debout, mains tournées vers le ciel, demanda la Paix « à Dieu d'abord, à la France ensuite ».

Le colonel sut trouver la phrase qu'il fallait :
- Nous vous aiderons à retrouver la Paix et votre dignité d'hommes libres. Les hommes répondirent :
- Amin! avec conviction.
Pour eux l'avenir se levait en aube timide d'espoir.
Le forgeron déclara encore :
- Je ne sais pas égorger.
- Fais comme pour l'ancien combattant, lui suggérai-je.

Il n'insista pas.
J'arrêtai son geste en désignant l'horizon.
- Il faut égorger face à l'est.
- Mettez-vous ici, dis-je au colonel, le sang doit jaillir à vos pieds.

Penché sur le mouton, je vérifiai encore que le forgeron n'oubliait rien. Vaincu, il prononça trois fois la formule :
— Bismillah lah uakbar!
Le sang jaillit avec un bruit sourd de gargarisme.

Je pensai à l'ancien combattant qui était resté deux heures au moins, avait dit le médecin, à se débattre en sursauts convulsifs, la gorge à demi tranchée.
Le sang coulait sur la terre mauve. Une flaque sombre s'élargissait, s'étendant jusqu'à l'horizon en traînées rouges. Les feux du village venaient de s'allumer, le feu dont il ne faut pas prononcer le mot

berbère « parce qu'il brûle » mais qui est remplacé par un mot arabe, « laàfia », qui signifie la Paix.
Un rite avait lié le village d'Aït Laham et l'Armée française.

L'hésitation des hommes mûrs à accomplir les gestes, les rires approbateurs des vieillards m'avaient fait comprendre que le sacrifice avait gardé toute son importance dans ce chaos social.
La nuit était venue : le poste militaire allait s'endormir derrière ses barbelés.
La Paix sauvegardée dans ce village, d'autres viendront à nous, sûrs d'être protégés. Sinon... ce sera la débandade grossie par les racontars des marchés, des conteurs ambulants et des « commissaires politiques ».

Après le salut aux couleurs, le drapeau avait été amené. La nuit, elle, déployait son étendard aux étoiles innombrables, les sentinelles déchiffraient les collines sombres où s'allumaient comme d'autres étoiles les feux orangés de la rébellion. Le feu qui pourtant est le signe de la Paix retrouvée : la Paix, même si elle n'est qu'un instant de quiétude dans la nuit.

CHAPITRE IX

- Le général désire vous voir.
Je me précipitai en résistant à la tentation de remonter le col de ma veste avant d'entrer dans le bureau climatisé.
Le général s'étonnait de ma longue absence, vaguement inquiet. Étais-je allé à Alger ?... Non, même pas au Gouvernement général ?...
- Le Service Psychologique de l'Armée me communique ceci... J'ai pensé que vous pourriez en prendre connaissance...

Je partis avec un lot de feuillets dactylographiés intitulés : « Entretiens avec les populations. »
Je retrouvai au salon les deux bérets, le bleu et le rouge, qui étaient venus me rejoindre. Ils avaient laissé leur villa au bord de la mer et, pour une journée, le commando au repos.
Je parcourus les feuillets que venait de me donner le général et les passai à mes amis.
« Nous sommes ici pour nous comprendre », affirmait un texte.
« L'hygiène est la première de toutes les qualités », soulignait un autre.
« Les Français aiment bien les petits Kabyles parce que ce sont de beaux petits », s'attendrissait un troisième, et il continuait par cette phrase décemment intraduisible en kabyle : « Les Français aiment les beaux petits. »
« Le Koran ne dit-il pas que la propreté est une bonne chose », rappelait judicieusement l'un des feuillets.
Et cette prière écrite par un officier musulman...
« Seigneur mon âme te cherche. »
- C'est ça, me dit le béret bleu, tu vois, ça y est : « Les Français aiment les beaux petits. »

Je compris soudain l'hilarité des hommes du commando dans la forêt au cours de notre dernière sortie.

- Où est-ce qu'ils ont été pêcher tout ça? Un officier passa par la porte entrouverte un visage congestionné.
- Le général ne vous a pas dit... il y a réunion dans la grande salle à manger...

Les longues tables avaient été disposées en U. Il ne s'agissait pas cette fois d'un banquet mais d'agapes intellectuelles. Une dizaine d'officiers s'y trouvaient réunis, venant de toutes les armes : une assemblée bien disparate, depuis les yeux bleus du jeune capitaine aux croix de guerre couvertes de palmes attendant de nouveaux exploits, jusqu'au regard rusé de celui qui cherchait une planque exempte d'histoires.
- Nous sommes les officiers-psychologues, me déclara un capitaine chef de délégation.

J'appris alors avec stupeur que, sans connaître la langue, les coutumes et l'éthique sociale, ces officiers allaient se mettre en prise directe avec la population, leur lire une série de textes (ceux que j'avais vus tout à l'heure).
Et ils espéraient...

Je crois toujours en la bonne foi de mes interlocuteurs. J'essayai de leur montrer que les mêmes textes ne sauraient convenir aux habitants de régions et de langues différentes.
-« Le Kabyle est un laïque : ce qu'il reproche le plus au F.L.N. c'est la prière sous contrainte.
Et vous leur citez du Koran !
Il risque toujours de se trouver dans l'assemblée un théologien mieux armé qui saura répondre : « Le Koran ne dit-il pas aussi : tuez vos ennemis partout où vous les trouverez », ou une autre amabilité du même genre, issue du même esprit de tolérance et de compréhension.
Le principe est bon : il faut s'adresser aux populations. C'est le rôle de l'officier S.A.S., »
puis, à la réflexion, j'ajoutai :

- « Ce devrait être son rôle. Il est souhaitable aussi de confier une vaste campagne de publicité sur la présence nécessaire de la France en Algérie à une maison spécialisée, l'État le fait bien pour ses emprunts ».

Je regardai le visage des officiers. Ils étaient également sûrs d'eux, ceux qui y croyaient et ceux qui n'y croyaient pas.
Par la pensée je revis les postes du bled abandonnés à des sous-lieutenants, les compagnies sans cadres.
Les dix officiers rangèrent leurs feuillets. L'un d'eux se leva et déclara :
- Notre méthode est la seule qui puisse résister efficacement aux viets.
J'eus l'air ahuri.
- Quels viets?
- Eh bien! les chleuhs, les salopards, les viets, l'ennemi, quoi !

C'est un fait remarquable : le Français est aussi en retard d'une guerre sur la désignation de son ennemi. L'Allemand de 14 était le Prussien, le Marocain des guerres du Rif le « Boche » ou le « salopard », l'Allemand de 39 était le chleuh, le viet a été le « fridolin » avant de donner son nom aux bandes armées d'Algérie.

Près de moi le visage du béret bleu eut une légère contraction.
Les officiers partirent pour ce qu'ils appelaient « porter la bonne parole »...
- Tu vois, me dit le béret bleu, c'est des branques, ils n'y ont rien compris, ce qu' « ils » cherchent, c'est là.
Il déboutonna une bonne dizaine de poches de sa tenue camouflée avant de trouver un petit livre mince, à demi enroulé, maculé de sueur séchée, incrusté de brindilles de tabac.
Je déchiffrai le titre : « Principes de la guerre révolutionnaire », et le nom de l'auteur : Mao Tsé-Toung.

Du doigt il soulignait des passages déjà éraflés à l'ongle et les martelait de sa voix :
« L'armée n'est rien sans le peuple. » - « L'armée révolutionnaire qui fait la guérilla et l'armée régulière sont les deux poings d'un même homme qui frappe. »
« Tout mouvement de l'ennemi doit être pour lui une défaite épuisante... »

Je revoyais les lourds camions chargés, les convois interminables faisant du moindre déplacement une perte d'essence et de matériel, une défaite sans cadavres, une défaite certaine, même si un fusil de chasse ne venait pas, par hasard, transformer le mouvement en catastrophe.
L'Armée n'est rien sans la population, sans le « secours du peuple ».
Nos soldats arrivant suants et soufflants dans un village pour trouver des maisons fermées-quelques vieillards assoupis sur la place.
- Nous ne savons rien, nous n'avons rien vu.

De l'autre côté de l'un de ces murs de pierres sèches, un homme halète sur un grabat - un voile bariolé cache mal la tenue de toile verte. Personne dans le village ne parlera.
Un paysan s'est vanté d'avoir fait manger aux Français les restes du plat de couscous servi dans la maison voisine aux « Libérateurs purs ».
L'anecdote est sans doute vraie car elle exprime tout le naïf machiavélisme du Kabyle.

Je regardais le cortège qui emmenait sur leurs routes les officiers-psychologues.
Par une note signée dans un bureau, un artilleur compétent ou un honnête capitaine d'infanterie, se voient transformés en psychologues. Je songeais à ce qu'est la psychologie moderne avec ses instituts, ses diplômes, ses méthodes propres de recherches : les tests et les statistiques. Tout cela me soulevait d'une émotion attendrie pour tous ces militaires qui partaient à travers un pays inconnu d'eux, simplement parce qu'à Alger ou à Paris une note leur avait enjoint d'être « psychologues ». Le signataire de la note devenant sans doute, par cela même, psychologue en chef, même si toute une droite vie durant il avait porté le cor des chasseurs à pied, le croissant des tirailleurs, ou l'ancre d'or des troupes de marine.

Dans le salon bar-popote, des rumeurs m'avaient appris qu'un ralliement se préparait.
A dire vrai, il y en avait toutes les semaines mais je n'étais jamais invité.
Un être extraordinaire venait toutes les semaines prendre commande chez le chef d'état-major.
- Vous en voulez combien ?
- Bon... avec banderoles?
- Vous voulez aussi des anciens combattants?

Extraordinaire par le métier qu'il faisait, entrepreneur en ralliements, il l'était aussi par sa mise. Tenue kaki, short et chemisette, chapeau de brousse clair, à larges bords, épaulettes noires brodées d'or : que nous appelions irrévérencieusement « à la Tito » tant elles étaient chargées d'une mystérieuse végétation administrative de feuilles d'acanthe, d'olivier ou de chêne.

Il portait plusieurs insignes : sur le cœur son ancien régiment, sur l'épaule droite la division alpine, sur l'épaule gauche une colonie de vacances.
Peut-être, image du fonctionnaire algérien de l'avenir, voulait-il que l'on puisse reconnaître d'un coup les étapes de sa vie passée.
Je lampais à petits coups mon troisième whisky, celui des grandes décisions.
J'allai droit vers le chef d'état-major.
- Je souhaite pouvoir assister au ralliement de demain.

Je restai un moment les bras ballants avec l'impression d'avoir porté un coup bas.
- C'est-à-dire! hum! (visiblement il encaissait mal)... Vous n'êtes pas prévu... enfin... il n'y a pas de voiture pour vous.
- Je ne suis pas bien gros, soupirai-je plein d'espoir. Je pourrais me mettre sur les genoux du lieutenant-colonel.
La réponse claqua comme une porte :
- J'en parlerai au général.
Je retins la porte du pied :
- Je pourrai toujours demander une voiture à Alger...
Bien sûr j'avais une place.

Le lendemain matin, alors que tout ce petit monde bien astiqué et doré sur tranches s'empilait dans les voitures cirées comme des bottes de concours hippique, le général voulut me voir.
- Vous allez assister à (Il ébaucha une sculpture aérienne...)... Enfin ce n'est pas un ralliement...
Je contemplais avec attention le bout de mes chaussures.
- Non, ce n'est pas un ralliement... poursuivit le général.
C'était clair, ce n'était pas un ralliement puisqu'il le disait, mais quoi ?
- Nous rassemblons des gens... pour les associer à nous.
La pointe de ma chaussure droite était éraflée. Le général plissa des yeux, esquissa un geste de montreur de marionnettes et ajouta d'une voix basse de conspirateur :
- Nous les compromettons.

Le long serpent noir du convoi officiel se déroulait sur la route, image de la malice humaine et du génie politique français.
Sur la route, dans les villages que nous traversions, c'était la même haie double de visages fermés et de regards intrigués.
Il fallut laisser les véhicules afin que le cortège puisse se déployer à pied vers le Champ de Mars voisin pendant que gambadait tout un peuple de photographes et de cinéastes.

Un grand capitaine coiffé d'un béret noir orné de « suivez-moi-jeune-homme » verts se précipita vers moi : celui-là même qui était allé un soir au péril de sa vie projeter *Donald le Canard* (version originale) aux villageois de Tifra.
- Je suis chargé de sonoriser la manifestation, me dit-il avec un éclair de fierté dans les yeux. J'ai fait donner la compagnie haut-parleur. Ça commence! et le capitaine disparut en courant vers ses camions.
La fanfare des chasseurs venait de jouer *Aux, champs* !
Le général et les officiels passèrent en revue une compagnie de chasseurs alpins, chargée de leur rendre les honneurs.
Les trois autres côtés du Champ de Mars étaient décorés de banderoles : « Algérie Française », Vive la France ». Ces banderoles avaient déjà beaucoup servi, elles commençaient à passer.
Derrière les banderoles, d'autres rangées d'hommes... en tout deux ou trois mille.
Le général serrait des mains.
- Bonjour! bonjour!... ça va ? ça va bien ?
- Ah! te voilà! dit-il en tapotant affectueusement l'épaule d'un vieillard décoré.
- Je suis présent à tous les ralliements, mon général.
La phrase fut supprimée du reportage radio-phonique.

Je m'interrogeais sans comprendre. Pourquoi donc voulaient-ils truquer, jouer au ralliement d'une tribu alors qu'il y avait là le signe de l'attachement tenace, têtu, de vieux paysans. Le matin en se rendant à cette parade, ils avaient trouvé sur la piste six cadavres fraîchement égorgés, proprement déposés en travers du chemin. Un à un, sans mot dire, ils ont franchi les corps de leurs amis, raidis la bouche ouverte.
Ils étaient tout de même venus, parce que l'administrateur le leur avait dit, aussi parce qu'il représentait la France. Eux, les vieux, ils étaient venus chercher parmi les képis brodés et les casquettes étincelantes, le reflet de la force française : les canons de Verdun,

les défilés de la victoire, la griserie de leurs souvenirs de jeunesse - une brève évasion hors de la peur atroce des villages.

Alors, d'un coup, j'ai cessé de voir le ridicule de cette mascarade : le tranquille courage des figurants m'avait montré la France telle qu'elle était à leurs yeux : tellement douce et tellement aimable que l'on peut, pour venir la saluer, passer sur le cadavre de son frère.

Il y eut des discours, et la compagnie de haut-parleur chargée de sonoriser la manifestation entra en action.

Le général commença : « Mes amis... », cette appellation affectueuse devint un rugissement modulé par dix haut-parleurs disposés stratégiquement, le reste du discours se perdit dans un murmure confus, les haut-parleurs ayant cessé de fonctionner, sauf parfois un sifflement bref. De temps à autre, une voix grave demandait anxieusement :
- Y'a du jus, François ?

La question, répercutée par les dix haut-parleurs, restait sans réponse.
Symbole de l'Algérie nouvelle en marche. Le général fut remplacé par le maire — l'ancien caïd encore revêtu de son burnous rouge. De toute façon, les haut-parleurs avaient cessé toute participation et le murmure de ce magistrat ne fut perçu que du général.

La fanfare joua *Aux champs !* le cortège gagna la tonnelle du vin d'honneur, les paysans se dispersèrent, quelques-uns allant vers la cour de l'école où était servi un couscous gratuit, d'autres plus nombreux calculaient l'alibi d'un détour, d'une visite d'un marché pour rentrer dans leurs villages à la nuit tombée, préférant risquer de mauvaises rencontres plutôt que le commentaire venimeux du voisin.

Par la tonnelle je vis passer le capitaine des haut-parleurs, les « suivez-moi-jeune-homme » verts en furie. Du geste je lui offris un verre d'anisette, il le refusa beau comme l'antique.
- Je pars avec ma compagnie en opération. Nous avons eu un échec, nous aurons d'autres victoires.

CHAPITRE X

Le général demanda à partir pour raison de santé.
Et puis, la paix revenue, l'autorité doit revenir aux civils, *cédant arma togae*, disait-il, car il était érudit.
Un préfet vint le remplacer.

Etrange guerre ! une décision administrative venait d'y mettre fin.
Dans ces montagnes, près de quarante bataillons étaient tenus en échec par le réseau de la peur, qui restait aussi tenace accroché à chaque village, à chaque sommet.
J'avais une nouvelle tâche !
La Kabylie allait devenir un département français. Il lui fallait des communes. Il fallait renoncer à la notion fausse du douar pour renouer par la conception moderne de la commune avec les plus authentiques traditions kabyles.

C'était cela la vraie révolution algérienne, celle en tout cas que les paysans attendaient. Vivre dans leur horizon politique, celui qu'ils pouvaient comprendre, gérer l'argent de leur commune et aussi les biens qui, de temps immémorial, étaient à eux : les terres, les bois, les landes qui allaient devenir « biens communaux ».
Je voulais que ces communes soient installées dans le passé afin de pouvoir mieux faire face à l'avenir.

Pour leur donner des fondations solides, il fallait retrouver les vieilles limites des groupes de villages traditionnellement alliés. Il fallait consacrer administrativement les limites affirmées dans le sol par des bulbes de scille maritime voués aux morts et par les hautes bornes de pierre « tilissa » sur lesquelles les montagnards déposent l'offrande d'une poignée de figues sèches.

Jadis aussi le voyageur de la Grèce antique déposait une offrande en franchissant les limites, ainsi il se plaçait sous la protection des morts gardiens des limites et de celui qui fait franchir les limites de ce monde et de l'autre : Hermès.
Les messieurs distingués de l'Administration soulevaient bien des objections.
- Cela va coûter trop cher, disaient-ils. Pensez! une mairie par commune, une école, et puis!...
Et puis ils avaient une position de défense inexpugnable, engageant un dialogue mystérieux qu'ils étaient seuls à comprendre :
- Le budget 377 quater...
- Mais par contre le 575 bis et son additif...
- Ah! bien sûr, si vous prenez l'additif.
Un officier S.A.S. m'avait invité à aller le voir.

Sur la piste qui menait à ce village enfoui au milieu des oliviers sauvages, je pensais aux S.A.S. et à toutes les S.A.S. que j'avais vues...
Il y a le fastueux, celui que le Sud marocain a habitué jadis au salam de serviteurs nombreux lorsqu'il arrivait, lui, le petit Lyautey, à cheval blanc dans l'envol de son burnous noir. Celui-là se sent vite dépaysé au milieu des montagnards d'Algérie plus près de nos montagnards des Causses que de ceux d'une super-production style oriental.
Il y a le « spécialiste » qui sait dix mots d'un arabe hésitant, jamais celui qui est parlé dans la région où il vient d'arriver. Cela ne le rebute pas, il répétera d'un air malin :
- C'est que je les connais ces gens-là...
L'ennui, c'est qu'il « les connaît » mal, le fait de dire : « Djib el kaoua fissa (apporte vite du café) », n'a jamais suffi à étayer une politique, mais ça fait dire :
- Le commandant un tel ? Il parle couramment l'arabe : il « les connaît ».
J'ai vu aussi « l'involontaire », celui qui avait été désigné d'office pour être officier S.A.S.
J'en ai rencontré un.

La jeep m'avait conduit au pied d'un village, Naguère j'y avais étudié les danses de possession apportées autrefois par des mystiques du Niger.
L'officier S.A.S. dormait.
Il arriva les yeux clignotants sur le pas de la porte.
Je lui demandai ce qu'était devenue la confrérie des danseurs.
- Pas au courant!
- C'est pourtant bien connu dans la région.
- Je ne sors jamais! Il éclata d'un coup :
- J'en ai marre d'être ici, marre de ce métier idiot. J'ai voulu être militaire, vous comprenez, pas garde-champêtre. « On » m'a fichu ici sans me demander mon avis. Vous êtes contents vous à Alger, vos tableaux d'effectifs sont complets, hein ? Et il y a un ballot qui se rengorge dans un bureau en disant : « J'ai quatre cent soixante-quinze officiers S.A.S. » Moi, je veux retourner à mon régiment.

La route amorça un long virage, je me calai dans mon siège, la jeep ralentit, nous étions arrivés.
Le village ressemblait à des centaines d'autres villages.
Près des bancs de pierre polie de la djemââ, une maison semblable aux autres mais fraîchement peinte, un petit drapeau tricolore flottait sur le toit.
Au-dessus de la porte, une inscription malhabilement tracée par un artisan local : Liberté - Egalité - Fraternité.

L'officier S.A.S. vint m'accueillir : un petit homme mince avec derrière des lunettes de timide, la flamme décidée des créateurs.
Il désigna la maisonnette blanche : la mairie.
- Ici, me dit-il, je ne fais pas de charité. Les villageois sont des citoyens et je ne suis que leur maire provisoire, aussi, un peu leur moniteur : je leur apprends à gérer un budget, à remplir les diverses formalités d'une commune. Le conseil municipal n'a pas jugé utile de construire une mairie ! Le problème de l'eau était plus urgent. Je me débrouillerai avec Alger.

Ce petit homme mince en veston de tweed avait gagné.
Il avait découvert que le paysan kabyle n'a pas un amour immodéré de l'uniforme : la France avait fait son entrée dans ce village sans képi bleu : pourtant un drapeau tricolore flottait sur la mairie : un humble drapeau de bazar, aussi précieux qu'un étendard car il avait été acheté avec les deniers de la commune.
Dans bien des villages de Kabylie, le Gouvernement général a bâti des mairies — trop belles elles ne représentent rien - un architecte bien intentionné a fait mettre en relief des lettres énormes : MAIRIE - sans doute pour qu'on ne confonde pas son œuvre avec un casino.
Ici, un ouvrier malhabile a peint : Liberté -Egalité - Fraternité.
J'ai eu un petit choc au cœur : c'est la première fois que je voyais ces mots figurer au fronton d'une mairie kabyle.

Le petit homme mince avait opposé à la tyrannie des commissaires politiques, à la peur et à la délation le rappel précieux de la dignité humaine.
Personne des messieurs d'Alger ne s'est jamais dérangé pour inaugurer cette humble mairie, pourtant la seule vraie mairie de Kabylie, voulue par un village entier.
- Au fond, me dit l'officier en me raccompagnant à ma jeep, moi, vous savez, je n'ai rien fait, je les aide un peu... ce village marche comme un village de France...

J'ai découvert un manuel d'instruction civique à l'usage des écoles primaires.
Me voilà prêt.
Le préfet avait convoqué les sous-préfets et les administrateurs, de communes mixtes. J'allais leur exposer mon projet de découpage, les modifications que je proposais d'apporter aux travaux antérieurs.
La réunion avait lieu dans la salle des mariages de la mairie.
Je pense que tous ces messieurs s'attendaient à un discours bien senti avec des attendus ethnologiques sur l'art de regrouper les populations.

J'ouvris le manuel d'éducation civique. Chapitre I : « La mairie », annonçai-je.
- « Notre mairie est bien modeste, elle ressemble aux autres maisons du village; mais nos pères l'ont construite, elle est le symbole de nos libertés et de nos droits : c'est la maison commune... »

Mon auditoire était divisé : côté des « spécialistes », c'était la consternation. Je devinais leurs pensées bourdonnantes de mosquées, d'ombre chaude de l'Islam et de nobles fils du désert; côté des non-spécialistes, tout cela paraissait normal, curieux même que personne ne l'ait fait avant.

Un vieil administrateur se leva :
- Et nous, qu'allons-nous devenir?
Ceci ne me concernait pas, je le lui dis.

Le préfet arrêta la discussion à temps avant qu'elle ne finisse en palabre passionné sur les indices et les statuts.
Là aussi, sans doute, était un autre danger. Il ne fallait pas que toute la réforme communale finisse en mascarade : l'administrateur devenu sous-préfet, l'inscription « commune mixte » remplacée par l'enseigne « sous-préfecture » sur le même bâtiment, le reste en découlant normalement, le douar promu commune, son caïd devenant maire.

Le tour était joué, aux applaudissements de la galerie, pendant que se perpétuerait égal à lui-même le Gouvernement général, ses enfilades de bureaux, ses kilomètres de couloirs où le visiteur affolé va d'une porte à l'autre et en sort trop heureux de retrouver la lumière du soleil et de n'avoir perdu qu'une journée.
Il n'y aurait plus ensuite qu'à oublier les morts, tous les morts qui avaient voulu autre chose.

Je quittai la Kabylie avec en poche la photo de la petite mairie blanche, son drapeau de bazar et l'inscription : Liberté - Egalité - Fraternité.
Patiemment j'entrepris le pèlerinage des bureaux, m'apercevant avec stupeur que tout en haut de la pyramide administrative l'esprit de la réforme communale avait été parfaitement conçu et compris.
Il est malheureusement plus difficile de convaincre deux cents fonctionnaires moyens « spécialistes » que deux hauts fonctionnaires généralement exempts d'idées préconçues.
Le développement de l'Algérie a été arrêté le jour où un Gouverneur général a posé la première pierre de l'édifice qui centralisait du même coup toute l'administration algérienne en un seul immense mausolée.

J'étais à Alger lorsque le lieutenant béret rouge vint me chercher en jeep.
- Viens vite. Tu te souviens des partisans ? Ils foutent le camp de l'autre côté.
Le commando avait pris en main les opérations et cherchait à encadrer les « partisans ». Les responsables multipliaient les échappatoires.
- Demain, après-demain, plus tard, ils voulaient des armes, des fusils-mitrailleurs surtout.

Le commando exigeait des preuves. J'imaginais le capitaine béret bleu accroché à « son affaire », luttant contre les esquives et les coups pour rien.
Les partisans avaient tué deux hommes. L'un était un goumier déserteur d'une commune mixte voisine, l'autre restait non identifié. Ils avaient ramené un insigne d'aspirant des bandes F.L.N., un rectangle d'argent émaillé de bleu avec une étoile cloisonnée. Je reconnus le travail des bijoutiers des Beni-Yenni.

Le colonel exultait :
- Alors, me dit-il en jouant avec l'insigne bleu; toujours sceptique?

- Toujours, lui dis-je. Si vous faites le compte de l'argent et des armes, ces deux cadavres reviennent cher à la République. Et puis... l'un est incertain, un traître est toujours suspect même à ceux pour qui il trahit; l'autre... vous ne le connaissez pas.

Le colonel tourna les talons me laissant à mes songes creux d'ethnologue.
Un camion de renforts passait dans la grand-rue avec son chargement de soldats en treillis de combat, coiffés de chapeaux de brousse, donnant la même impression de cibles animées pour stand sur route. Une sorte de tir aux pigeons pour débutants.
Un homme sauta à terre avec son sac et sa mitraillette. C'était le lieutenant béret rouge.
- Ça y est, « ils » sont passés de l'autre côté, Le commandant de secteur ne veut pas demander de renforts parce que son régiment a chargé à Austerlitz. La division ne veut pas non plus ébruiter l'histoire jusqu'à Alger. J'ai fichu le camp dans un convoi, sans mes galons, pour ne pas me faire remarquer.
- Alors?
- Alors, il va y avoir une bande forte de trois cents hommes bien armés - nous le savons, ils ont été armés par nous et la France fait bien les choses - avec des réserves financières importantes, nous en savons aussi quelque chose, qui va régner sur la moitié nord de la Kabylie.
- Le remède ?
- Des renforts et bouclage de la forêt où ils se regroupent.
Je décrochai le téléphone. Alger répondit :
- Oui... bon... bon... merci. Bonsoir, vieux, ne vous en faites pas.

Le lendemain, trois bataillons de parachutistes entraient en danse pour deux jours. Le soir du deuxième jour, un poste de chez nous intercepta un appel des autres, en anglais, donnant l'ordre aux rebelles de se disperser à volonté... chacun pour soi.

Bilan : cent cinquante rebelles au tapis et dix des nôtres... Les armes récupérées étaient de mauvaises armes de chasse. L'Armée et l'Administration leur avaient pourtant fourni des armes de guerre en 1955.

Ibn Khaldoun avait raison... Ce douar avait, depuis les Perses qui l'ont fondé voici des siècles et des siècles, gardé son particularisme. Même dans la révolte, il avait gardé sa personnalité et la bande qu'il avait formée ne s'était pas intégrée au reste de la révolte. Des papiers trouvés nous apprirent le reste de l'histoire. Les chefs des partisans avaient essayé par leur trahison de s'assurer une place de choix dans la révolte. La méfiance des autres bandes les avait tenus à l'écart après avoir échangé les armes de guerre contre des armes de chasse.
- Belle journée, me dit le colonel, qu'est-ce qu'on leur a mis. Vous avez vu ?
Je tournai les talons sans répondre histoire de reprendre mes songes creux d'ethnologie.

Le général d'en bas, toujours combatif, sortit une note aux termes de laquelle il conseillait de surélever les murettes, d'épaissir les barbelés, de doubler les sentinelles, de ramener les postes isolés : une retraite.

CHAPITRE XI

Je traversai une dernière fois les montagnes, escorté de deux scout-cars.
La rentrée des classes s'annonçait mal. Les mots d'ordre du F.L.N. étaient observés, les enfants préféraient aller à la mosquée ânonner le Koran.

Dans un village voisin un marmot me donna un devoir fait à l'école koranique : sur du papier gris d'épicier, il avait dessiné, en s'appliquant, un beau drapeau vert et blanc, timbré du croissant rouge et de l'étoile, en dessous il avait écrit en arabe :
« Djich ettahrir el ouatani ettzaïri : Armée de la libération de la Patrie algérienne. »
J'avais l'impression d'un recul marqué des populations vers le F.L.N., d'une inadaptation complète de l'Armée à la guerre révolutionnaire qui se déroulait en Algérie, comme elle se serait déroulée ailleurs, suivant son rythme immuable.

Le plus grave était sans doute que l'inadaptation de l'Armée se camouflait derrière un optimisme malhonnête des échelons supérieurs. Pendant qu'au bas de la hiérarchie, les jeunes officiers piaffaient d'impatience, les capitaines et les commandants remâchaient leurs vieilles amertumes qui s'appelaient Indochine ou Maroc.
Le moindre attentat faisait dire sentencieusement dans les popotes : Indochine 1947, comme l'annonce d'un vieux cru savouré à l'avance.
Tout cela créait un climat certain de lassitude II est certainement bien facile de mettre une longue accumulation de stupidités sur le compte d'une trahison machiavélique.
Le problème en réalité était simple : la France n'arrivait pas à s'adapter à une situation nouvelle. La France c'était bien sûr l'Administration et l'Armée. Le principal obstacle naissait de cette Administration et de cette Armée.

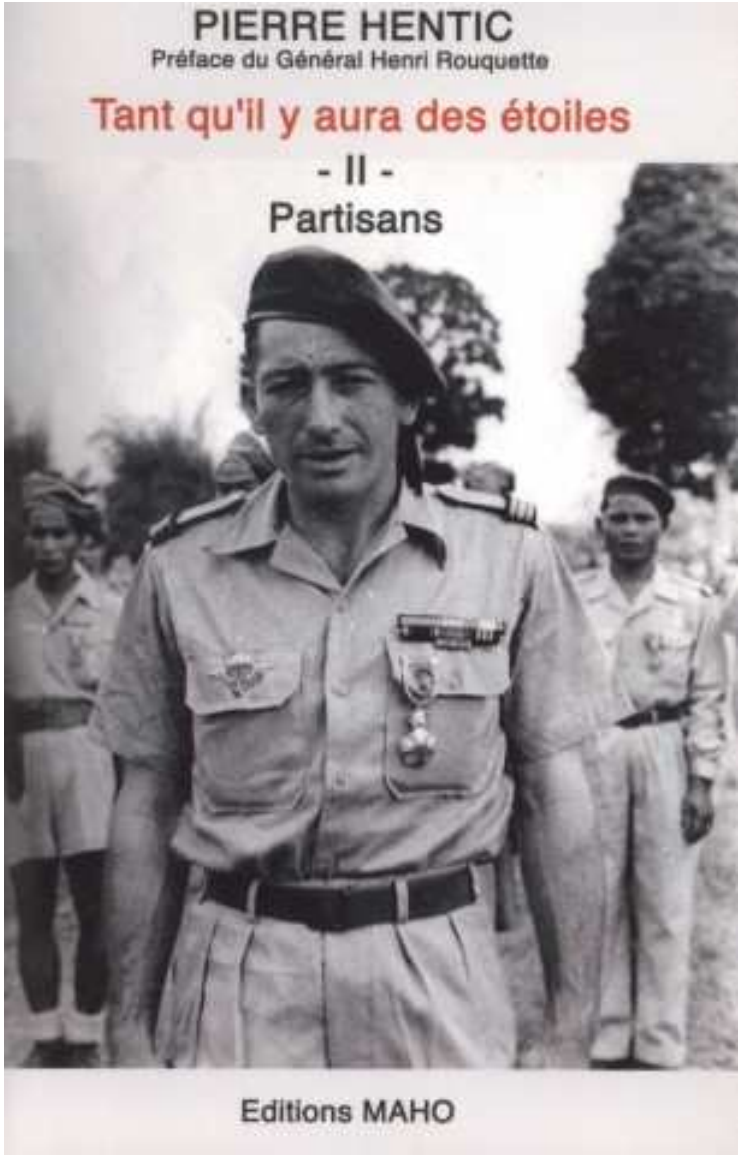
L'Algérie risquait de couler à pic avec tous ses préfets, tous ses directeurs, tous ses généraux, tous ses états-majors, sans qu'il ait été possible de modifier un seul article du code forestier par exemple ou d'assouplir un seul règlement.
Pourtant, c'est un aphorisme de bon sens que répètent les biologistes : un organisme qui ne s'adapte pas meurt.

II fallait trouver une base de départ et là essayer d'appliquer des méthodes nouvelles, ce devait être possible. Quelque part il devait y avoir de la foi gros comme un grain de sénevé, le reste irait tout seul.

Note concernant l'état de l'Organisation "K"[7] au 30 août 1956.

En conséquence de la non réalisation des moyens prévus par la Note du général Lorillot 172/CD du 23 mai 1956, la situation est la suivante :
1°) 300 armes de guerre sont en circulation dont nous ne pouvons dire avec certitude où elles se trouvent.
2°) des zones d'action (ex. Douar Izarazen) ne sont pas contrôlées par nos forces.
3°) des sommes d'un montant de 9.000.000 Fr sont distribuées chaque mois, dont nous ne pouvons contrôler la destination.
4°) désarroi des chefs kabyles de l'organisation qui nous font part de la lassitude de leurs militants qui ne comprennent pas ce qu'ils considèrent être nos "atermoiements".
5°) danger d'infiltration dans l'organisation d'éléments douteux profitant de cet état de fait.

Suit un compte-rendu du capitaine Hentic, faisant la chronologie de l'Organisation "K" depuis janvier 1956, et concluant :
- TED non exécuté. Le 20 août, au prix de nombreuses difficultés, perception de 2 camionnettes 203 et de 2 tentes 8 places.
- Poursuite de l'instruction et premières opérations avec les éléments en place. Résultats satisfaisants
- La 2ème phase : prise en mains des éléments autochtones est envisagée pour le 1er septembre.
- 28 août : retrait du détachement du 11ème Bataillon de Choc.
Le 1er octobre, la 2ème compagnie du 15ème BCA, stationnée dans les Iflissen, et dont le capitaine entretient des relations (suspectes, selon la lettre de Servier de février 1999[8]) avec quelques membres de l'organisation K, est attirée dans une embuscade (2 tués, 6 blessés dont le capitaine Maublanc). On constate alors que 200 maquisards au moins, que l'on croyait ralliés à la France, ont rejoint la rébellion.



[7] Rédigée bien que ce ne soit pas écrit par le Capitaine Hentic. Source : Conflits d'autorités durant la guerre d'Algérie. Nouveaux inédits. Maurice Faivre. Edition l'Harmattan.
[8] Il s'agit d'une coquille : il faut lire sans doute du 8 septembre 1956.

Cet extrait est tiré du livre « Tant qu’il y aura des étoiles. II Partisans » écrit par Pierre Hentic et publié aux Editions Maho en 2009

XI. « L'affaire K » ou opération « Oiseau Bleu »

Texte intégral dont un abrégé a été publié dans Historia Magazine numéro 223 du 10 avril 1972.

Le soleil était à la verticale, sans rigueur, un soleil de printemps qui répandait la joie et hâlait la baie d'Alger. La rumeur des quais montait jusqu'au square Bresson. Des groupes d'Algérois s'attardaient à la balustrade des rampes dominant le spectacle. De longs cordons kaki glissaient des passerelles, s'assemblaient en rectangles mouvants avec des reflets d'acier. Le coloris des coiffures militaires accolées s'imposait au regard, révélant les armes et services, puis comme une moquette dont on tire les fils, les couleurs disparaissaient, absorbées par les camions de l'armée.

La métropole envoyait ses contingents de rappelés. Luxueux paquebots de la Transat ou rafiots de la SGTM (Société Générale des Transports Maritimes à vapeur) apportaient leurs chargements d'hommes armés. Des masses de matériel se balançaient au bras des grues, s'alignaient au bord des bassins. La puissance massive de nos moyens s'étalait en exposition chaque jour renouvelée. Les camions porte-chars tressautaient lourdement sur les pavés, frôlant au passage des pyramides de caisses. Puis de longues files de véhicules s'éloignaient pour aller jeter dans les djebels leur cargaison d'hommes casqués.

C'était le printemps 1956. Depuis un an et demi la guerre couvait. Ça et là un meurtre, une explosion, une émeute alimentaient les manchettes des journaux. La tendance était à l'excès, dans un climat où les passions s'exacerbaient sur un problème toujours évoqué, jamais traité, celui des masses musulmanes. Libéraux et Ultras étaient aux prises, réformes immédiates contre étouffement répressif, démagogie contre ordre établi. *L'Echo d'Alger* enflammait l'événement, flattait, fulminait, fustigeait. Fièvre, feu, déceptions, enthousiasme passaient sur les foules à travers l'information. Toute action des rebelles, appelés HLL (Hors-La-Loi), était mise en relief, souvent grossie.

Les masses musulmanes découvraient ainsi avec surprise qu'une poignée d'hommes pouvaient susciter l'intérêt, la crainte, la peur. On ne jugeait plus l'horreur des méthodes employées - personne d'ailleurs n'en avait le monopole. Si la répression était violente et aveugle, à la mesure du crime, tant mieux : elle alimenterait la révolte.

De nouveaux accessoires alourdissaient chaque jour le carcan de l'appareil de sécurité : barrages, fouilles, contrôles, couvre-feu, laissez-passer, barbelés et chevaux de frise. Alger plongeait dans une psychose de guerre civile. Sécrétant son propre poison, l'appareil de sécurité engendrait l'irritation, puis la colère par sa maladresse, la révolte par ses abus.

La situation se dégradait mais la grande peur n'avait pas encore saisi aux entrailles la population européenne des villes. Chaque week-end emplissait les plages ensoleillées de milliers de citadins. Une population laborieuse et dynamique exprimait sa joie de vivre dans ce pays dont elle avait, par son travail, créé l'économie. Bien sûr, il y avait les « événements » mais ça s'arrangerait... Il était de bonne guerre d'en exagérer l'ampleur mais personne n'y

croyait vraiment. Ici, on était en Algérie et non pas en Indochine...

J'aimais profondément ce pays, ses populations si diverses, ses individus aux traits si accusés, ses paysages pleins de couleurs et puis des détails, odeur de friture de la pêcherie, senteurs d'épices et de bois exotiques des rampes du port, parfums de rosé et d'orangers des hauts d'Alger. Rapatrié sanitaire d'Indochine, j'épuisais depuis deux ans la sinécure d'un poste d'instructeur parachutiste quand pour moi survint l'événement.

Entraînement parachutiste en Algérie : en avion avant un largage ; Pierre Hentic à droite

-

- Je vous demande une réponse rapide, votre acceptation vous engage à de lourdes responsabilités.

J'étais attentif. Le colonel Parisot poursuivit :

- Vous êtes chargé du contrôle et de la logistique de l'organisation « K ». Nous l'appellerons « Affaire K ». Pourquoi K ? Ses membres sont kabyles, son implantation porte essentiellement sur la grande Kabylie. Ses effectifs actuels sont de trois cents hommes environ, tous armés. Inutile de vous préciser que tout ceci est secret puisque la plupart des chefs militaires sont ignorants de cette affaire. En Kabylie, seul le général Olié et quelques officiers de son état-major sont au courant. Le gouvernement général d'Alger a conçu le montage : ce sont les services de police, avec Monsieur de Pontal notamment, qui ont mis en place le mécanisme. Voici l'historique.

- A l'origine, les principaux responsables de l'actuel mouvement appartenaient au PPA (Parti du Peuple Algérien), certains à l'OS (Organisation Spéciale), mouvements nationalistes et d'opposition à l'administration française. Au sein de ces organisations, l'antagonisme toujours latent Kabyles-Arabes prit rapidement la forme de lutte ouverte. De furieux et parfois sanglants règlements de compte eurent lieu entre factions. Les Kabyles formèrent un parti berbère, ainsi naquit le « berbérisme politique » ce qui ne fit qu'envenimer le conflit. Les services de police profitèrent de la situation pour noyauter les organisations kabyles et manipuler certains militants. Cela impliquait, bien sûr, que nous leur accordions des protections discrètes qui couvraient diverses activités allant du petit commerce de pacotille à la prostitution.

- Les événements de novembre 1954, projetant les premiers tisons du feu couvant de la rébellion, dévoilèrent la réalité de mouvements clandestins dont les activités étaient restées souvent

insoupçonnées. Ils firent ainsi apparaître la faiblesse de certains réseaux d'informateurs. Il est probable d'ailleurs que certains de ces assujettis se sont retournés et jouent un double sinon un triple jeu. Le mouvement subversif qui se manifeste actuellement en Algérie a de profondes racines à l'extérieur et s'inscrit dans le cadre du pan-arabisme. Mais ce qu'oublient les chefs arabes, c'est que l'Algérie est un pays d'origine berbère où les Arabes ne furent que des envahisseurs qui se contentèrent de poser des relais sur la zone littorale lors de leurs conquêtes vers l'ouest et l'Europe. L'Algérie ne fut qu'une route d'invasion.

- D'ailleurs, rien en Algérie n'atteste réellement de l'emprise arabe et de sa profonde implantation dans ce pays, sinon quelques mosquées et quelques citadelles barbaresques. Rien de comparable avec le Maroc et l'Espagne. Il existe en Algérie de nombreuses et importantes régions berbères à peine touchées par l'influence arabe. La plus importante est la Kabylie, où nous bénéficions, comme je vous le disais tout à l'heure, de solides amitiés. Les Kabyles ont déjà obtenu des résultats encourageants. A partir de ce premier noyau, nous pensons développer le mouvement berbère, puis progressivement retendre à d'autres régions comme le Tell, l’Ouarsenis.

- Les Berbères sont implantés en zone montagneuse et la rébellion, pour vivre, a besoin de refuges : ses voies de communications passent par ces massifs. L'armée française, dans l'ensemble, n'est pas adaptée à la guerre de montagne ; vous saisissez sans difficulté l'importance pour nous de posséder des alliés dans ces zones. L'armée pourra, avec son matériel, porter efficacement ses efforts en zone littorale, d'où la sensibilité de votre mission.

Le colonel s'était levé. Il parcourait de long en large son bureau, fixant de la main quelques points sur l'immense carte d'Algérie qui couvrait le mur. Sur le bureau, pas de papier, tout était net. Quelques rosés rouges jetaient une note de gaieté insolite dans ce décor à l'atmosphère de complot. Le colonel s'était rassis :

- -Vous disposerez de dix millions de francs par mois : cela représente pour une large part la solde de nos partisans. L'argent est remis contre reçu aux responsables kabyles, qui en font eux-mêmes la répartition. Cet argent, versé par le gouverneur général, transitera par un compte que vous ouvrirez à votre nom au Trésor.

- Tous les moyens nécessaires vous seront fournis par notre service, la liste des personnalités utiles à l'accomplissement de votre mission vous sera communiquée, je vous recommande la plus grande habileté dans vos rapports avec les uns et les autres : dans une affaire aussi délicate, nous risquons d'y laisser des plumes. Le capitaine Benedetti, qui assure l'intérim de cette affaire et qui appartient à nos services, vous mettra au courant des questions de détail. Il vous présentera aux responsables kabyles. J'en ai terminé. Avez-vous des questions à poser ?

Je saluai le colonel et Benedetti. Je connaissais Benedetti de longue date, c'était un ami. Je lui réservais quelques questions qui commençaient à m'assaillir. Je descendais les larges escaliers de pierre qui trouaient l'étalement des immeubles en gradins resplendissant de soleil. Les rumeurs de la ville du côté de la Grande Poste apportaient les sonnailles d'un tramway aux brimbalements saccadés. La vue s'étendait au loin, bien au-delà des quais agités, elle se perdait du côté du cap Matifou, frangé de djebels lointains avec leur promesse d'aventure.

J'avais quarante-huit heures pour répondre. C'était plus qu'il ne m'en fallait pour accepter. J'avais une idée fixe : l'avenir

politique de l'Algérie passait pas les Musulmans et la décision finale dépendait de leur participation effective à nos côtés. L'affaire K serait mon test.

- - Vous, les Français de France, vous n'avez jamais rien compris à nos problèmes, à nous Kabyles. Vous avez favorisé la politique arabe et encouragé l'islamisation de la Kabylie, et maintenant c'est ce salopard de Mendès qui s'en mêle et qui s'apprête à brader l'Algérie et la Kabylie à Nasser. Heureusement que les Kabyles sont là pour redresser la situation : nous allons balayer la rébellion ici puis nous réglerons la question du Maroc et de la Tunisie.

Ainsi parlait Tahar Hachiche, responsable kabyle que mon ami Benedetti m'avait présenté. Cela se passait dans un discret réduit ne servant qu'à cet effet, loin de tous locaux de service ou d'habitations. Tahar, qui se vantait d'être très connu sur la place d'Alger, tenait à éviter les lieux publics en notre compagnie. Il fumait des Bastos, buste en arrière, très à l'aise, allongé sur sa chaise. Il pouvait avoir trente-cinq ans, assez corpulent, beau gosse, vêtu élégamment, fine moustache, s'exprimant avec facilité, sans accent. Il fallait être du pays pour déceler dans la rugosité de sa voix une origine kabyle. Tahar n'était pas plus méditerranéen d'aspect qu'un Narbonnais. Il avait le regard direct. Avec un bel air de franchise, il nous expliquait « la tactique kabyle » et tout cela se tenait :

- - L'armée française ne peut pas être partout. Les appelés ne sont pas aguerris, ils sont peu résistants, ils sont signalés dès qu'ils se déplacent, ils ne savent pas travailler la nuit : les « fells »" jouent avec eux. Seuls des Kabyles connaissant bien le pays sont en mesure de les tenir en échec puis de les battre. Notre tactique est simple. Nous avons armé secrètement de petits groupes de volontaires dans certains villages. Les déplacements des fells[9] nous sont signalés de djebel en djebel selon des signaux codés ancestraux. Comme les fells, nous nous déplaçons la nuit, nous connaissons tous les passages, nous plaçons des embuscades qui décourageront rapidement les rebelles. Déjà, nous avons de bons résultats, que nous améliorerons.

- Nous ne voulons ni récompenses, ni honneurs, nous travaillons pour libérer notre pays de l'emprise arabe. Les militaires peuvent profiter de nos succès ; au contraire, il est nécessaire qu'ils soient crédités du résultat de nos actions, car nous devons rester, pour l'instant, clandestins. L'armée française n'a qu'à travailler le jour, qu'elle nous réserve dans certains secteurs l'action de nuit. Progressivement, nous ferons « tache d'huile ».

J'avais été souvent frappé par l'enthousiasme, la foi qui animait certains Algériens pour ce qui touchait au pays et à l'armée. Il n'y avait donc pas lieu d'être particulièrement soupçonneux devant le « zèle patriotique » de Tahar. Toutefois, je m'ouvris à lui, m'étonnant que tous ces accrochages de nuit n'éveillent pas... au moins la curiosité des postes français. Tahar reprit :

- -Pour les militaires, il y a toujours une explication satisfaisante : règlement de compte entre bandes rivales, laissons-les s'entre-tuer !

C'était en effet l'époque où le MNA (Mouvement National Algérien), en perte de vitesse, tentait de garder certaines

[9] " Fells : fellaghas. Étymologiquement « coupeurs de route », c'est à dire bandits de grand chemin, désignant les indépendantistes algériens.

implantations. Tahar agitait les bras, montrant L'Express et Le Monde, dont j'appris qu'il était fidèle lecteur :

- -Ah ! S'il n'y avait pas cette presse pourrie qui empoisonne l'opinion ! Ce cochon de Mendès-France ! Comme si on avait besoin d'un Juif pour gouverner la France !

Benedetti m'avait prévenu que pour Tahar, qui rejoignait en cela les Ultras, Mendès-France représentait le comble de l'abomination.

- -Les Kabyles lutteront tant qu'il le faudra : que l'on nous donne des armes et nous liquiderons la rébellion !

Benedetti m'avait déjà longuement parlé de « l'Organisation » et de son efficacité. Plusieurs embuscades avaient permis aux Kabyles d'abattre des rebelles et de récupérer quelques armes. Aucun des cadavres laissés sur le terrain n'avait été identifié. Il s'agissait sûrement d'étrangers, venus en propagandistes des Aurès ou d'ailleurs. Des insignes métalliques du FLN (Front de Libération Nationale) avaient été trouvés, pas de papiers d'identité ni de documents.

Les armes avaient été laissées à l'organisation « K ». Plus de trois cents armes de guerre avaient déjà été distribuées : fusils de vieux modèles, calibre 8 mm, mitraillettes MAS 7,65. Cela correspondait d'ailleurs au type d'armement généralement détenu par le FLN à cette époque. Les armes avaient été livrées par nos services avec toute la discrétion voulue. Chaque mois, une somme importante était remise aux responsables kabyles en fonction des effectifs, sur la base de huit cents francs par homme et par jour. A chaque recrutement, Tahar présentait les cartes d'identité des recrues, ce qui était malgré tout une forme de contrôle. De toute évidence, c'était une affaire qui tournait.

Le passé de Tahar paraissait rassurant : n'avait-il pas de nombreuses relations parmi les cadres de l'administration, notamment la police ? De plus, le FLN lui avait incendié un car qu'il exploitait entre Alger et Tizi-Ouzou. Il y avait pourtant une légère ombre à ce tableau : Tahar avait « touché » au proxénétisme et des informations précises révélaient que le FLN venait de prendre en main les proxénètes de la région d'Alger.

J'avais, dans les grandes lignes, carte blanche pour prendre toutes décisions que je jugerais utiles. J'avais posé comme condition première qu'aucune livraison nouvelle d'armes ou de munitions ne soit faite à l'organisation avant que j'aie pu un peu pénétrer les arcanes du mouvement.

Le service avait donné son accord. Curieuse « boîte » que ce service secret. Je devais apprendre que le SDECE (Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage) n'avait pas voulu se mouiller dans une affaire qui à l'origine avait été manipulée par des mains profanes. La DST (Division de la Sécurité du Territoire), pour les mêmes raisons sans doute, boudait l'affaire, ce qui ne facilitait pas l'information. Le Gouvernement Général ne pouvait à lui seul et secrètement garder l'enfant sur les bras, l'armée n'avait pas vocation pour ce genre de sport. Il fallait donc trouver un service qui acceptât de porter ce colis au bel emballage mais qui méritait l'étiquette : « Attention, à manipuler avec précaution ».

Bon gré, mal gré, l'affaire avait été passée au service de documentation, nouvellement créé et qui, par ailleurs, travaillait

efficacement. Comme il convient pour un service secret, nous avions baptisé le nôtre « la taupe », un peu par dérision. Ce surnom à usage interne s'était imposé à l'esprit facétieux de mon ami le capitaine Camous. C'était un ancien du BCRA (Bureau Central de Renseignement et d'Action) établi en Algérie, il avait repris du service en raison des événements. Sa connaissance du pays et des gens m'était précieuse. Camous racontait avec bonheur, forçant l'accent de Bab El-Oued, sa première visite à « la taupe ».

Pénétrant dans l'antichambre du colonel Parisot, il était resté en arrêt devant deux personnages cacochymes : un lieutenant-colonel parfaitement sourd malgré sa prothèse auditive, sa secrétaire totalement myope avec ses verres volumineux, l'un et l'autre plongés dans leurs papiers, ignorant le visiteur et opposant aux questions un mutisme accablant. L'évocation de « la taupe » nous procurait toujours de joyeux moments et nous en avions souvent besoin.

Le cloisonnement des services limitait les enquêtes de sécurité qui auraient pu nous fournir de précieuses informations sur l'affaire. La centralisation des renseignements, les recoupements nous auraient éclairés sur bien des points. En plein empirisme, nous marchions à tâtons.

A quelque temps de là, Zaïdat me fut présenté « chez » Tahar à Saint-Eugène. Nous nous y retrouvions toujours la nuit et j'avais entraperçu dans ce lieu une jolie collection de gueules de tueurs. A les voir, je souhaitais en moi-même qu'ils soient « du bon côté ». Zaïdat circulait en Citroën « traction avant » avec laissez-passer, carte d'auxiliaire de la police et port d'arme. Tout comme Tahar, il ne se déplaçait jamais sans son arsenal qui lui gonflait la ceinture ou la poche du veston. La quarantaine, sec, noueux, il avait des yeux saillants aux éclairs durs qui n'exprimaient jamais la joie, mais une sorte d'austère passion. On eût dit qu'un drame avait à jamais chassé le rire de ses lèvres anormalement minces pour un homme de sa race. Teint clair, nez busqué, lourdes moustaches noires, vêtu à l'européenne, il dégageait une impression de force, de violence concentrée. Il était de Tizi-Ouzou, où il tenait un restaurant kabyle. De traits et de caractère, il était tout à l'opposé de Tahar, que l'on sentait sensible aux douceurs de l'existence.

Au cours de nos discussions, Zaïdat s'opposait parfois à Tahar : ils s'exprimaient en français, s'emportaient en kabyle, puis un secret langage des yeux laissait toujours la décision à Zaïdat. Nos discussions tournaient toujours sur les problèmes de l'armement et de l'approvisionnement en munitions. Je me retranchais derrière les directives imaginaires du commandement, qui souhaitait moderniser la force « K » en la dotant d'un armement plus technique. J'avais trouvé cette astuce provisoire en faisant miroiter la livraison prochaine de postes radio, mines télécommandées et fusils à infra-rouges. Zaïdat revenait obstinément sur la dotation de fusils-mitrailleurs, assurant qu'il y allait du prestige du mouvement et que ce n'était après tout qu'une question de confiance : les appelés en possédaient bien, eux ! Et ils s'en servaient si mal !

Je finis par les décider à m'envoyer en formation un opérateur radio, qui devait également recevoir un entraînement accéléré de parachutiste. L'attribution des postes radio ne présentait pas de réel danger : elle pouvait au contraire nous permettre d'intercepter des messages et nous fournir d'utiles indices.

Mouloud, le premier candidat à devenir radio et parachutiste, était de la région de Tigzirt : il apparaissait très ouvert et nullement troublé par l'appréhension du saut. Mais il n'eut pas de chance : au jour dit, je l'attendis en vain sur le terrain de Blida, où devaient s'effectuer les sauts. J'appris qu'il s'était fait ramasser la veille au cours d'un bouclage de la Casbah[10]. Porté parmi les suspects, il avait été parqué au stade de Saint-Eugène transformé en centre de triage.

Cette rafle nocturne fut la première d'une longue série qui devait suivre. J'allai dédouaner Mouloud et le trouvai l'œil au beurre noir et assez tuméfié. Il avait fort intrigué les policiers qui avaient trouvé sur lui un résumé de procédure radio que nous lui avions remis. Les explications de Mouloud, un peu embrouillées - il y avait de quoi - n'avaient pas paru suffisantes aux policiers, qui l'avait classé dans leurs morceaux de choix à traiter dès que possible. Mon intervention leur procura une déception évidente.

Tahar, mis au courant des malheurs de son protégé, fut pris d'une belle colère dirigée autant contre « la vacherie de la police » que contre « la connerie de Mouloud ». Il avait, paraît-il, mis formellement Mouloud en garde contre toute incursion dans la Casbah. Mouloud, jugé intellectuellement inapte, fut renvoyé en Kabylie.

Cette première opération dans la Casbah se solda par un échec, malgré l'existence d'un arsenal qu'un proche avenir n'allait pas tarder à révéler au cours de la bataille d'Alger. Je me suis souvent posé la question : « Tahar avait-il eu connaissance de la rafle ? »

---

[10] *Quartier arabe de la vieille ville d'Alger.*

XII. A l'action !

J'avais commencé à harceler à mon tour tous mes correspondants kabyles en insistant sur la nécessité pour nous de recevoir des renseignements politiques et militaires. Tahar m'assurait en fournir au 2eme bureau de Tizi-Ouzou qui en était, disait-il, satisfait. Lorsque j'effectuai une vérification auprès du service intéressé, nous dûmes constater que les renseignements étaient exacts, mais inexploitables, ce qui en matière de services spéciaux était éminemment suspect.

C'était l'époque où Krim Belkacem[11] se taillait une légende de héros insaisissable. A la terrasse des cafés maures, dans les souks et les villages, les conteurs arabes colportaient les hauts faits du chef rebelle kabyle narguant et mystifiant ses poursuivants ; ils vantaient ses qualités guerrières, son extraordinaire sang-froid, sa chance surnaturelle, signe évident d'une protection divine. Ne circulait-il pas à son gré, passant barrages et contrôles de police, allant d'Alger en Kabylie sous les déguisements les plus divers ?

Il était signalé partout. Des informations concernant ses déplacements parvenaient aux services français de sécurité, mais toujours trop tard. Avec l'affaire « K », nous paraissions être aux premières loges de l'information, mais nous devions apprendre plus tard que nos lorgnettes étaient truquées.

J'avais obtenu de Tahar la carte d'implantation des groupes de la force « K ». Le doute m'assaillait : il fallait que je pénètre dans le mouvement, j'avais besoin d'action. J'étais pris de sombres pressentiments qui m'empoisonnaient la vie ; je ne pouvais pas rester confiné dans le rôle d'intendant de l'affaire « K ». Il fallait constituer une force de pénétration et de contrôle capable de s'imposer aux partisans et susceptible d'en corriger éventuellement les déviations. Je m'étais vite rendu compte que les chefs kabyles ne croyaient pas à l'efficacité de nos troupes, c'était évident. Comment pouvaient-ils lier leur sort à une cause qu'ils considéraient si compromise, si mal défendue ? Il fallait leur donner confiance et pour ce faire, leur montrer du solide.

Parmi les unités militaires d'élite qui, en Algérie, se forgeaient une réputation d'efficacité, les parachutistes et la Légion arrivaient en tête. Mais les patrons de ces unités étaient farouchement jaloux de leur autorité, souvent frondeurs, en tout cas peu disposés à prêter des troupes pour une expérience. Ces unités « d'appellation contrôlée » avaient le culte de la personnalité, elles se désignaient par le nom du patron, parfois par son pseudo. Pour les initiés, le 3eme RPC[12] c'était « Bruno » et non Bigeard. Formées à l'image de leur chef, elles étaient très efficaces au combat, très *:* manœuvrières, mais marquaient souvent un parfait détachement pour l'action psychologique et la pacification. Leur passage dans un secteur n'allait pas toujours sans laisser quelques « bavures ». Engagées dans le tournoi des bilans, elles étaient intouchables. D'autre part, le commandement n'aimait pas contrarier ses ombrageux condottieres.

J'avais finalement orienté mon choix sur le 11eme Choc, qui était stationné en Kabylie. Moins engagé dans la course aux bilans, il était spécialisé dans les opérations à caractère particulier. C'était le réservoir du SDECE pour l'accomplissement des missions

[11] Krim Belkacem : un des six chefs historiques du FLN, responsable de la Kabylie.

[12] RPC : *Régiment de Parachutistes Coloniaux*

spéciales. Il bénéficiait d'un recrutement très sélectif. Ses cadres avaient tous reçu une formation de commando, certains un entraînement d'agent secret. Bon nombre d'officiers avaient été parachutés en France pendant l'occupation allemande, presque tous étaient allés en Indochine, où ils étaient à l'origine de la création des groupes de commandos mixtes aéroportés (GCMA), formation à laquelle j'avais appartenu en Indochine.

Les hommes du GCMA y avaient eu pour mission d'organiser les minorités ethniques, les avaient armées puis engagées dans un combat de guérilla que le vietminh redoutait. Parfois deux ou trois de ces hommes restaient isolés de longs mois à des dizaines de kilomètres de tout. Certains étaient devenus les véritables chefs de petites principautés asiatiques. De fabuleuses histoires de guérilla, de femmes, d'opium, de piastres circulaient. Ceux qui avaient connu cette aventure en rapportaient de prodigieux souvenirs. Quelques-uns n'avaient jamais pu se réadapter à la vie courante, bien d'autres n'étaient pas rentrés, tués ou perdus dans le fouillis des forêts et des massifs de la chaîne annamitique. Ne racontait-on pas que, longtemps après Dien Bien Phu, des groupes identifiés par leur indicatif radio continuaient à lancer des appels ! Tout ce passé, avec sa part de vrai et sa légende, entretenait au 11eme Choc une mystique de la mission avec un grand « M ».

Le 11eme Choc était commandé par le colonel Decorse, peu enclin lui non plus à mutiler son unité au profit d'une entreprise dont il n'aurait pas le contrôle et dont les certificats d'origine lui paraissaient douteux. J'avais demandé une compagnie sélectionnée, on me promit une section - pardon, un « commando » - tout venant. Le 11eme Choc avait encore la particularité d'échapper dans ses structures aux appellations rigoureuses de l'armée régulière : « compagnies », « sections » et « groupes de combat » se disaient « centaines », « commandos » et « sticks ».

Depuis la guerre 39-45 la plus grande confusion recouvrait l'appellation de commando, chacun l'accommodant à son goût selon qu'il était indifférent à ce type d'unité, pour ou contre. Pour certains, il suffisait d'affubler une troupe d'une coiffure particulière ou d'une tenue camouflée pour y faire jaillir l'esprit « choc ». Pour d'autres, le commando se recrutait parmi les têtes brûlées, les voyous, les « durs » ; ça marchait à la trique et on s'engageait au combat sans considération de pertes ni de principes humains ; en échange, une vaste indulgence des chefs couvraient les exactions. Les caricatures de ces commandos se rencontraient parfois : redoutablement dangereux dans leurs actions, ils fournissaient aux rebelles des thèmes de propagande, suscitaient la vindicte des populations, procuraient des recrues à l'adversaire.

Après bien des démarches, j'obtins fin juin mon « commando », arraché au sein du colonel Decorse. J'installai notre base à Tigzirt-sur-Mer, au pied de somptueuses forêts de chênes lièges dévalant jusqu'à la Méditerranée. Ruines romaines, petit port de pêche, village heureux et animé, c'était l'endroit rêvé pour la détente. Une unité de chasseurs alpins avait établi son poste de commandement dans le village : ses compagnies étaient implantées en postes disséminés dans le djebel. J'allais y recruter des volontaires pour rejoindre mon commando. Le secteur était réputé tranquille : n'y avait-il pas dans les environs un groupe des forces « K » !

Les chasseurs alpins, par habitude ou par respect des notes de service, avaient aménagé quelques abris, déroulé du barbelé, placé chevaux de frise et chicanes. La charmante cité touristique avait ainsi pris un air de place forte assiégée. Cela nuisait à l'esthétique des lieux mais était censé rassurer les populations... Ayant

toujours eu une aversion pour le barbelé, j'avais décidé de m'installer à deux kilomètres en dehors du village. C'était une vaste villa abandonnée par son propriétaire qui attendait à Alger des jours meilleurs pour y revenir : jardin, terrasse, fleurs, bougainvilliers, massifs de lauriers-roses puis en contrebas une ravissante crique frangée de rochers habités de mouettes et de pigeons bleus.

A l'époque où l'on s'arrachait le béton et le barbelé, j'avais refusé l'un et l'autre. A l'entrée de la villa, nous avions mis une pancarte : « Propriété privée, défense d'entrer ». Contre cette facétie de jeunes collégiens, le commandement avait protesté, arguant de la légèreté de notre protection. J'avais maintenu mon refus du barbelé : nous avions mieux… Les hommes prenaient soin des allées, des arbres et des fleurs mais au crépuscule et à l'aube, chaque jour, ils se livraient avec beaucoup d'application à un mystérieux travail. A la tombée du jour, ils tissaient un réseau de soies de nylon à travers les allées et plates-bandes puis tôt le matin, avec des doigts précis de brodeuse de dentelle et d'infinies précautions, ils retiraient ces fils de la vierge perlés de rosée. Ce dispositif commandait le déclenchement d'un réseau de mines qu'il fallait amorcer le soir, neutraliser le matin. Pots de géraniums et massifs fleuris opposaient un redoutable barrage à d'éventuelles curiosités nocturnes.

Nous n'avions même pas à craindre l'incursion de chiens errants : ils avaient tous été égorgés ou pendus sur l'ordre du FLN qui redoutait leurs aboiements pouvant signaler les pérégrinations nocturnes de leurs bandes. Pour les autres, la violence et la répétition des explosions au cours de nos séances d'entraînement laissaient à penser que notre villa n'était pas un endroit pour promenades sentimentales.

Aucun curieux ne fut jamais tenté d'y venir, quelques observateurs prudents furent parfois repérés - l'un d'eux s'était mis en position de toilette intestinale - mais la crainte des lieux était salutaire et, malgré notre isolement, nous ne fûmes jamais inquiétés.

Nos engins sortaient du magasin appelé « Farces et Attrapes » dont l'entrée était réservée aux initiés. On y assistait à d'étranges manipulations : pétrissage de plastic, confection de boîtes à ressort pour mise à feu électrique, tronçonnage de bouchons allumeurs de grenades, chargeurs de fusil-mitrailleur 24-29 modifiés « made in commando ». Ce redoutable arsenal était prohibé par le commandement. Il exigeait de rigoureux procédés d'emploi. Il posait de lourds cas de conscience pour que soit atteint l'impact psychologique : frapper à bon escient en épargnant les innocents.

L'instruction allait bon train dans une ambiance de joyeuse kermesse. Les hommes collaient à la mission. Il fallait leur apprendre à subjuguer l'adversaire par une maîtrise complète de leurs réflexes et de leurs armes, à tirer vite et bien « comme dans les romans policiers », mais avec le souci permanent d'une appréciation du danger, sans hâte et sans excès, à s'imposer par une décontraction souriante ne laissant jamais place à l'affolement. Des unités mal préparées épuisaient parfois la quasi-totalité de leurs munitions pour répondre à quelques coups de feu mal repérés. Ces retentissantes « baroufas » frappaient de leurs échos les villages kabyles accrochés au sommet des collines. La faillite de nos moyens s'insinuait ainsi dans les masses, suscitant l'ironie, la raillerie, le doute puis l'hostilité.

Pour nos hommes, les exemples vécus en Indochine illustraient les séances d'instruction. On leur racontait comment un

poste du 1er bataillon de choc installé sur le Canal des Rapides près de Bac-Ninh avait reçu une attaque vietminhe avec chants et guitares. Les hommes du commando avaient franchi l'échelon de la crainte pour celui du complexe de supériorité ; il fallait encore les exorciser du mal qu'engendré chez tous les hommes le port d'armes, l'arbitraire et la présomption de supériorité.

Les astuces, les vacheries, les coups tordus de la guerre subversive étaient étudiés, puis un groupe disparaissait dans la nature pour les mettre en application. Nous avions à proximité un excellent terrain d'entraînement, la forêt de la Mizrana entre Tigzirt et Dellys, cent kilomètres carrés de véritable jungle dont les pentes dévalaient vers la mer. Il fallait parfois ramper sous les buissons d'épineux, emprunter les passages de sangliers pour progresser. Des fonds d'oueds ravinés et touffus, aux parois abruptes, ne pouvaient être explorés qu'avec un équipement de montagne. Seule une unité bien entraînée pouvait affronter en solitaire ce massif tourmenté, parfois impénétrable, où les bandes rebelles s'étaient incrustées. Les voies d'accès étaient rares, toujours surveillées et il fallait multiplier les ruses pour aborder cette zone. De nombreuses opérations à grande échelle avaient été montées en vain dans cette forêt, certaines s'avérant meurtrières. Le commandement avait tenté de l'incendier au napalm sans résultat. Pour nous, elle était le lieu idéal pour forger notre outil de combat.

Une nuit, le commando était parti de Tigzirt, embarqué dans une rame de camions, tous phares allumés, dix kilomètres de lacets avaient été franchis dans le raffut des engins. Au col d'Agouni-Gourane, la route plongeait vers Makouda puis Tizi-Ouzou. Le dernier quartier de la lune éclairait faiblement le paysage. Pendant que les premiers camions dévalaient la pente et s'éloignaient bruyamment pour faire diversion, le commando poussait à bras sur un replat, tous feux éteints, moteurs arrêtés et silencieux, quatre GMC. Les hommes engageaient les véhicules dans une piste forestière, les basculaient dans la pente pour foncer en pleine Mizrana. Dans le crissement étouffé des essieux, le commando filait silencieusement à toute vitesse vers le cœur de la forêt. Les conducteurs étaient crispés au volant, tendus, pas un poil de sec. Puis, à point repéré, des hommes sautaient en marche, se regroupaient et disparaissaient. Ce fut un joli coup, peu fatigant et réussi. Au petit jour, les guetteurs du cantonnement rebelle, médusés, virent apparaître le commando. La bande surprise refusa cette fois le combat, abandonnant précipitamment quelques armes, son ravitaillement et ses postes radio.

Mais les ruses s'épuisaient vite ; il fallait en changer car renouveler la même était dangereux. Les hommes s'initiaient aux mystères de la forêt, interprétant les bruits, relevant les indices de vie, de passage. La fuite d'un animal, l'envol d'un oiseau leur révélait une présence suspecte. La forêt leur devenait familière, ils pouvaient y vivre, s'y déplacer sans bruit, sans trace.

Il y avait encore la formation psychologique des hommes, ils devaient apprendre à connaître les gens et les lieux, à respecter les biens et les coutumes. Il fallait aussi se faire apprécier, sinon aimer. La réussite était à ce prix : s'imposer à nos alliés « K » et à nos adversaires. Mon ami, le professeur Servier, chargé de mission auprès du Gouvernement Général, spécialiste en ethnologie kabyle, apportait son concours à nos séances d'instruction « Vie et connaissance de la Kabylie ». Son humour corrosif à l'égard de certains militaires conventionnels déclenchait toujours le rire de ses soldats étudiants.

Puis il y avait les courtes permissions vers Alger. Trente-six ou quarante-huit heures de fulgurantes échappées, équipées fraternelles d'hommes soudés au combat, vivant leurs slogans « Ne pas voir le soleil », « Ne pas toucher terre ». Ripailles de sensations brutales, furieuse précipitation dans le néant d'un monde matériel. Retour joyeux vers la vie sublimée des hommes du commando.

Le narcotique de la fatigue noyait les réflexes. L'aube pointait. Du côté de Tigzirt, plus loin, vers Port Gueydon et Bougie, le ciel se teintait de lueurs blondes, rosés puis ocre. Dans quelques instants, une échancrure de la forêt ferait apparaître le miroitement des vaguelettes en mer, féerie de milliers de joyaux brassés à l'infini. Un souffle d'air apportait d'étranges senteurs, parfum de fenouil et de menthe, relents de sueur et de cuir. Les yeux des hommes s'évadaient vers le large où tout à l'heure allait apparaître la coque blanche d'un paquebot faisant jaillir de son étrave une écume évocatrice d'évasions lointaines.

C'était l'aube du troisième jour. Le commando était terré à ce carrefour de pistes, aux aguets. On allait désamorcer les mines, protection de la nuit, rafraîchir le camouflage de l'abri, avaler le café tiède d'un réchaud à alcool. Puis aucun feu n'apparaîtrait de la journée, pas une cigarette ne serait fumée. Silencieux, en gestes précis, les hommes du demi-stick vaquaient au ménage de leur abri. Les armes étaient appuyées à un léger talus, des grenades s'alignaient en ordre à portée de main, les sacs à dos reposaient sur une litière de fougère. Tout à l'heure, il y aurait une avare distribution d'eau. Au menu du jour : carottes râpées en salade, biscuits, oignons, saucissons, fruits secs, confiture.

Huit postes tels que le nôtre tendaient leurs rets en toile d'araignée. La lourde opération de bouclage-ratissage d'un bataillon était passée par là, enfouissant les rebelles dans le fouillis des fourrés, les caches profondes, grottes ou abris souterrains. L'opération avait permis la découverte de quelques dépôts de ravitaillement, stocks de boîtes de sardines, figues et dattes. Un fuyard attardé avait été abattu. Plusieurs unités amies avaient fouillé la forêt sous la protection de puissants moyens, artillerie et aviation, puis après deux jours d'efforts épuisants, étaient reparties, happées par leurs lourds convois. Une fois de plus, la Mizrana mettait en échec une opération classique.

Dans le tumulte de leurs mouvements, les bataillons avaient abandonné les hommes du commando, rapidement fondus dans la fougère et les lentisques, puis la forêt s'était apaisée, bercée du chant des cigales et du murmure des halliers. Maintenant le soleil chauffait durement la voûte des arbres, perçant l'épaisse frondaison de mille aiguilles d'or. Des ondes de chaleur rampaient au sol, assaillant les hommes dans leur immobilité. Visages burlesques sous leur maquillage de nuit, deux hommes guettaient, quatre autres lisaient. Furtif, un petit animal, un putois peut-être, venait de franchir le sentier. La vie animale renaissait, les hommes dissimulés ne tarderaient plus à réapparaître. La transpiration brouillait les yeux, diluait les stries noires des visages peints et tendus. La nuit prochaine, la fièvre et le froid harcèleraient peut-être les hommes. La dure école de la guérilla mordait un peu plus chaque jour les corps et les visages tendres de leurs vingt ans. Il fallait apprendre à éteindre en soi la peur, la faim, le froid, la colère, le sommeil, l'impatience. Pour la plupart, ils étaient appelés du contingent et volontaires pour le commando, venus des unités de secteur. Il y avait des cadres de réserve, le lieutenant d'Hauteville et d'autres, il y en avait de chevronnés, anciens d'Indochine, Sabattier, Goalard, Taquoy, Bellan. Ils ignoraient l'affaire « K » mais devinaient l'importance de la

mission et s'y préparaient. Ils apprenaient que les Kabyles étaient de redoutables adversaires, fiers et durs, ne se rendant jamais ou presque.

La quatrième nuit s'achevait lentement, ajoutant le découragement à la fatigue des hommes en embuscade. Le doute s'insinuait : malchance, mauvaise préparation ou peut-être l'adversaire nous avait-il détectés ? Le demi-stick Pélican III était éveillé, il allait faire jour ; dans quelques instants, le silence radio serait rompu par l'ordre de repli mettant un point final à cette dure attente. Déjà le clapotis des vagues, l'eau des douches, la bière mousseuse assaillaient l'esprit en ondes de fraîcheur... Le sous-officier s'était dressé, bras ouverts, s'étirant en soupirs heureux. L'explosion le jeta à la renverse. La bousculade fut telle dans l'étroit réduit que, lorsque notre première rafale partit, il était trop tard, des ombres bondissantes disparaissaient dans le jour incertain.

Un groupe rebelle venait de buter dans notre embuscade. Leur homme de tête avait touché le nylon, déclenchant la mine. Il gisait au sol, couché sur le dos, basculé par la déflagration, son visage et ses mains criblés de minuscules éclats qui s'inscrivaient en mauvais maquillage. Son pantalon de toile militaire était déchiqueté, un éclat meurtrier faisait une tâche brune sous une poche de sa veste. La crosse rompue, l'arme, un mousqueton, avait été projetée dans un massif de lentisques. Deux fusils de chasse, des djellabas, une musette, avaient été abandonnés par les fuyards. L'homme avait en bandoulière un petit cartable, du genre porte-cartes : l'examen de ses papiers nous apprit qu'il s'agissait d'un sergent déserteur, goumier[13] de la commune de Tigzirt. Il contenait aussi un bric-à-brac, trousse de couture, galette de pain, sertisseuse à cartouches, couteau à poinçon, une fronde à élastique.

Ce jouet d'enfant fit sourire mes hommes : ils avaient appris que cet inoffensif engin était un remarquable détecteur d'embuscade en déplacement de nuit. Lorsque l'homme de tête pressentait un danger, un franchissement difficile, il envoyait un projectile sur le point suspect avec sa fronde, espérant intercepter en écho un tressaillement, un mouvement. Cette ruse réussissait couramment, il fallait une troupe bien entraînée pour y échapper. Un jour, sous le tir répété d'une fronde, on avait entendu : « Qui est-ce qui fait le con ? » Cette époque était révolue pour le commando, mais il y avait encore beaucoup à apprendre.

Le retour à la villa fut rapide, les camions étaient au rendez-vous. Au réglementaire « Rompez les rangs ! », une clameur répondit, faite de rires et de vociférations, puis les hommes dégringolèrent vers la plage dans un hurlement. En quelques instants, l'eau calme de la crique eut un bouillonnement de tempête, chassant au loin mouettes et pigeons bleus.

J'étais heureux et confusément inquiet. J'avais dans la poche le portefeuille du goumier déserteur. Parmi les photos figurait un groupe de FLN armés. L'image était nette : en bonne place y figurait un homme porteur d'une mitraillette MAS 38 et sa

---

[13] *Goumier : militaire d'un goum, formation militaire de supplétifs recrutés par la France*

silhouette me rappelait avec précision celle de Mouloud, mon candidat parachutiste d'Alger. Pour moi, l'affaire « K » prenait un nouvel aspect...

J'allais de moins en moins à Alger, absorbé par le travail du commando, fixé sur la recherche de tout indice révélateur. J'étais de plus en plus harcelé par les autorités qui voulaient « des résultats ».

Tahar et Zaïdat se faisaient toujours aussi pressants pour l'armement. Je ne leur avais pas parlé de l'affaire Mouloud, mais j'avais exigé que la liste des partisans armés me soit communiquée avec le numéro correspondant des armes. J'avais acquis la quasi-certitude que l'armement n'était pas toujours détenu par les partisans dont le nom figurait sur nos listes. Seul un tel document pouvait nous permettre de vérifier l'implantation armée.

J'en avais profité pour supprimer la solde en disant à Tahar : « Le commandement suspend le versement des soldes en attendant que soient fournies les listes de l'armement et de son affectation. » J'avais également demandé qu'au cours de leurs embuscades, les partisans « K » capturent un prisonnier, même blessé, et qu'il nous soit discrètement livré comme source de renseignements. Le doute me gagnait et parfois une certaine angoisse : même si nous mettions au jour l'évidente duplicité de la force « K », comment récupérer l'armement ?

Pourtant j'avais encore quelques raisons de croire. Dans le douar Iflissen, à quelques kilomètres de Tigzirt, une compagnie de chasseurs alpins, troupe de secteur, était implantée dans un poste commandé par le capitaine Maublanc. Dans le même secteur, quarante à cinquante partisans de la force « K », armés comme on sait, patrouillaient la nuit, conformément à leur mission. Ils étaient commandés par un curieux personnage, El Toumi, épicier de village, maire, ancien matelot de la marine nationale, descendant d'esclaves noirs, comme le suggérait son teint et ainsi que l'affirmait Jean Servier. Notre ethnologue assurait également que les habitants des Iflissen étaient issus des Perses, conquérants lointains qui s'étaient fixés là, arrêtés par la mer ou séduits par le pays. El Toumi avait les meilleurs rapports avec le capitaine Maublanc. Il avait réalisé plusieurs embuscades « payantes ». La dernière avait laissé cinq rebelles en uniformes sur le terrain. El Toumi réclamait à corps et à cris un armement plus puissant, il menaçait de tout quitter, ne se sentant plus en sécurité. Il avait abandonné son épicerie pour se réfugier à flanc de colline, où il dominait la situation.

J'appris plus tard que le capitaine Maublanc, avec l'accord de son chef de bataillon, lui avait remis, en supplément de l'armement déjà détenu, un fusil-mitrailleur, des mitraillettes Thompson et des fusils de guerre. De plus, El Toumi avait reçu un pistolet signaleur à fusée afin d'alerter le poste en cas d'accrochage difficile. Le capitaine lui avait dit : « Si vous sentez du dur, envoyez une fusée rouge et nous fonçons à votre secours. » Le chef de bataillon des chasseurs alpins lui aussi plaidait la cause d'El Toumi en réclamant de l'armement pour les partisans des Iflissen. Il affirmait même que ses chasseurs avaient participé aux embuscades. J'étais en pleine ambiguïté.

Une frénésie de distribution d'armes s'était emparée des autorités. Il y avait des « séances de ralliement » au cours desquelles on remettait en grande cérémonie des écharpes tricolores aux « délégués spéciaux », maires de leurs villages. Il y avait des revues, des défilés qui mobilisaient la garnison des postes. On distribuait des centaines de fusils de chasse, sans oublier les

munitions. La « pacification » marchait au galop et chacun, comme le disait mon ami Camous, avait créé sa petite « affaire K ». Camous venait parfois en opération avec mon commando et assurait la liaison avec « la taupe ».

El Toumi, Tahar, Zaïdat venaient souvent me voir à la villa. Ils s'entouraient de précautions pour passer inaperçus aux yeux de la population. Ils se passionnaient pour la vie du commando, curieux des détails. Un jour, je leur fis une démonstration de « disparition » du commando. Les hommes étaient invisibles, littéralement absorbés par le terrain, fondus dans le paysage. Soudain, rafales et explosions nous accueillirent, révélant les hommes dans leur puissance de combattants : c'était impressionnant. J'observais mes visiteurs : El Toumi et Zaïdat étaient restés calmes, exprimant une satisfaction polie, Tahar était blême.

Mes « léopards » étaient très excités depuis que je leur avais appris qu'ils travailleraient bientôt en équipe avec les Kabyles. Ils étaient survoltés à cette perspective et les sticks rivalisaient d'audace et de technique. Maintenant, ils me posaient la question : « Quand nous rejoindront-ils ? » Je n'y croyais plus, je sentais confusément que nous étions «joués ». Mais il me fallait démontrer la duplicité des Kabyles et à défaut du « flagrant délit », apporter des preuves au commandement, sous peine d'être accusé d'avoir saboté l'affaire par maladresse ou précipitation.

Il fallait surtout tenter de récupérer le maximum d'armement. Seul un rassemblement des partisans pouvait permettre cela, en attendant il fallait continuer à jouer le jeu. J'acceptai de remettre aux partisans « l'armement technique » au terme d'une période d'instruction, pendant laquelle ils seraient formés par les hommes du commando. Ces derniers s'installeraient dans un coin retiré désigné par les Kabyles, y organiseraient un camp à l'abri des curieux, et instruiraient les hommes de la « force K ».

L'endroit choisi par les chefs kabyles pour le camp commando se trouvait au sud-est de Tigzirt, dans un endroit très désert, d'accès difficile, à proximité de la forêt d'Aberrane sous la route des crêtes. Lorsque je vérifiai les lieux sur l'invitation des chefs kabyles, je restai rêveur : c'était un des plus beaux coupe-gorges que j'aie connus. J'avais abordé le lieu avec d'énormes précautions, très en avance sur l'horaire et en arrivant d'une direction opposée à celle prévue car je craignais l'embuscade. Je reste persuadé qu'il y avait du traquenard dans l'air car si le lieu se prêtait remarquablement au guet-apens, il ne présentait aucun intérêt pour l'installation d'un camp d'instruction, il n'y avait pas d'eau à proximité... Peu importait, il fallait sembler être dupe pour essayer de récupérer l'armement. Je fus d'accord pour l'implantation du camp en cet endroit. Nous étions fin août. La suite des événements n'allait pas nous laisser le loisir de réaliser ce projet.

Hentic à la villa de Tigzirt-sur-mer *C'était une vaste villa... jardin, terrasse, fleurs..*

XIII. L'oiseau bleu s'est envolé

J'étais convoqué d'urgence à Tizi-Ouzou auprès du général Gouraud, commandant la Zone de Grande Kabylie, à l'hôpital civil et militaire qui abritait les locaux de l'état-major, installé dans une aile du bâtiment. Ce général - au courant de l'affaire K - avait été résolument optimiste, organisant de nombreuses parades militaires avec remise d'écharpes tricolores et lots de fusils de chasse.

Je fus introduit sans attendre. Le général paraissait exceptionnellement soucieux.

- Nous venons d'avoir un coup dur. Un poste de l'effectif d'une compagnie de rappelés est installé à Timerzougene, secteur d'Azazga. En plein jour, à quatre heures de l'après-midi, presque en plein village, la corvée d'eau - douze hommes et un camion-citerne - est tombée dans une embuscade. Nous avons perdu dix hommes[14] et leur armement, dont un fusil-mitrailleur Bren. Il y a deux survivants qui ont été pourchassés jusqu'aux abords du poste. Jusqu'à présent, il ne s'était rien passé d'important dans ce secteur réputé tranquille. Vous allez agir immédiatement. J'estime que vous n'avez que trop attendu pour engager votre commando. Nous n'avons plus de temps à perdre. Je vous signale que six partisans de l'affaire « K » habitent à proximité du village en question. Nous avons, par mesure de sécurité, immédiatement fait contrôler l'état de leurs armes. Elles n'avaient pas servi. Les partisans paraissent surpris et pensent qu'il s'agit de l'action d'une bande venue d'une autre région. Ils semblent prêts à nous aider : prenez donc contact avec eux. Tenez-moi au courant. Avez-vous des questions à poser ?

- Mon Général, je sais que le temps presse mais les résultats seront fonction de la qualité de l'outil : l'instruction du commando est très avancée, mais il me manque encore dix jours de travail pour qu'elle soit achevée. J'ai, vous le savez, renforcé les effectifs du commando par le recrutement d'appelés volontaires dans les unités de secteur comme les chasseurs alpins. J'estime leur formation psychologique insuffisante... Le général avait balayé du geste mes objections :

- Les unités de secteur en valent bien d'autres, ne perdons pas de temps. Il faut que, dans un délai de quarante-huit heures, vous ayez pris position dans la région de Timerzougene. Et établissez le contact avec les partisans. Je n'étais pas d'accord.

- Permettez-moi, mon Général, de vous exprimer mes doutes sur le loyalisme de certains partisans, sinon de tous. Je crains que de graves imprudences aient été commises et que nous ayons beaucoup de difficultés à reprendre l'affaire. C'est pourquoi je voudrais mener la mission que vous me demandez sans aucun contact avec les responsables « K ».

- Vous avez tort. Il faut rechercher le contact. Le capitaine Maublanc a obtenu les meilleurs résultats dans les Iflissen. L'organisation « K » travaille très bien sans commando et avec des troupes de secteur. Vos doutes ne me paraissent pas fondés. Vous avez la formation d'esprit de tous les gens des services spéciaux, la méfiance. Il faut savoir jouer le jeu. Bonne chance !

[14]Note de Miages-djebels : En réalité 5 hommes. L'embuscade a eu lieu le samedi *15 septembre 1956. Voir* plus loin.

Je m'étais retiré. Le général était sûrement un brave homme, un excellent logisticien mais comme beaucoup de militaires, il ne voyait dans le réalisme des autres qu'un esprit négatif porté à la critique. Il était de bon ton de considérer les événements avec optimisme, sinon euphorie. Il y avait d'ailleurs une expression consacrée que beaucoup de militaires utilisaient comme préambule : « Pas de problème ». Ce complexe de supériorité était de rigueur. Joint à une immuable autosatisfaction, il permettait de « rendre compte » à l'échelon supérieur et dans les meilleurs termes de situations superficiellement satisfaisantes.

A Tizi-Ouzou, bourgade principale de Grande Kabylie, le terrorisme urbain sévissait en permanence. Il s'exprimait essentiellement par l'attentat individuel au pistolet. Un militaire, gradé de préférence, était abattu en pleine rue, ou bien c'était un Kabyle, fonctionnaire loyal, qui tombait. Cela se passait en plein marché, dans la foule. Personne n'avait rien vu, rien entendu, rien remarqué lorsque les forces de l'ordre enquêtaient. Tous les militaires circulaient armés. C'était la belle époque des vols d'arme à la sauvette. Le brave rappelé, tout à la découverte de l'exotisme kabyle, se trouvait délesté de son fusil, brutalement arraché par un « inoffensif » passant qui disparaissait dans la foule. Parfois, le gars de Tours ou d'Avignon débarqué la veille allait à l'épicerie faire quelques emplettes. Il posait son fusil un instant pour régler sa note, après quoi il cherchait en vain sa pétoire sous l'œil désolé du commerçant. Là encore, personne n'avait rien vu.

Lorsque les rappelés étaient arrivés, ils avaient été répartis dans le djebel « en quadrillage ». Mais pour créer les postes, ils besognaient ferme de l'aube au crépuscule, maniant la pelle, la truelle et le marteau. Parfois, il fallait aller chercher l'eau dans des citernes, il fallait assurer toute sorte de ravitaillement: les vivres, les munitions, l'essence... Il fallait effectuer les liaisons, protéger les convois, participer aux prises d'armes... Il ne restait pas grand temps pour sortir en opération le jour, moins encore la nuit.

Depuis deux jours, le commando était installé à Timerzougene[15]. Faute de place dans le « dur », les hommes étaient sous la tente. Après la malheureuse corvée d'eau, l'unité de rappelés s'était installée tant bien que mal dans un groupe d'habitations du village. Elle avait abandonné le poste qui lui avait coûté quatre mois de travail acharné. Bel exemple de gâchis ! Situé à un kilomètre du village, le poste avait été considéré comme « trop en l'air » après le coup dur. A proximité, un autre poste, situé au-delà des Aggribs au col du Corbeau, avait été replié pour les mêmes raisons.

Il fallait en convenir, la situation n'était pas brillante dans le secteur. Lors de notre arrivée, durant le parcours en camions, les hommes du commando s'étaient interpellés à la vue des destructions occasionnées par les rebelles :

- Oh dis donc ! Vise les poteaux et les fils !
- Et la bicoque !
- Tiens, le car a cramé !

Tous les poteaux téléphoniques ou électriques étaient à terre, qu'ils soient de bois, de fer ou de béton, sciés, cassés, tordus,

[15] Note de Miages-djebels : Arrivée à Timerzougene le 22 septembre 1956 selon le journal de bord de Marc Delporte Fontaine (Une villa dans la tourmente du FLN).

couchés dans le fouillis des fils enchevêtrés. Toutes les écoles, les locaux administratifs avaient été incendiés ; le squelette des toits laissait apparaître les solives calcinées, retenant encore quelques tuiles en équilibre au-dessus d'amas de gravats. La carcasse d'un car incendié gisait au bord de la route, des traces de balles marquaient la tôle rongée de rouille. Visiblement, la route avait été sabotée, coupée par une tranchée comblée. De loin en loin, des troupeaux de chèvres et de moutons paissaient : méprisants, les bergers n'avaient ni un geste ni un regard pour le convoi. Un seul s'était retourné : réflexe ou injure, il avait craché au sol. Gouailleur, un homme du commando avait jeté :
- Y va y avoir du sport.

La bande avait ri, chassant un peu de la tristesse qui nous gagnait.

Ça et là, des affiches du service de propagande de l'armée avaient été arrachées, des lambeaux de papier pendaient, permettant parfois d'en reconstituer le texte. L'une d'elles disait : « Tout comme l'Auvergnat et le Breton, le Kabyle est français. »

Mon commando avait pris un air insolite. Aux « léopards » dont j'étais si fier, sanglés dans leur tenue ajustée, propres et bien rasés, le béret modelé en subtiles retouches bien posé sur la tête - l'insigne para dit « la plaque à vélo » au côté - s'était substituée une bande de troufions à l'aspect négligé, mal fagotés, la musette avec le litron de rouge en bandoulière. J'avais pris place dans un camion avec les hommes, des galons fanés de sergent-chef montraient ma position de sous-officier rappelé. Le détachement était apparemment commandé par le lieutenant d'Hauteville. Sous cet aspect, je risquais moins d'être repéré par les gens de l'affaire « K » qui auraient pu me connaître. Il était plausible que le poste de rappelés reçoive un renfort. Je ne me faisais pas beaucoup d'illusions sur ce subterfuge, mais il pouvait, passagèrement, surprendre la méfiance des Kabyles.

Notre installation à Timerzougene s'était faite sans histoire. Les rappelés dans l'ensemble avaient été traumatisés par la mort de leurs camarades abattus lors de la corvée d'eau. Ils comprenaient mal que les rebelles aient pu attaquer de braves garçons qui n'avaient jamais manifesté d'hostilité ni d'agressivité vis-à-vis de personne. Certains se déclaraient dès lors prêts à participer aux opérations.

Le couvre-feu interdisait la circulation de vingt heures à six heures du matin. Chaque soir, à la tombée de la nuit, un gradé du poste, comme le faisaient en Algérie des centaines à la même heure, allait tirer une barrière de barbelés et y mettait une chaîne cadenassée fermant l'enceinte. Combien de ces gradés avaient pensé que ce geste était le symbole d'une guerre mal comprise, mal faite, qui livrait nos amis et la population à l'action des bandes rebelles ? Pour beaucoup, ce geste était une condamnation à mort.

La première nuit fut calme ; quelques équipes s'étaient glissées dans les environs pour voir. Puis dans la journée, tous les hommes disparurent « dans la verdure ». Les groupes avaient reçu des missions bien précises et devaient photographier visuellement les lieux.

J'avais effectué une liaison rapide par hélicoptère jusqu'à Alger, où j'avais rendez-vous avec Tahar. Nous parlâmes de l'organisation du camp d'instruction, de l'armement. Incidemment, je lui demandai s'il avait des informations au sujet de l'attaque de Timerzougene.

Tahar en avait entendu parler, sans plus. Décidément, son service de renseignement marchait mal ! Il n'avait toujours pas la liste de l'armement avec son affectation : la dispersion des groupes en était la cause... Je lui fis part du mécontentement du « commandement qui maintenait la suspension des soldes ». Nous étions en septembre : aucun versement n'avait été effectué depuis le mois de juillet. Cela faisait de belles économies pour le Gouvernement Général mais aussi -j'en avais chaque jour un peu plus la conviction - cet argent n'irait pas dans les caisses de la rébellion. Je quittai Tahar avec le sentiment que le dénouement approchait. J'étais décidé à le précipiter.

L'hélicoptère se posa à Tizi-Ouzou en bordure de l'hôpital. Le général n'était pas là. Je vis le chef du 2eme bureau et lui fis part de mes craintes : bien sûr, rien de précis, Mouloud, l'armement, les renseignements... En roulant vers le commando, je brassai obstinément tous ces éléments, sans voir poindre la « solution ». Il fallait désamorcer la « bombe K » mais personne ne connaissait le mécanisme de l'allumeur ; les risques d'explosion étaient certains.

Le village était endormi lorsque j'arrivai. Le commando était sorti en « observation ». J'avais demandé au capitaine de l'unité de secteur de cesser l'utilisation d'un mortier de 120 qui avait été affecté là. Cet engin coûteux servait à faire du bruit. Il était surtout utilisé la nuit et était supposé interdire certains passages aux rebelles. De nombreux postes avaient été dotés d'une pièce lourde, canon ou mortier, qui tirait de temps à autre, un peu au hasard. Cela rassurait, disait-on, les populations. Je n'avais jamais entendu dire qu'un fellagha ait été tué de cette façon par un de ces engins, par contre des obus non explosés avaient été récupérés par les rebelles et servaient de mine piégée sur les pistes. Le commando rentra, la nuit avait été désespérément calme.

Les habitants vivaient en retrait du poste, qui restait sans contact avec la population : ses seuls visiteurs étaient « l'ancien combattant » et « le fou ».

L'ancien combattant, affublé d'une vieille veste d'uniforme, se promenait croix de guerre et médailles commémoratives au côté. Il saluait dans un garde-à-vous impeccable et se présentait : « Tirailleur Madani, matricule 4 212 ». C'était grotesque et touchant. De toute évidence, le malheureux était encore en service commandé et rapporterait aux rebelles ce qu'il avait vu. Personne n'était dupe mais on jouait le jeu, par pitié.

Puis venait le fou, crasseux comme il est difficile de l'être, même en imagination. Il était tour à tour Napoléon ou Victor Hugo. Il avait rapporté cette brillante parenté d'un long séjour en France où il était, disait-on, préparateur en pharmacie. Les hommes du commando l'avaient pris en affection, un peu comme mascotte. Avec eux, il fumait et buvait du vin, en infraction avec la religion islamique et les interdits des fellaghas. Mais une superstition puissante, très ancrée chez les Kabyles, faisait du fou un être tabou, le plaçant ainsi à l'abri des représailles. Un jour, lavé par les paras et affublé d'un uniforme et de brillants insignes, il avait surgi et passé en revue le commando, qui était rassemblé en attendant le lieutenant. Un autre jour, au cours d'un contrôle d'identité dans le village, il avait pris la direction des opérations, s'arrêtant devant les groupes, interpellant les uns ou les autres :

- Y en a qui n'ont pas la conscience tranquille là-dedans ! J'en connais qui ont attaqué le car ! Celui qui a tué le garde-champêtre n'est pas loin !

Ça avait jeté un froid et quelques-uns avaient ri jaune. Mais personne ne tenta d'éliminer Napoléon, tabou protecteur du village. Pourtant, les fous disparaissaient des villages. Errants la nuit, ils allaient buter contre les barbelés d'un poste, où une rafale les expédiait au paradis des bienheureux...

Aziz, l'épicier de Timerzougene, vendait de tout. Affable, souriant, il accueillait chacun avec une obséquiosité rare chez les Kabyles. Cela ne l'empêchait pas de jouir de la plus mauvaise réputation auprès des autorités, des gendarmes notamment. Sa boutique, qui recevait tous les Kabyles alentour, passait pour servir de « boîte aux lettres » aux rebelles. Nous aurions payé cher pour installer dans son arrière-boutique un magnétophone. Aziz était soupçonné d'avoir participé à la disparition d'une caisse de munitions alors qu'il effectuait son ravitaillement à Tizi-Ouzou chez un grossiste, en même temps que des militaires arrivaient en camionnette. La caisse avait disparu de la camionnette, les militaires s'en étaient aperçu trop tard ; on avait rattrapé l'épicier et sa fourgonnette 203 sur la route vers Azazga, mais Aziz ne transportait que des légumes...

Le troisième jour après notre arrivée, quelques minutes avant le lever du couvre-feu, une explosion avait mis en rumeur le village. Un berger venait d'être atteint par une grenade piégée instantanée. L'engin était peu dangereux, les blessures sans gravité. Tous les matins, comme à Tigzirt, mes hommes récupéraient leurs mines posées la veille : le berger, trop matinal ou trop curieux, venait de tester l'efficacité des barrages. Tout un réseau d'embuscades était maintenant en place. Les hommes passaient deux à trois jours dehors, changeant toutes les nuits d'emplacement. Le jour, ils observaient, vérifiaient les identités. La nuit, ils surveillaient les points supposés de passage. De nombreux pièges étaient posés. Nos effectifs ne nous permettaient pas de déborder d'un certain rayon d'action, nous étions obligés d'opérer par secteur.

Un matin, un « stick » consterné constatait que la route des crêtes avait été coupée par la méthode des « touches de piano ». Ce procédé, importé d'Indochine et emprunté au vietminh, consistait à défoncer la route en excavations de formes géométriques. Cette méthode interdisait la circulation automobile avec un minimum d'efforts. Nous rebouchâmes les trous. Deux jours plus tard, deux explosions simultanées nous signalaient qu'il se passait quelque chose sur la route des crêtes. Le commando était dans un autre secteur, avant le jour il se trouvait sur les lieux. Quelques djellabas, babouches et manches d'outils abandonnés attestaient de l'efficacité de notre stratagème. En rebouchant les trous, nous avions placé quelques mines à relâchement qui, sans gêner la circulation, explosaient dès qu'elles n'étaient plus comprimées par les pierres. Comme prévu, les fellaghas avaient jugé plus facile de s'attaquer aux anciennes coupures de la route.

A partir de ce jour, nous n'entendîmes plus parler de nos cantonniers nocturnes ni de leurs travaux. De magnifiques drapeaux tricolores flottaient sur les sommets. On les apercevait de très loin et cela paraissait invraisemblable en ces lieux perdus, alors que dans les villages, à proximité des postes, tous les indices symbolisant la présence française étaient détruits. Des panonceaux portant toute la propagande de nos services avaient surgi au carrefour des pistes, les Kabyles semblaient s'en écarter avec respect. Cette prudence était justifiée, les mâts étaient minés, ainsi que les supports des panneaux d'affichage.

Nous savions que les rebelles cherchaient à récupérer le maximum de munitions. Les unités en exercice ou en opération leur

en fournissaient : très souvent les troupes, surtout celles qui étaient inexpérimentées, perdaient des munitions sur le terrain. Il était fréquent qu'une grenade accrochée au ceinturon par la cuillère tombe sans que le porteur s'en aperçoive ; ramassée par un berger, elle allait directement aux mains des rebelles. Les hommes du commando, ça et là, perdaient aussi des munitions.

C'était presque toujours des munitions du calibre utilisé par les rebelles : grenades, balles de fusil, chargeurs de fusils-mitrailleurs. Mais celles-là avaient la particularité de tuer ceux qui s'en servaient. Habilement trafiquées, elles faisaient exploser l'arme du tireur. Les grenades explosaient instantanément dès le lâcher de la cuillère, le chargeur de fusil-mitrailleur explosait dès qu'une balle était retirée de l'ensemble.

J'allais souvent rendre visite à Aziz que je traitais en ami. Enjoué ou renfrogné, il me donnait à travers son humeur la « température » des lieux. Le matin, ses correspondants de la montagne lui apportaient leur moisson de renseignements. Au début de notre installation à Timerzougene, je l'avais questionné au sujet des fusillades qui troublaient la nuit avant notre arrivée. Les yeux pétillant de malice mais affectant l'accablement, Aziz me répondait :

- Les chacals, Monsieur, les chacals ! Les temps sont bien troublés hélas !

Allez donc identifier un chacal la nuit !

Mais à travers cette métaphore perçait l'admiration du Kabyle pour le petit animal de légende arabe, aussi populaire en Algérie que le renard des fables de La Fontaine en France.

Ce matin-là, Aziz semblait préoccupé. Il faut dire qu'il y avait de quoi. Au cours de la nuit, vers une heure du matin, de cinq points différents dans la montagne, de violentes explosions avaient répercuté leurs échos jusqu'au village. Renseignements pris, c'étaient les maisons de cinq chefs rebelles qui sautaient. Un groupe armé s'était présenté, un homme parlant arabe avait fait évacuer la maison puis quelques minutes plus tard, une violente explosion laissait une brèche béante dans un pignon ou un mur. Il ne restait aucune trace du groupe mais le simple fait d'évacuer la famille levait le doute sur l'origine des auteurs : les bandes rebelles ne s'embarrassaient pas de tels égards.

A mon tour, j'avais pris l'air faussement désolé d'Aziz aux beaux jours :

- Que s'est-il passé encore cette nuit ? Quelle baroufa !

Quelques clients en djellaba grise circulaient dans la boutique, l'oreille aux aguets. Cette fois les yeux d'Aziz exprimaient l'impuissance désespérée et j'entendis, d'un ton lamentable :

- Les chacals, chef, les chacals !

J'avais chaud au cœur, Aziz nous avait associés au petit animal mythique des légendes arabes.

Deux jours encore, les explosions retentirent. Je m'étais fait remettre la liste d'une quinzaine de rebelles connus ayant participé à des attentats. Nous aussi, nous commencions à régler nos comptes.

A quelques jours de là, j'eus la visite de Camous et de Servier qui venaient d'Alger. En arrivant, ils avaient été stupéfaits par le nouvel aspect des lieux. Drapeaux flottants fièrement sur les sommets, affiches et panneaux de propagande intacts. Ce qui les avait surtout surpris, c'était l'attitude des bergers croisés le long de la route. Du plus loin qu'ils avaient aperçu la jeep, ils s'étaient fixés au « garde-à-vous », la main à la coiffure en salut militaire.

Servier, narquois, déclarait qu'il fallait reprendre l'instruction, quelques-uns saluant de la main gauche. L'étau de notre action portait ses fruits. De mauvaises langues insinuaient que la formation militaire des bergers avait été accélérée par le jet de pétards à proximité de ceux qui avaient des réflexes trop lents. D'autres disaient que cette politesse était intéressée, les garçons du commando jetant volontiers quelques conserves ou friandises extraites de leurs boîtes de ration. Quoi qu'il en soit, l'atmosphère avait changé...

Aziz avait perdu son affabilité souriante. Un jour, volontairement distrait, un homme qui partait en patrouille et effectuait rapidement une emplette à l'épicerie avant de repartir en courant rejoindre les hommes de son « stick », avait dans sa précipitation laissé tomber une grenade sur un tas de sacs. On vit Aziz débouler sur ses talons et se précipiter, portant la grenade à bout de bras :

- Monsieur ! Monsieur ! Vous avez oublié « quelque chose » !

Un grand éclat de rire secoua le stick. Pour la première fois dans toute la Kabylie sans doute, on nous rapportait une munition perdue. Nos hommes sentaient qu'il y avait quelque chose de changé.

Chaque jour nouveau nous apportait l'espoir de« l'événement».

J'avais pris la décision de pousser l'action jusqu'aux limites de la rupture en faisant perdre la face aux rebelles et aux partisans « K. ». Il fallait leur montrer que nous n'étions plus dupes et les obliger à réagir. J'avais dépassé le stade des présomptions et en avais rendu compte à « la taupe » et aux autorités concernées. Les avis étaient partagés, mais la plupart n'étaient pas convaincus.

C'est au cours de mon séjour à Timerzougene que je fus frappé brusquement par une évidence qui aurait dû nous mettre, depuis longtemps, sur la voie : si Tahar n'était pas en mesure de nous montrer un blessé rebelle, si les partisans « K » n'avaient jamais sollicité ni soins ni hospitalisation, c'était de toute évidence qu'il n'y avait jamais de blessés...

Comment pouvait-on mener un combat sans qu'il n'y ait jamais de blessés dans l'un ou l'autre camp ? Les brillantes embuscades de Tahar qui nous avait abusés jusqu'alors étaient en fait des assassinats avec trucage et mise en scène macabre. Ils assassinaient des prisonniers de factions rebelles qui leur étaient hostiles, du MNA (Mouvement National Algérien) de préférence. Les morts ne parlant pas, on pouvait toujours les présenter aux autorités françaises...

J'étais ulcéré de tant d'aveuglement de notre part et pensais aux conséquences tragiques de cette situation vis-à-vis des populations. Il fallait accélérer le dénouement. Inlassablement, jour et nuit, les hommes guettaient, contrôlaient, fouillaient, piégeaient. Après deux ou trois jours de sortie, ils rentraient pour vingt-quatre heures, remplacés par d'autres. Les rappelés s'étaient pris au jeu et se passionnaient pour ce travail. Ils allaient ravitailler les groupes terrés dans les djebels, certains participaient même aux embuscades. Les drapeaux et panneaux étaient toujours en place, intacts. Un calme désespérant régnait mais nous sentions que l'adversaire allait réagir. A l'aube parfois, dans la zone périphérique d'action, des coups de feu partaient, mais sans suite. Les tirs étaient lointains et leurs auteurs aussi fugitifs et inaccessibles qu'une ombre.

Dans les villages et surtout dans la montagne, à l'hostilité muette des premiers jours avait succédé un courant d'échanges, timides d'abord, presque amicaux ensuite. L'efficacité souriante de nos hommes s'imposait lentement. On échangeait quelques phrases, parfois les Kabyles venaient se faire soigner une plaie ; beaucoup d'entre eux avaient travaillé en France, on parlait du pays.

Nous étions là depuis trois semaines sans arriver à arracher l'indice décisif. Benedetti m'avait demandé de passer à Alger. J'appris que Tahar, Zaïdat et un autre Kabyle étaient blessés et en clinique. J'allai les voir. Quand j'entrai dans leur chambre, je vis trois lits occupés, à leur chevet deux hommes que je crus reconnaître comme étant ceux que j'avais aperçus à Saint-Eugène et dont les bonnes gueules de tueurs étaient impressionnantes. Nous n'échangeâmes que quelques mots, Zaïdat et Tahar étaient fatigués ou feignaient de l'être. Un camion, prenant la traction de Zaïdat en écharpe les avait balancés dans un fossé. En sortant, j'appris de l'infirmière que les trois Kabyles avaient exigé d'être mis dans la même chambre.

Deux jours plus tard, j'étais en embuscade avec mon commando sur la route des crêtes. Vers minuit, une violente fusillade éclata au nord vers le douar Iflissen. Dans la fusillade, on percevait l'action d'un fusil-mitrailleur, puis des fusées rouges apparurent dans le ciel : c'était le signal d'El Toumi à Tigzirt pour que le capitaine Maublanc lui porte secours. La fusillade se poursuivait en alternances assez soutenues. Puis le combat se révéla très intense avec l'entrée en action d'une mitrailleuse 12,7 : le poste français intervenait. Malgré la distance, j'envoyai une quinzaine d'hommes vers l'accrochage : je leur recommandai une grande prudence, je pressentais le pire.

Vers cinq heures du matin, je recevais du « stick » envoyé en reconnaissance un premier bilan de l'affaire. Les Kabyles d'El Toumi avaient attiré le poste du capitaine Maublanc dans une embuscade. Ils avaient simulé l'accrochage, tiré des fusées d'alerte, attirant le renfort du poste dans un piège. Le capitaine Maublanc était frappé de plusieurs balles, il y avait des tués[16] et des blessés dans sa troupe. C'était la trahison ouverte : j'appelai Timerzougene et demandai de rendre compte immédiatement à Tizi-Ouzou.

Lorsque je rentrai au poste, je vérifiai le texte du télégramme envoyé à Tizi-Ouzou, l'en-tête du message portait la date du jour : 1er octobre 1956. Dans un mois, ce serait le deuxième anniversaire du début de la rébellion !

A Timerzougene, Aziz et quinze autres villageois avaient disparu. Six d'entre eux étaient sur les listes communiquées par Tahar : cela se passait de commentaires. Dans la matinée, le capitaine Camous arrivait d'Alger. Il était passé au Gouvernement Général où la consternation régnait. Il avait pris connaissance d'une lettre adressée au résident général, représentant du gouvernement français en Algérie. Cette lettre dactylographiée, rédigée en français, disait à peu près ceci :

« Monsieur le Résident,

« Vous avez cru introduire avec « l'affaire K » un cheval de Troie au sein de la résistance algérienne. Vous vous êtes trompés. Ceux

[16] Note de Miages-djebels : deux morts : les soldats Hertier et Piron. Cf le journal de bord de Marc Delporte Fontaine (Une villa dans la tourmente du FLN) voir plus loin.

que vous avez pris pour des traîtres à la patrie algérienne étaient de purs patriotes qui n'ont jamais cessé de lutter pour l'indépendance de leur pays et contre le colonialisme. Nous vous remercions de nous procurer des armes qui nous serviront à libérer notre pays...etc. »

Cela faisait mal comme un coup de cravache. Cette sanglante mystification nous coûtait près de quatre cents armes de guerre et autant de fusils de chasse. Mais le préjudice moral était immense. L'affaire « K », sous son masque, avait étouffé et détruit toute velléité de ralliement autour de nous. Elle nous avait déconsidérés auprès des populations : non seulement nous nous étions laissé manipuler par nos ennemis et les avions armés, mais encore nous avions permis au FLN d'éliminer les militants des partis rivaux et ceux qui s'étaient compromis avec nous...

Les Kabyles ne combattraient jamais à nos côtés. L'oiseau bleu s'était envolé.

XIV. L'étau se resserre

Les hommes du commando repartirent dans le djebel[17]. Les accrochages se multipliaient, jour et nuit, mais sans rigueur : les rebelles refusaient le combat en se repliant rapidement. Quelques renforts nous étaient parvenus sous forme d'automitrailleuses. C'était le 13eme dragon d'Azazga qui nous procurait ces moyens, mais l'utilisation de ces engins était très limitée dans les djebels. Systématiquement, les hommes du commando dressaient des embûches, élargissant leur zone d'action, tirant un énorme filet qui remontait vers le nord et la route des crêtes. L'action vers l'est était menée par les chasseurs alpins du 15eme BCA stationné à Tigzirt.

Six jours s'étaient écoulés depuis le tragique éclat des Kabyles. Le filet se rétrécissait, tiré avec souplesse. Les yeux rivés aux jumelles, enregistrant tous les passages d'isolés ou de groupes, les hommes fouillaient inlassablement le terrain et relevaient tous les indices. Une certitude se précisait : les Kabyles stationnaient en grand nombre dans une zone non contrôlée, de terrain difficile, où les forêts d'Aberrane et d'Adrard marquaient la carte de leur tache verte. C'était un énorme flanc montagneux descendant vers la mer. Il fallait faire vite avant que la nasse ne soit décelée et rompue.

L'affaire fut rapidement menée. Le commandement était décidé à y mettre les moyens. En une nuit, le bouclage fut en place. D'importantes forces barraient l'ouest et le sud. Les chars placés à l'est couvraient la route de Port-Gueydon. La mer, au nord, fermait le rectangle. Le général Lacome avait établi son PC au col

[17] Djebel : relief montagneux en Afrique du Nord.

d'Agouni-Chergui avec ses tentes, camions, radios, caravane de commandement comme pour une représentation à grand spectacle.

Le 3ème RPC et le 15ème BCA devaient plonger dans l'enceinte. Le commando faisait partie des unités périphériques d'interception.

Il faisait à peine jour, le dispositif était en place, les gladiateurs entraient dans l'arène. L'orage couvait. Des roulements lointains étouffés dans l'air moite succédaient à de brèves lueurs. Cela venait du sud, du côté du Djurdjura, comme si l'abrupt massif s'était mû en volcan mal assoupi. Tout semblait plaqué au sol, alourdi d'une chape étouffante.

Le commando se déplaçait lentement, stick par stick, puis de front, en traits parallèles. Tout était silencieux, seuls le froissement des feuilles, la griffure des branches agaçaient l'oreille. Les hommes en tenue camouflée se fondaient et se diluaient dans les lentisques et les chênes verts. Minuscules périscopes, les antennes des postes radio émergeaient du flot vert, tanguaient et roulaient dans une houle de buissons. Pas un coup de feu n'avait encore répondu à l'orage.

Les gradés consultaient les cartes sous rhodoïd, d'un geste, ils rectifiaient l'axe de marche. Un geai débusqué s'envolait furieux et son cri prolongé exprimait à la forêt la folie des hommes. Le grésillement assourdi des récepteurs radios s'estompait parfois en colloques nasillards. Sacs et sangles pesaient au corps, tirant les épaules sous des visages tendus. Les yeux brûlaient, noyés de sueur. Genou à terre, dans le même réflexe, les hommes s'immobilisèrent, attentifs. Une sèche et courte rafale, assez lointaine, avait rompu la paix des lieux. La progression reprit, rapide, les hommes étaient rodés, mais le sang circulait plus vite, les tempes battaient plus fort.

Les rebelles avaient hésité à se lancer à l'attaque, ignorant l'importance de nos forces. Maintenant les grenades offensives, cuillères arrachées, tournaient en l'air comme des toupies ailées, avec des reflets de métal clair, les « défensives » roulaient lourdement, ricochaient, hésitantes, au bord d'une pente, comme une boule de casino cherchant un numéro. Les fusils « lance-patates » fouillaient les failles en tir direct. Des éclats brûlants retombaient ça et là, d'autres passaient dans un bourdonnement de gros frelons en colère. Parfois, c'était l'accalmie, pourtant plus loin, on entendait les échos des combats qui se déroulaient dans la forêt. L'opération était tombée sur du « dur ».

Ce soir-là, nous fûmes placés en bouclage périphérique. Un orage interminable nous écrasa sous des cataractes d'eau. Au matin, nous sortions d'un bourbier. Un chaud soleil nous réconforta mais nous transforma en monstres pétris de glaise. Les combats s'espaçaient. J'étais allé rôder du côté du poste de commandement, où s'affairaient tous les gens de l'état-major opérationnel. Plusieurs conversations radio de l'adversaire avaient été captées.

Certains prétendaient même qu'on avait, à son langage, identifié un Egyptien. Au début de l'après-midi, un ordre provenant des rebelles fut encore intercepté. Il rendait compte des positions connues de notre bouclage, signalant notamment le barrage des chars sur la route du col, puis il concluait : « Camarades, vous avez combattu courageusement pour l'indépendance de votre pays. Vous pouvez être fiers d'avoir résisté à l'adversaire, très supérieur en armes et en nombre. Rejoignez vos villages et vos familles. Nous nous retrouverons au combat pour la libération finale. Inch Allah. »

Le bouclage fut resserré mais laissait de grands intervalles vides de surveillance. Le pourtour de la forêt s'étendait sur plusieurs kilomètres en terrain varié, aggravant la fragilité d'une surveillance de nuit. Blottis dans leurs tentes sous les ondées, les hommes se relayaient pour assurer une surveillance précaire rendue quasiment inefficace par l'obscurité d'un ciel bas et les averses intermittentes, tambourinant sur les toiles de tentes et quelques gamelles malencontreusement laissées à l'abandon.

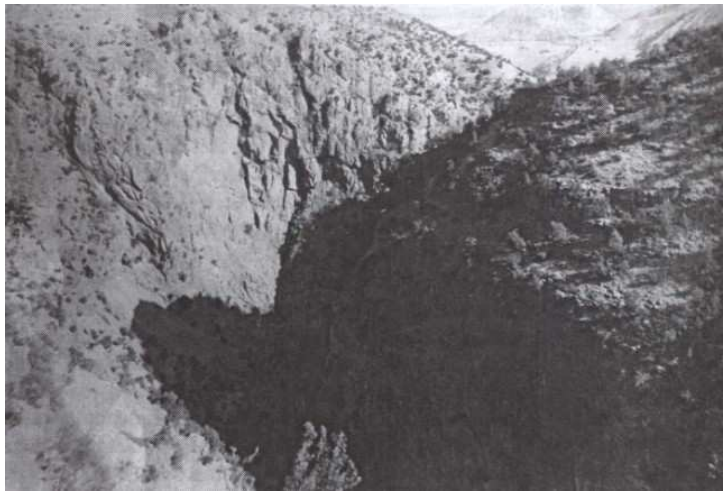
Soudain, une rafale s'ajouta aux désordres du ciel. Je bondis en hâte vers la sentinelle qui venait de tirer :
- Que se passe-t-il ?
- J'ai entendu du bruit et entrevu une ombre qui a disparu.
- Tu en es sûr ?
- Pas tellement, on voit rien, on entend mal !
- Ouvre l'œil en attendant la relève.
- Oui, mon Capitaine.

Le jour n'en finissait pas de naître pour chasser la grisaille ambiante ; des nuages bas s'agrippaient à la forêt ; les hommes mal remis de plusieurs jours de demi-sommeil vaquaient sans ardeur sur un sol boueux. Les ordres de départ avaient été reçus pour un décrochage par échelons successifs. Nous partions les derniers. Des rames de GMC s'alignaient dans le rugissement des moteurs emballés. Les hommes se hissaient lourdement dans les véhicules.

J'entendis des appels ! On venait de découvrir le cadavre d'un caporal de l'ALN (Armée de Libération Nationale) avec son petit galon de laine rouge. A son cou pendait un petit sifflet de bakélite bleu, une balle l'avait frappé à mort, sans aucun doute au cours de l'incident de la nuit. Il devait marcher en éclaireur, précédant un groupe dont il assurait la sécurité. On pouvait repérer à quelque distance un piétinement révélateur d'une dizaine d'hommes qui avaient reflué lors des coups de feu.

Son visage était jeune, calme, sans crispation, les yeux mi-clos. Les hommes le regardaient, silencieux. Ils emportèrent l'arme, un Mauser, me laissant à mes pensées. L'affaire « K » était terminée, le rêve kabyle s'était évanoui.

Une centaine de rebelles avaient été décimés mais beaucoup avaient réussi à s'échapper. Ils s'étaient révélés de magnifiques combattants : deux mois après, j'allais en avoir une démonstration poignante.



En Algérie, gorges propices aux embuscades

XV. Combats de braves

- Non, Pénélope, ce n'est pas votre soleil qui vous répond, mais Pélican Blanc. Je répète, Pélican Blanc. Passez votre message et donnez votre position.

Combiné émetteur-récepteur à l'oreille, je cherchais une explication à la brève fusillade que nous venions d'entendre au loin et je venais de capter un appel sur un « channel » voisin. Ils avaient besoin d'aide. J'alertai le commandement :

- Cote 464 en gros, axe de marche onze heures, un groupe de liaison isolé est tombé dans une embuscade. Le sergent, qui marchait en tête, a été tué.

Il y a deux blessés.

Restant seul gradé, le caporal lance des appels à son patron, qui n'entend pas.

L'autorisation de nous porter vers eux m'était parvenue. J'informai tous les chefs de sticks :

- - Attention pour approcher la position, débordez largement vers le sud en remontant la pente. J'arriverai par le nord avec Bellan à ma droite. Stoppez en vue de l'objectif et rendez compte. Vous recevrez les ordres.

L'accrochage se précisait. Un raidillon, un replat, un semblant de piste qui brutalement plongeait en couloir raviné sous une arche de verdure. Dix minutes s'étaient écoulées. Le groupe Nord avait atteint son objectif.

L'épaisseur des frondaisons obscurcit brusquement la visibilité et le sentier disparut en sous-bois. Je scrutai les lieux : on apercevait, émergeant de la voûte touffue, les jambes du sergent qui était tombé dans la pente, face contre terre, le buste caché. Les dessins géométriques de ses semelles apparaissaient démesurés comme dans un cliché grotesque. Les rescapés de la patrouille avaient allongé leurs blessés à l'abri de quelques rochers.

Les yeux fouillaient la pente, cherchant la réalité des ondes de danger qui paralysaient les hommes malgré leur volonté d'action. Les sticks du sud étaient en place, il fallait agir. Un grondement familier fit tourner les têtes : Rusk, chien policier du peloton cynophile de Maxouda tirait sur sa laisse. C'était un chien d'attaque, le seul que nous avions pris avec nous, le pisteur avait été laissé au poste. Grondant, poils hérissés, il partit en bonds puissants et allait atteindre le sergent quand la fusillade éclata. L'intensité du feu l'avait fauché en pleine course : il boula sur lui-même, roula jusqu'au sergent, l'un et l'autre secoués par les impacts.

Le visage tendu de haine, brusquement jailli d'un buisson à trente mètres en contrebas, un homme mitraillette au poing s'avançait. Il était, lui aussi, en tenue camouflée, chapeau de brousse, insigne métallique au côté.

En courtes rafales, comme à l'exercice, il tirait à la mitraillette, pointant sur nous la gueule jappante d'une MAT 49. Jambes écartées, en gestes précis d'automate, il avançait, buste fléchi, crachant une imprécation scandée : « Sale race ! Sale race ! »

Il montait vers le groupe, écrasant de témérité, sa voix dominait les hoquets de son arme et, plus qu'elle, bloquait les réflexes. Pas un homme du commando pétrifié n'avait réagi. Puis, rompant

l'envoûtement, sans tirer, au mépris de toute logique, un homme dégoupilla une grenade qui roula en fusant dans la pente ; aussitôt, toutes les armes crépitèrent. L'éclatement de la grenade fut couvert par les salves, l'homme avait disparu.

Les sticks du sud attaquaient. Les rebelles espéraient sans doute tirer un meilleur parti de l'embuscade que l'intervention de Rusk avait fait échouer. Maintenant, on sentait un temps de flottement dans leur réaction ; ils avaient à faire face aux cinq sticks convergeant, qui arrosaient la position rebelle de projectiles, préparant l'assaut. C'était une énorme cuvette, comblée d'amas rocheux superposés, enfouis dans une végétation dense. Toute issue semblait conduire à un piège, chaque anfractuosité pouvait servir de meurtrière.

On apercevait déjà des hommes vêtus de gilets pare-balle se glisser le long d'un rocher, « couverts » du feu roulant d'un appui. Des pains de plastic, mèche lente allumée, étaient poussés à distance par de longues perches dans les anfractuosités. Des plaques de rochers volaient en éclats, puis des hommes bondissaient dans la poussière, grignotant du terrain. Dans ce dédale de rochers couverts de lentisques et d'épineux, aucun tir efficace ne pouvait atteindre l'adversaire, il fallait arriver à l'extraire par morceaux.

On sentait une volonté farouche de résistance et une expérience certaine du combat. Les grenades étaient lancées à limite d'éclatement pour éviter qu'elles ne soient renvoyées. Dès qu'un homme du commando s'engageait trop, il était la cible d'un tir de côté, parfois à revers. On discernait d'étroits couloirs qui cachaient la mitraille. Déjà plusieurs blessés étaient allongés, il fallait les évacuer, les porter ; l'effectif du commando fondait.

Un rebelle abasourdi mais indemne avait été extrait de son abri et fait prisonnier. C'était pourtant l'échec, il fallait reprendre l'attaque par d'autres moyens. Les hommes s'étaient mis à l'abri, parfois à moins de dix mètres des fellaghas retranchés. Il n'y avait plus de plastic, les grenades se faisaient rares, chaque mouvement à découvert était sanctionné de coups de feu. Il y avait en face, avec les armes de guerre, de nombreux fusils de chasse, de vieux « Moukalas » du temps de la conquête, des fusils modernes dits « de pacification ». A cette courte distance, les chevrotines faisaient balles aussi efficaces et meurtrières qu'un tir de mitraillette.

Des vrombissements puissants se firent entendre, des hélicoptères H34 se posaient. Ils amenaient en renfort une équipe spéciale du Génie, puis ils évacueraient les blessés en repartant. Les hommes du génie étaient de redoutables soldats, rompus aux attaques de grottes et au combat rapproché. Sous la protection du commando, ils venaient d'occuper un promontoire rocheux, où ils déposaient leur matériel. Un adjudant athlétique, calme et souriant organisait la mise en place. Tout était prêt. Avant de déclencher l'action, un appel fut lancé aux assiégés :
- Cessez le combat. Nous disposons de terribles engins de destruction. Vous allez tous mourir. Déposez vos armes et il ne vous sera fait aucun mal.

L'appel fut répété en kabyle par le prisonnier. Un flot d'injures en arabe, kabyle et français répondit à l'exhortation. En conclusion, la réponse était :
- Venez nous chercher !

L'adjudant avait disposé une chaîne d'hommes, dont il était l'aboutissement. A son signal, d'étranges bâtons de quarante à cinquante centimètres enrobés de pains de plastic circulèrent en

gestes précis de main à main. Ces bungalores improvisés avaient une redoutable puissance explosive et il fallait des nerfs d'acier pour manipuler de tels engins sous le feu adverse. Pendant que l'adjudant accroupi saisissait un bungalore, son assistant à sa droite portait le tison de sa cigarette sur sa mèche lente. La poudre fusait avec des spirales de fumée bleue et acre ; les hommes regardaient passionnément. Se redressant sur les genoux, bungalore à bout de bras, le buste penché en arrière puis projeté en avant, l'adjudant lançait sa charge meurtrière.

Le fracas de l'explosion crevait les oreilles, d'énormes rochers étaient soulevés, retombant en lourds soubresauts. Une pluie de pierraille retombait alentour. Des troncs d'arbres rompus à la base s'abattaient mollement. Les feuilles hachées retombaient en pluie de confettis. La poussière s'élevait en nuages lourds, l'odeur de poudre prenait à la gorge. Les explosions se succédaient au rythme infatigable du lanceur, titan destructeur, jetant la foudre de ses mains, écrasant l'ennemi en gestes implacables. Parfois les coups de feu partaient vers lui. Un seul faux mouvement, une seule blessure brisant son élan pouvait tout faire sauter. Les hommes du commando le protégeaient en arrosant de leur tir les points douteux.

Brusquement, à l'arrêt des explosions, un concert de rafales, les hommes bariolés reprenaient la progression, cherchant la faille de l'énorme guêpier. Contre toute vraisemblance, les Kabyles s'étaient repris. Se détachant des salves, on identifiait l'aboi sec et scandé d'une carabine américaine. C'était une arme de chef et la résolution du tireur s'affirmait. Quatre nouveaux blessés étaient étendus et, malgré leurs gilets pare-balle, deux autres de nos hommes avaient été tués dans un couloir qui paraissait être l'accès principal du réduit. Là encore il avait fallu écraser la défense sous l'explosif pour approcher des lieux et retirer ceux qui étaient tombés. L'appel renouvelé du prisonnier à ses camarades pour cesser le combat était resté sans réponse.

Les hommes étaient épuisés, silencieux, ils agissaient en automates, la chaleur ajoutait à leur accablement. Ils avaient presque tous, malgré les ordres, retiré leur gilet pare-balle, défiant le sort, poitrine nue. La protection des gilets sous le tir des armes de guerre était devenue illusoire à cette distance. Les cuirasses étaient traversées comme de vulgaires boîtes de conserve, seuls les impacts de chevrotine étaient stoppés.

Le prisonnier kabyle venait de tomber lors d'un nouvel appel à ses camarades. Plus rien ne les détournerait désormais du destin qu'ils avaient choisi. Il nous était impossible d'évaluer la réelle importance de la résistance car quelques armes seulement suffisaient à neutraliser les accès.

Un renfort fut demandé ainsi que le renouvellement des munitions épuisées. Lorsque les hélicoptères se firent entendre, le jour était au déclin, une certaine fraîcheur avait apporté un peu de détente aux hommes. La nuit n'allait pas tarder à arriver. Les renforts furent aussitôt engagés, mais l'action était molle, l'objectif mal défini, le crépuscule naissant gênait la manœuvre. Il fallait aussi penser à organiser la place pour la nuit. L'ordre de repli fut donné, formalité inutile, la progression était déjà arrêtée.

Soudain, l'éclatement de deux grenades suivi de rafales d'une MAT 49 nous fit tressaillir. C'était au nord, groupe Sabattier. Sabattier était un sergent-chef adoré de ses hommes, apprécié de ses chefs. C'était un ancien parachutiste des FFL (Forces Françaises Libres), où il s'était engagé très jeune. Il avait

participé aux prestigieuses opérations des S.A.S[18]., Au commando, il faisait autorité par son expérience, son courage, sa pondération. Il ne venait pas du 11eme Choc mais d'une unité de secteur, il avait été volontaire pour le commando. Pélican III, son indicatif radio, venait de signaler l'incroyable : seul, armé de sa mitraillette et de deux grenades, Sabattier s'était engagé en courant dans le boyau d'accès parmi les énormes éboulis. Exaspéré par l'indécision du combat, confiant dans le destin qui l'avait conduit jusque-là à travers tous les dangers de sa tumultueuse existence, il avait foncé, sans doute persuadé qu'une fois encore, il allait gagner ce coup de poker. A son tour, il venait de tomber.

Il fallait reprendre l'action, aller le chercher. Le combat repartit mais déjà l'ombre s'épaississait sous les taillis, noyant les hommes, faisant apparaître la lueur des départs. La section de renfort était commandée par un aspirant de réserve. Il était courageux mais inexpérimenté. Chargé de faire diversion pour permettre l'approche du boyau, il courait vers ses hommes, cherchant à pallier toutes leurs défaillances. Une décharge de chevrotine le cueillit en pleine action, lui brisant une épaule. Il s'affaissa, et avec lui, l'action de son unité. Un autre homme venait d'être blessé à l'entrée du terrible couloir. C'était fini : les hommes se replièrent et s'organisèrent pour la nuit, cherchant à réaliser l'encerclement de la position rebelle.

Tout avait sombré dans un silence lourd. La fatigue accablait les hommes de garde, tendus douloureusement pour saisir les bruits de la nuit ; un engourdissement insidieux gagnait tous les membres, pesait sur les paupières. Brusquement une plainte s'éleva, frappant les hommes en ondes de douleur : c'était un gémissement d'enfant lancinant qui trouait la nuit, vrillant douloureusement les tympans.

Lointain, s'en allant vers l'est, un avion porteur de rêves échappait au cauchemar. Le ciel était couvert, une légère brise soufflait. Parfois, dans l'échancrure des arbres, les nuages glissaient, faisant apparaître quelques étoiles ; un halo imprécis ourlait un nuage, la lune ne tarderait pas à apparaître. Parfois quelques raclements, chutes de branches, bruits furtifs faisaient tressaillir les hommes.

Soudain, ce fut l'arrachement. Les corps douloureux étaient à nouveau projetés dans la fournaise, arrachés d'un mauvais rêve, précipité dans un mouvement de feu qui passait au galop. Les survivants du réduit venaient de réussir une sortie. Appliquant la tactique de la boule de feu, ils s'étaient jetés en coup de boutoir sur un même point, faisant feu de toutes leurs armes, bousculant la défense mal préparée à ce choc.

Cela dura deux minutes à peine. La plus grande confusion régnait, il fallut faire arrêter immédiatement les tirs qui risquaient de provoquer de redoutables méprises. C'était trop tard, les Kabyles étaient passés, couverts par la nuit. Deux hommes étaient blessés, deux mitraillettes avaient disparu, portant au comble la prouesse des assiégés. La lune éclairait faiblement.

Quelques volontaires s'affairaient pour essayer de récupérer Sabattier. Il fallait encore agir avec prudence. Le couloir était à peine abordé que des coups de feu éclatèrent, la résistance des Kabyles persistait.

[18] Le Special Air Service (SAS) est une unité de forces spéciales des forces armées britanniques, créée en 1941 par le lieutenant David Stirling.

L'aube se fit lentement. La clarté apparaissait dans l'intervalle des arbres en traînées grises comme des traits de gomme sur un papier sale. Ce fut bref, inégal et poignant. Une dizaine de blessés, pour la plupart intransportables, défendaient encore les issues. Avant le jour, des attaquants s'étaient glissés sur les rochers : pris à revers, les défenseurs ne purent réagir efficacement, tous succombèrent. Dans un éboulis, un désespéré tirait encore. Il fallut manœuvrer pour se glisser à proximité de son repère, une grenade mit un point final à l'engagement. C'était un vieillard au visage d'ascète, barbiche et moustache blanche. Assis, il avait le dos appuyé à la paroi, ses jambes allongées faisaient apparaître un genou broyé, sur lequel il avait posé un garrot de fortune, foulard gris gorgé de sang. Son vieux fusil gisait à ses côtés.

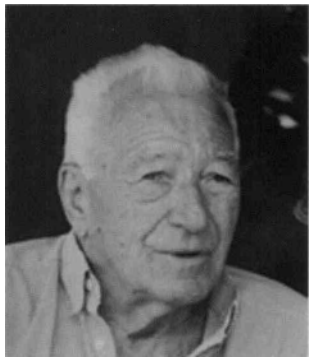
Sabattier était étendu sur un rocher, corps en arceau. Pauvre vieux copain ! Une balle l'avait touché au foie, aussi mortelle qu'au cœur, mais son agonie avait dû être longue.

Des corps étaient étendus ça et là, portant pour la plupart des blessures atroces. Un moignon de fémur perçait les chairs d'une jambe sectionnée, un chèche sanglant entourait la jambe en dérisoire garrot. Les redoutables explosions des bungalores avaient fait des ravages inouïs. Des pans de rochers s'étaient abattus au milieu d'un bric à brac ménager. Paniers d'osiers, couvertures, hottes de bois, harnachements de cuir, transistors, musettes, boîtes de conserve, figues, semoule de couscous jonchaient le sol, mixés par un typhon. Des armes, parfois broyées, étaient éparses. Des lambeaux de tissus imprégnés de matière brunâtre étaient plaqués aux parois. Nos hommes glissaient, courbés sous la voûte des rochers, retenant leur nausée. Comment des hommes avaient-ils pu résister dans cet enfer ?

Ils étaient vingt-six agonisants ou morts lorsque l'action finale fut déclenchée. On pouvait saluer ces combattants dont nous ignorions tout. Ils méritaient notre respect.

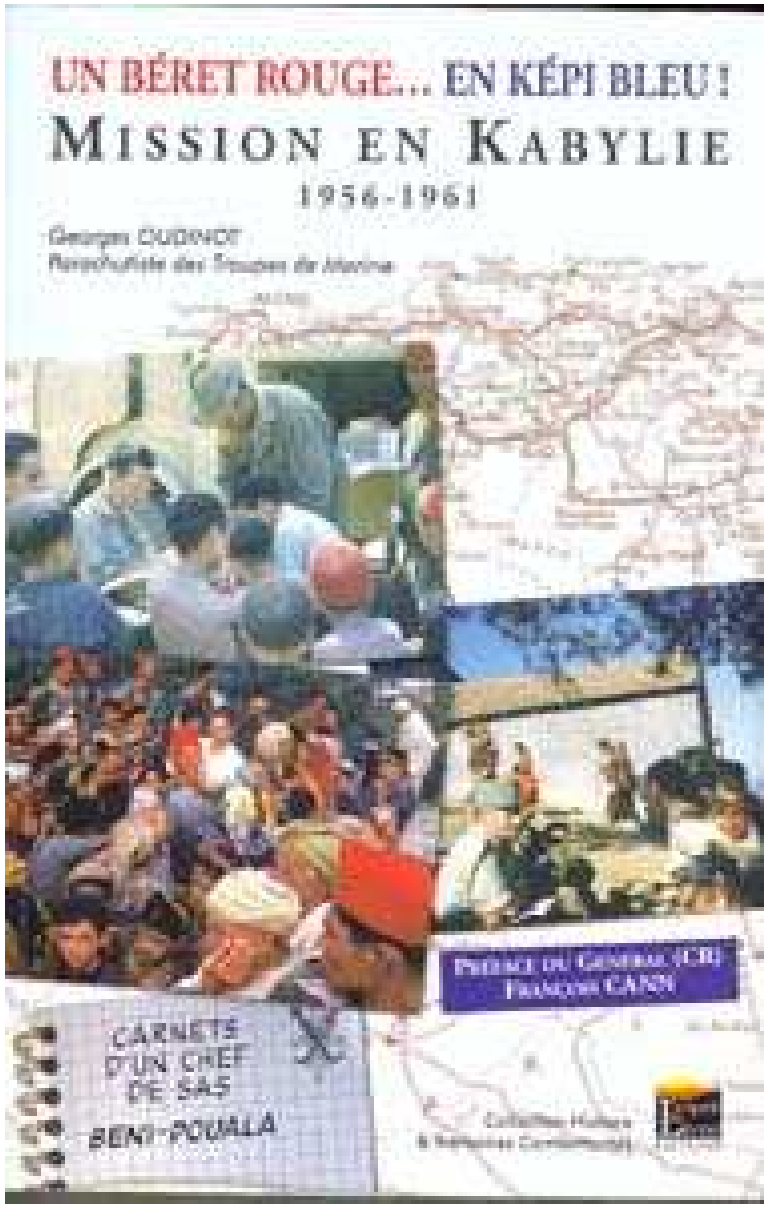
En rentrant à Tigzirt, j'appris que le colonel Ducourneau, chef du cabinet militaire du Résident Général Robert Lacoste m'avait fait désigner pour prendre l'affaire Kobus-Boualem.

Extrait de Tant qu’il y aura des étoiles. II Partisans.
Reproduit avec l’aimable autorisation de Maho éitions.



Pour commande du livre s’adresser à www.maho-hentic.com.

Pierre Hentic traversa son siècle en témoin engagé, aux premières lignes de tous les grands conflits auxquels participa la France : deuxième guerre mondiale, guerre d'Indochine, guerre d'Algérie, puis dans la vie civile, se dévoua aux jeunes et à la promotion du sport. Son humanité, son enthousiasme et son courage faisaient l'admiration de tous.



Extrait du livre « Un béret rouge en képi bleu » de Georges Oudinot.

Chapitre II…

L’action se passe en 1956.

Deuxième accroc : nous faisons une erreur tactique lourde de conséquences...

Mais ne dit-on pas qu'il faut être pris pour être appris ?

J'ai aussi des contacts discrets avec quelques hommes solides, non acquis à la cause rebelle et décidés à ne pas se laisser faire... mais prudents. Certains m'avaient été passés en compte par mon prédécesseur et quelques autres m'ont été indiqués par le vieux Belarif, celui dont on a lu plus haut le récit de son aventure. Veuf, ses fils étant en France, on sait qu'il vit avec les artilleurs implantés à Ighil-Bouzerou, un village proche du sien, Aguemoun.

L'un de ces hommes, Tachouche Kaci, gère pour sa mère un café maure à Beni-Douala. Elle a hérité de la licence de son mari, qui l'avait obtenue au titre des « emplois réservés » comme ancien sergent-chef de tirailleurs. J'y vais de temps en temps boire un « kaoua » : nous sommes convenus que lorsqu'il me dit « être un peu malade », je dois passer la nuit suivante chez lui à Taddert-Oufella, un village proche. Début juin, au cours d'une de mes précédentes visites nocturnes, il m'avait rapporté une nouvelle rocambolesque, à première vue peu crédible : une histoire d'organisation « secrète » montée par des policiers algérois dont le recrutement serait en cours ! Il m'avait expliqué :

« Ils montent une milice secrète. Les policiers qui sont les chefs croisé que les types recrutés sont pour la France alors que les Kabyles recrute^ sont eux-mêmes desfells ! Ils choisissent seulement ceux qui sont pour eux. Ils vont être armés secrètement par Alger, c'est promis et confirme… D'abord avec

des fusils de chasse et après avec des armes de guerre... je te jure mon capitaine, que c'est vrai, ils l'ont dit... »

II avait ajouté sur un ton très affirmatif : « Et ils fileront tous au maquis aussitôt qu'ils en recevront l'ordre. »

Pour en savoir plus, il m'avait proposé de se laisser recruter. J'en avais parlé avec Blouin, l'OR[19] para qui, n'ayant pas eu vent d'un tel projet, était aussi sceptique que moi...

Une nuit de début juillet, suite à un rendez-vous pris le matin même je pars avec une patrouille qui me laisse au passage chez Tachouche. Il m'apprend qu'ils vont recevoir les fusils de chasse annoncés par les chefs de la police d'Alger ! Non convaincu, je lui conseille la plus grande prudence... Il m'adjure de le croire ; il me préviendra dès que les armes seront en place !

Un après-midi, quelques jours après le 14 juillet, je reviens d'une liaison sur Fort National. À l'entrée du camp, la sentinelle m'avise que le colonel m'attend dans son bureau. J'y trouve Tachouche, excité comme une puce, et le capitaine Blouin, OR. J'apprends que, ne m'ayant pas trouvé à la SAS au cours de la matinée et la communication à me faire étant grave et urgente, Tachouche est venu raconter son histoire au colonel, auquel il a expliqué nos relations... Le fait nouveau étant qu'il a « touché » son fusil la nuit dernière en même temps que les autres pressentis de son village et qu'il a même réussi à subtiliser au « distributeur des armes » la liste manuscrite[20] émargée par les « recrues » de nos vingt-deux villages (Taddert-Oufella ayant été le dernier servi) !

[19] Officier de renseignement.

[20] Rien d’étonnant : les fells adorent la paperasse et ils se baladeront toujours avec une profusion de notes, de rapports ou d’ordres reçus. Leur hiérarchie a le culte du « cachet » qui consacre l'autorité et certifie l'authenticité du document. Cette manie nous aidera souvent !

«Quatre-vingts anciens PPA, tous "fellaghas garantis", a dit Tachouche. Et ils vont bientôt avoir en plus des armes de guerre !»

(La liste en question est sur le bureau). Il ajoute : « Ils ont dit qu'ils ne sont pas les seuls ! J'ai tout entendu, j'étais là ! Ils ne se sont pas méfiés puisque, sur ordre du capitaine, je suis pour eux ! Ils ont dit qu'ils étaient même très nombreux dans la zone de Tighzirt-sur-Mer et il y en a aussi dans le douar voisin des Beni-Smenzer. »

Questionné à plusieurs reprises, il n'en démord pas : tout ce beau monde, considéré bien à tort par Alger comme des partisans anti-FLN, attend qu'un ordre pour filer au maquis avec les armes que la police française leur a fournies. Devant l'énormité du fait et pour en avoir le cœur net, séance tenante et sans attendre mon retour, le village de Taddert Oufella avait été bouclé et l'OR avait déboulé chez Tachouche qui, comme preuve de sa bonne foi, lui avait déballé son fusil. Pour assurer le coup, les quelques « recrutés » du cru, pris dans la nasse, avaient été « priés » de remettre leur fusil et avaient obtempéré... Blouin rentrait de cette expédition quand je suis arrivé.

Une grave erreur dont on se mordra les doigts vient d'être ainsi commise[21] : les arrestations ayant été opérées dans la précipitation et sans souci de discrétion, l'alerte a été donnée et mon informateur est brûlé.

De surcroît, l'opération de bouclage du quartier qui va être montée la nuit même avec le renfort des troupes du secteur manquera d'étanchéité et les contrôles des principaux villages par les paras n'auront pas le succès espéré : les oiseaux listés se sont envolés... avec leurs fusils ! Quatre-vingts fells « tout neufs »

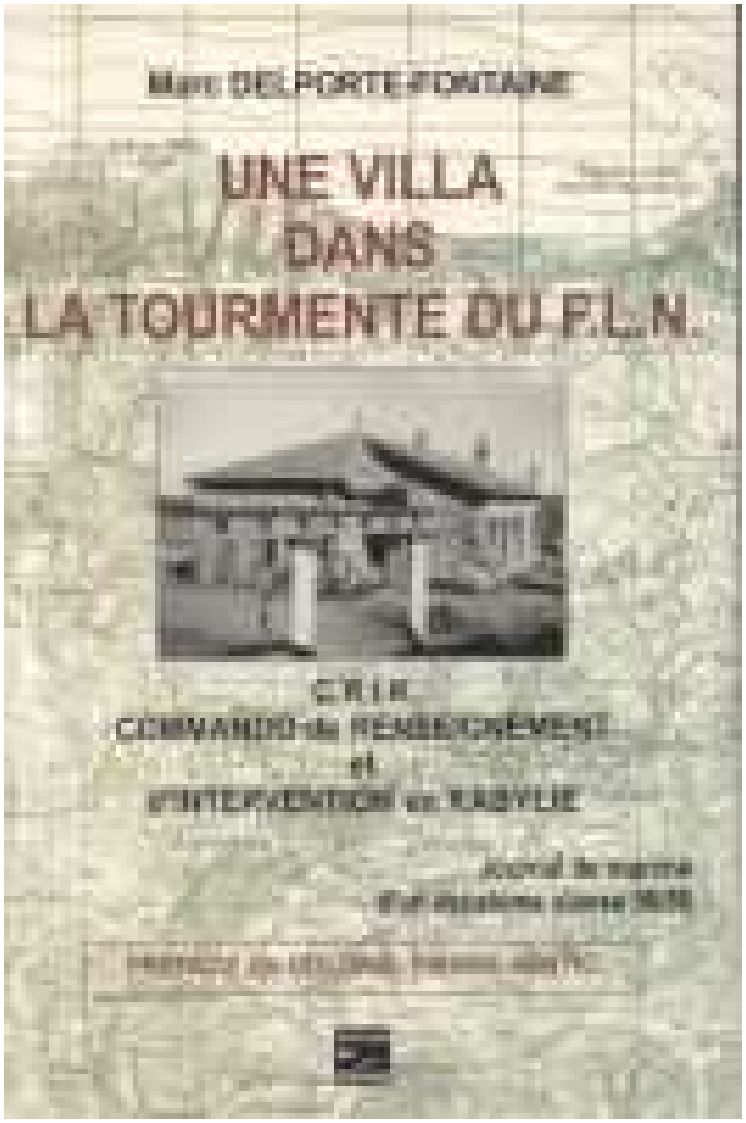
[21] Ma présence n'y aurait rien changé car j'y aurais participé.

et armés (moins les quatre ou cinq cravatés la veille) sont donc venus étoffer les rangs des maquisards locaux que nous estimions auparavant à une quarantaine... Il y a donc maintenant du monde en face... C'est aussi une leçon que je n'oublierai pas : rapidité ne veut pas dire précipitation ! En attendant, nous avons du pain sur la planche, avec toutefois l'avantage de disposer du contrôle nominatif de nos nouveaux « clients » !

Suite et fin (pour nous) : deux jours plus tard, au cours d'une incursion sur le territoire voisin des Beni-Smenzer (qui est hors-quartier, mais les pointillés sur la carte n'ont jamais arrêté des paras), nous découvrirons et embarquerons malgré leurs protestations véhémentes un certain nombre de « paisibles » habitants détenteurs d'un mousqueton 1907-16, ostensiblement accroché dans leur maison ! Le tuyau de Tachouche se confirme... Mais surprise, le colonel reçoit l'ordre « d'oublier » les faits, de taire tout commentaire et de ne plus mettre les pieds dans ce douar !

Sur le moment, cette affaire bizarre nous a laissés perplexes, mais nous avions autre chose à faire que chercher à comprendre ! Je n'ai pris conscience des dimensions de cette manigance criminelle, imaginée par des instigateurs « haut perchés » et lointains, que lors de son dénouement deux mois plus tard[22]."

[22] Et je n'ai su l'entière et invraisemblable vérité que quarante-deux ans plus tard en lisant l'étude publiée à ce sujet par le général Faivre, « L'affaire K comme Kabyle (1956) », Guerres mondiales et conflits contemporains, n° 197/1998.



Extraits de « Une villa dans la tourmente du F.L.N.

C.R.I.K. Commando de Renseignement et d’Intervention en Kabylie.
Journal de marche d’un deuxième classe 56/58 ».
De Marc DELPORTE-FONTAINE.

Le 2 septembre 1956
La deuxième Compagnie du 15e BCA installe un poste à Issenajen et un autre à Timelline, sous la protection du Commando Hentic.

Le 7 septembre
Une importante réunion du sous-quartier se tient au PC du Lieutenant-Colonel Des Touches, en présence d'autres officiers supérieurs, afin de parfaire l'organisation de la distribution d’armes qui doit avoir lieu le 17 courant.
Ce même jour, le Capitaine Levallois conforte l'autodéfense d’El kella par une remise d'armes de chasse.

Le 8 septembre.
Des armes sont de nouveau remises par le Capitaine Levallois aux Kabyles de l'autodéfense de Cheufra.

22 septembre 1956
Ce n'est que vers 18 heures que nous arrivons à destination : un petit bled du nom de Timerzouguene, camp du 121e RI pour prêter main forte à une compagnie de rappelés, dont une section, qui, huit jours auparavant, a perdu cinq hommes - sans compter les blessés - dans une embuscade en plein jour, lors d'une corvée d'eau, avec leur armement, dont entre autres un fusil mitrailleur FM Bar.

De plus, la gendarmerie qui se trouve plus haut est attaquée tous les soirs, ce qui laisse supposer qu'il y a pas mal de rebelles dans les environs, qui, la nuit, libre comme des poissons dans l'eau, s'en donnent à cœur joie.

Nous sommes organisés en cinq Sticks : trois formés de rappelés du 11e Choc ainsi qu'un autre composé de rappelés et complété par quelques appelés du 15e BCA dont je fais partie, le cinquième étant constitué des chasseurs du Commando Jusseaume, qui sont dirigés par l'Adjudant Chef Chollet, le tout étant sous les ordres du Capitaine Hentic, secondé par le Capitaine Gerde, récemment arrivé avec le Sous-lieutenant.

À notre arrivée, après avoir sauté des camions, nous sommes accueillis par le Capitaine Hentic….
Nous pénétrons dans un grand camp ceinturé d'un muret de pierres entassées les unes sur les autres et fortifié de chicanes en barbelés. Quelques mechtas en pierre abritent les chambrées et les bureaux des officiers, les mess, l'armurerie et les cuisines. Au centre, des Marabouts, ces grandes tentes de toile où nous prenons place avec nos lits picots. Un peu plus haut, un grand espace vide limité par des grillages tendus sur des piquets bordés de chicanes de barbelés. Puis une mechta isolée, adossée à un grand mur de pierres qui limite le camp en partie haute. Vers le bas, un autre enclos plus petit, séparé par un mur également de pierres. Au centre, un gourbi de torchis avec un petit muret formant un carré qui protège la place du mortier de cent vingt. L'ensemble domine le village…

26 septembre 1956

… À la nuit, nous repartons sur la route des crêtes et piégeons encore autour d'un nouveau drapeau, puis allons nous mettre en embuscade plus haut, pour la nuit.
Chinette qui se trouve avec Hentic, Nalbel et Putelli, dont le FM en batterie domine le carrefour des trois pistes, accède au point d'eau surveillé. Il n'a pas le temps de sortir de son sac de couchage que déjà le fusil mitrailleur a dispersé la bande de Fellaghas imprudemment engagée dans l'embuscade. Leur chef, serrant contre lui une sacoche, gît sur le chemin, mis hors de combat dès les premières rafales, sa mitraillette à quelques mètres de lui. L'aube pointant à l'horizon, l'embuscade est levée. Le Capitaine Hentic semble content, mais est de forte mauvaise humeur car il a constaté que les Fellaghas accrochés étaient dotés d’armes automatiques et de fusils Garant, preuve évidente que les gens de la force « K » jouaient un double jeu.

Mais sa bonne humeur reprend le dessus quand il constate que la sacoche semble renfermer des documents intéressants.
Nous rentrons sur Timerzougen, fouillons au passage le village d Azerou où nous arrêtons quelques suspects et regagnons le camp où le capitaine s'empresse d'aller examiner avec les OR les documents confisqués.

Jeudi 27 septembre 1956
….
De jour en jour, nous découvrons le sens de ces incursions, le pourquoi de ces interrogatoires. Il faut absolument savoir ce que disent les rebelles la nuit, lorsqu'ils viennent se ravitailler. Il faut aussi percer le mystère de cette force « K », savoir ce qu'en pensent les HLL.

A force de recoupements des renseignements obtenus, il s’avère que toutes les recrues de l'auto-défense travaillent pour le F.L.N. Preuve en est que durant leurs soit disant accrochages, ils n ont jamais ni blessés ni morts à déplorer, mais ce qui étonne de surcroît et rend encore plus méfiant le Capitaine Hentic, c'est que les dépouilles des soit disant Fellaghas retrouvés sur le terrain, ne sont pas celles des habitants du coin, comme le confirment les corps des rebelles abattus par l'auto-défense d'Iguer Salem, qui n’ont jamais pu être identifiés. Bizarre.

À la villa, El Toumi, principal suspect aux yeux du Capitaine Hentic, est venu avec ses hommes pour réclamer les armes promises. Voinoff le reçoit. Le suspect demande à voir le Capitaine Hentic; apprenant son absence, il s'énerve et demande à voir l'officier de permanence. Il est alors reçu par le Major Danmor qui se garde bien de lui donner satisfaction. Dépité, il fait demi-tour, ayant compris qu'il n'y a plus rien à espérer, et conformément aux ordres d'Amirouche, il prend avec ses hommes le maquis le 30 septembre, sans même avoir tenté une attaque surprise de la villa pendant l'absence du Commando.
Pourquoi ?
Il savait pourtant bien que la villa n'était gardée que par quelques hommes et que son magasin contenait dans sa réserve une centaine de mousquetons destinés à la force « K », que le Capitaine Hentic, dieu merci, s'était toujours bien gardé de leur distribuer. A-t-il eu peur d'un piège ? Des mines qui protégeaient la villa !
Quant à nous, ordre nous est donné de faire les cloches, de nous comporter comme de simples appelés du secteur ne pensant qu'à la quille. Aussi, c'est coiffés du chapeau de brousse et chaussés des godillots à clous, que nous errons sans but toute la journée, semblant perdus dans Timerzougen, le litre de rouge bien en évidence dans la musette, trompant ainsi les gens du village qui ne manquerons pas de faire savoir aux Fells que les nouveaux sont des biffins sans importance, plus occupés à picoler qu'à les chercher.
Mais la nuit, c'est autre chose. Nous ressortons discrètement tendre des embuscades, contournant les villages pour ne pas faire aboyer les chiens ou braire les aghiouls, qui pourraient signaler notre passage aux choufs, chiens qui seront petit à petit éliminés par les Fellaghas et par nos éléments pour pallier cela…

Lundi 1er octobre 1956
Lever à 4 h 30. Nous partons rapidement en direction d'Adrar et, après un long crapahute, nous cernons le village et la fouille commence. Nous appréhendons et ramenons encore une trentaine d'hommes, qui apparemment sont récemment revenus dans leur village.
Pendant ce temps, le Sous-Lieutenant Jusseaume est envoyé avec deux sticks au col du Marabout, puis en nomadisation à la côte 939, au village d'Iguier Salem, en renfort et au secours du 15e BCA, qui a morflé dans la nuit.

En effet, vers 2 heures, le Capitaine Momblanc, officier courageux, est tombé dans une embuscade tendue par les gens de l'auto-défense, qui, après avoir tiré des coups de feu faisant croire à une attaque ennemie, ont envoyé des fusées rouges, signes de reconnaissance des personnes demandant du secours. Ils se sont embusqués et ont pratiquement massacré les renforts commandés Par le Capitaine Momblanc, qui, au

volant de sa jeep, à la tête d une section, se portait à leur secours avec un half-track, un chevrolet et un scout-car.

Le capitaine a les jambes cisaillées dès le début de l'attaque, et résiste, un pistolet mitrailleur dans chaque main, jusqu'à l'arrivée des renforts menés par le Chef Danre, qui se lance avec rage dans la bataille, évitant ainsi un plus grand désastre.
En effet, le bilan est lourd : deux morts : les soldats Hertier et Piron[23] ; six blessés : le Capitaine Momblanc, les chasseurs Mondrelli, Plaete, Lassalle, Lechevalier et Dehaudt.

Il s'agit d'une trahison à grande échelle, d'un véritable guet-apens, tous les éléments de l'auto-défense, familles prises, ayant pris la clé des champs.

Malgré les opérations menées immédiatement sous les ordre du Colonel Des Touches et du Général Gouraud en personne secondés par le Commandant Robert, héliporté à la côte 599, rien-aucune trace d'accrochage ou de fugitifs n'est trouvée.
Ordres sont alors donnés pour des représailles. Iguer Salem est complètement vidé de sa population restante, entièrement brûlé et complètement rasé. C'est bien sûr la population innocente qui trinque !

Les embuscades de nuit montées dans la région, dont la nôtre, ne donnent absolument rien, sinon le constat, au petit jour, de traces évidentes du passage de groupes rebelles.
Ce coup-là, ça y était. Le Capitaine Hentic avait hélas raison, depuis des semaines qu'il clamait :

« Attention ! Vous allez voir, vous aller en prendre plein la gueule, etc. »
Mais personne ne le prenait au sérieux.
Après cette désastreuse nouvelle, bien sûr, il ne pavoise pas, il se contente de hausser les épaules. C'est sa façon à lui de montrer qu'il avait raison.

Mardi 2 Octobre 1956
A 6 heures, nous levons l'embuscade et rentrons sur Timerzougen, où nous restons au repos le reste de la journée en réserve opérationnelle, au cas où le piper de reconnaissance relèverait la présence des fuyards.
Mais ce mardi se passe sans incident, pendant qu'Iguer Salem finit de brûler, et que le Capitaine Guidicelli remplace le Capitaine Momblanc à la tête de la 2e Compagnie…

Jeudi 4 ctobre
Nous sommes au repos toute la matinée. En début midi, nous partons fouiller le village de Tala Tigana. Je reste à l'écart, en protection, mon FM en batterie, face au djebel, pendant que les copains se répandent dans les mechtas, les fouillent après en avoir expulsé les occupants, tordent en douce le cou à quelques poulets, regroupent le maigre bétail et rassemblent la population pour l'acheminer vers Timerzougen, où elle sera prise en charge par les éléments du 121e RI.

Puis, nous gagnons la route des crêtes, où toutes les coupures que nous avions fait dernièrement reboucher sont à nouveau béantes, puisque les Fellaghas, comme nous le jour, ont la nuit réquisitionné à leur tour les villageois pour leur refaire ouvrir les coupures. Bien entendu, dans les villages, personne ne sait rien, n'a rien vu, etc.

[23]PIRON Lucien Alexandre 06-12-1934 - 01-10-1956.

Aussi, c'est à coups de pompes dans le cul que nous forçons les hommes à les remblayer.
En fin de colmatage, discrètement, nous posons nos mines sous les dernières grosses pierres, (les fameuses boîtes à cigares de Chollet). Puis, nous redescendons, gardant juste quelques villageois suspects pour un contrôle d'identité approfondi.
Après un frugal repas, vers 22 heures, nous remettons ça; à marche forcée, nous remontons tendre des embuscades à proximité de la route des crêtes.

Vendredi 5 octobre
Vers 1 h 30, de fortes explosions résonnent dans la quiétude de la nuit, nous apprenant que nos pièges ont fonctionné. Au petit matin, nous montons voir les résultats.
Quelle boucherie ! Un corps gît, déchiqueté, ses membres séparés du tronc…
Quelle horreur que cette guerre d'Algérie !
Cependant, cela est dissuasif. Car jamais plus dans ce secteur ne réouvriront de coupures. Ils se contenteront en nous les repercer d'autres, juste à côté, se gardant bien d'approcher trop près des anciennes…

Du samedi 6 au lundi 8
Nous nous enfonçons dans la routine, les fouilles de villages succèdent à la mise en place de pièges et à la destruction de mechtas appartenant à des Fells au maquis, selon les renseignements obtenus par les OR. Nous continuons d'égarer dans les zones interdites quelques grenades et balles trafiquées.

Le Capitaine Hentic est absent. Une alouette II l'a emporté ce matin sur Alger, où, dit-on, se préparent les détails d'une grande opération à l'échelle de la Division en cours de montage, suite à la trahison des groupes de l'auto-défense de la force « K ».

Le 8 octobre au soir
Le 8 au soir, nous apprenons l'intervention la nuit dernière d'un groupe de protection de la 1ère Compagnie du 15e BCA à la villa, qui, selon les renseignements des OR, devait se faire attaquer sans doute par El Toumi et ses hommes, qui voulaient tenter de s'approprier les mousquetons gardés par Gueydon.

Mardi 9
Dès 6 heures, branle-bas de combat. Notre première grande opération débute. Dans la musette TAP, nous emportons deux rations, des vêtements chauds, une toile de tente, des munitions supplémentaires, etc. Ça a l'air d'être du sérieux.
À 14 heures, embarquement dans les camions qui prennent la direction d'Adrar et nous déposent au nord de ce village, au PC opérationnel, où nous sommes mis en 1ère réserve héliportée.
Le Général Gouraud dirige l'opération, secondé par le Général Lacaume.
Au loin, la chasse straffe au-dessus de la forêt d'Adrar, bidons de nalpam. L'équipe du génie qui nous accompagne embarque en hélicoptère avec ses lance-flammes. Au sol, ce n’est n'est qu'un va et vient de troupes si nombreuses qu'elles semblent sortir de terre.
En fin de journée, nous partons a notre tour en direction de la cote 724 pour dresser des embuscades à côté du poste abandonné de la 8e Compagnie du 121e RI. À peine sommes nous en place ca rafale sec, semble-t-il, du côté de la position du 4e stick. Mais cela se calme aussi vite que ça a commencé. Méprise ?

Il pleut toute la nuit, et on se les caille ! Au loin, le ciel est sans cesse illuminé par des tirs de fusées éclairantes, ponctués par ceux d'armes automatiques.

Mercredi 10
Dès l'aube, en écoutant la radio sur notre chanel, nous captons la conversation du Capitaine Gerde, qui, en embuscade dans un fossé en bordure de la route, de sa voix chantante des natifs des Pyrénées, interroge son ami Hentic :
« Dis, Pierrot, quand est-ce que l'on décroche ? Nous sommes trempés, et j'ai les couilles qui flottent ! »
Après un rapide jus, vers 5 heures, nous décrochons et gagnons les camions qui nous attendent sur la route des crêtes pour nous ramener au PC opérationnel d'Achtrouf Mira.

A peine arrivés, nous embarquons dans les hélicoptères qui nous déposent vingt minutes plus tard sur la DZ de Tifrit Ait El Hadj, dans un camp tenu par le RIC, où semble régner un vent de panique, les Fells n'étant plus loin, poussés par le ratissage des paras.

Nous y restons en renfort pendant trois heures, puis, en ratissant le djebel vers l'ouest, nous allons fouiller le village d'El Hadoud, acquis à cent pour cent au FL.N.
ans le village, tout est pratiquement dévasté pendant cette fouille, car, à part quelques chibanias, il n'y a plus personne. Nous partons ensuite vers la forêt des Béni Ghobri, pour, au bout d’une longue marche de diversion, revenir sur le village et y placer des embuscades pour la nuit.

Toute la journée, nous avons entendu tirer aux armes lourde canons, mitrailleuses, fusils mitrailleurs, PM et fusils de chasse et vu piquer du nez les T6 lâchant leurs roquettes sur la forêt d'Adrar, où se sont déroulés de durs combats, comme le confirme une écoute radio relatant la mise hors de combat, à la côte 202 dans une grotte de trois rebelles en armes, par le commando du Génie du Sergent-Chef Arnaud.

Jeudi 11 octobre
Au début du jour, nous cernons le village et regroupons les occupants, revenus comme par enchantement dans la nuit. Mais par où, puisque sur toutes les pistes étaient tendues des embuscades ? Hier, il n'y avait pratiquement personne et aujourd'hui le village est plein, notamment de jeunes gens. Nous arrêtons tous ceux dont les cartes d'identité ne sont pas en règle, c'est-à-dire tout le monde.
Au poste 300, impossible de rentrer en contact avec le PC. Aussi, nous sommes contraints, faute de camions, de regagner la route des crêtes à pieds. Par chance, un piper nous repère, entre en contact avec nous, et prévient le PC.
Ainsi, deux heures plus tard, les hélicoptères viennent nous chercher pour nous déposer à nouveau, après dix minutes de vol, au PC opérationnel.
Le 3e RCP, le régiment du Colonel Bigeard, a accroché sévèrement. Les hélicoptères, dans un ballet incessant, ramènent et déposent à chaque rotation des cadavres de rebelles, qui finissent par s'amonceler en plusieurs tas regroupant des dizaines et des dizaines de corps, entassés pêle-mêle dans l'attente de l'identification par les gendarmes.
Bien sûr, nous tentons de savoir ce qui se passe, et nous discutons avec les bérets rouges.
« Ça a été dur ?
- Oui, nous avons eu de la casse au début : nos éclaireurs de pointe d'ailes sont tombés nez à nez avec ceux des Fells, qui

ont ouvert le feu en même temps, ne laissant aucune chance ni aux uns ni aux autres. Puis, à la suite de notre progression, nous avons trouvé sur la piste, au milieu de l'embuscade, trois têtes de soldats coupées et posées sur le sol à intervalles régulières, coiffées du calot des troupes coloniales. »

Pendant que nous apprenons ces choses horribles, le Capitaine Hentic demande au Général Gouraud l'autorisation d'embarquer en hélicoptère avec son commando pour participer à l'accrochage, en collaboration avec les sticks de Bigeard, commandés par un capitaine qu'il semble bien connaître.
Le général interroge Hentic :
« Quels sont vos éléments ? Engagés ou appelés ?
- Tous appelés volontaires, mon Général.
- Non, ce n'est pas un travail pour eux. Allez plutôt vous placer en embuscade de nuit ici », lui dit-il en désignant sur la carte la côte 617.

Contraints d'obéir, nous nous dirigeons alors sous la pluie qui tombe inlassablement vers le col du marabout, à la lisière de la forêt d'Adrar, en suivant, à l'écoute des postes 300, les péripéties de la 4e Compagnie du 15e BCA, qui accroche un petit groupe rebelle. Pendant l'affrontement, le Caporal Cachot[24] est tué) , ainsi que le Sergent-Chef Darrot[25], qui portait secours au caporal ; deux autres alpins, le Sergent-Chef Lambert et le chasseur Riu, volent à leur secours et sont blessés à leur tour.

Une section de la compagnie commandée par le Sergent-Chef Vignaud assure aussitôt la contre-offensive et le bouclage, au cours desquels le Sergent Tibergmien[26] est tué, alors qu'il était à la tête de ses hommes.

Les équipes spécialisées entrent alors en scène avec leurs lance-flammes, appuyées par un stick du 3e RCP, héliporté immédiatement sur les lieux.

Au milieu de la nuit, nous sommes alertés par des tirs d'armes automatiques en provenance de la position du 5e stick.
tn confirmation, à l'aube, nous entendons les cris du Sous-Lieutenant Jusseaume :
- Mon Capitaine, mon Capitaine ! On en a eu un ! »
En effet, un rebelle gît, couché au milieu de la piste; sans doute s'agit-il d'un chef, car il est muni d'une paire de jumelles, d'un PA et d'une carabine, dont le canon s'avère être rempli de terre, à force sans doute d'avoir rampé dans la boue. À son cou pend également un sifflet. Le Capitaine Hentic, qui lui ferme les yeux, me dira quarante ans plus tard :
« II m'a fait penser à mon fils. »

C'est terminé pour nous. Nous venons de participer à la première grande opération de la 27e DIA, montée suite à la trahison des deux cents hommes de l'auto-défense des douars Iflissen, Izarazen et Djemad de l'organisation « K ».

Cette opération avait été préparée d'après les renseignements fournis à la Division par le Capitaine Hentic, et mise en œuvre sous le commandement des Généraux Lacaume et Gouraud, avec la participation des 15e BCA, 61e RAA, 11e RA, 159e BIA, 9e RIC, 121e et 2e RI, de deux bataillons de parachutistes, les 1er et 3e RCP,

[24] CACHOT Joseph 05-11-1934- 12-10-1956.
[25] DARROT Jean Séraphin 21-09-1928- 11-10-1956)

[26] TIBERGHIEN Francois Pierre, 18-06-1934- 12-10-1956

un bataillon de la 20e DI, du commando K ou le Commando Hentic, maintenant appelé le CRIK, de deux escadrons du 13e Drazgon, de deux pelotons cynophiles, d'un escadron de gendarmes, de deux batteries du 93e RAM, de six sections du 77e Génie, et bien sûr de l'aviation avec ses T6, pipers et hélicoptères.

Le bilan de cette opération, bien que n'étant pas en rapport avec l'énorme déploiement de forces engagées sur le terrain, est cependant satisfaisant, par rapport aux pertes subies dans nos rangs.

En effet, on compte, du côté de l'ALN, à la fin de la quatrième journée de combat, plus de cent dix morts pour un seul prisonnier! Cent trente-deux armes sont récupérées, dont la plupart proviennent de celles distribuées le 17 septembre dernier, comme le prouve la liste des armements saisis, comprenant cinquante-huit fusils de chasse, douze fusils de guerre, dix-neuf PA, deux pistolets-mitrailleurs, deux paires de jumelles, une carabine, un chapeau et divers stocks de munitions.

Quant au Capitaine Hentic, après ce brillant résultat, sachant que ce n'était là qu'une partie des katibas qui avait été anéantie se garde bien de crier victoire. Il s'apprête à nous renvoyer en embuscades, mais en Mizrana, forêt à la sinistre réputation, dont le seul nom nous donne la chair de poule.

Vendredi 12 octobre.
Mais pour l'heure, après une inutile nuit d'embuscade sous la pluie, nous regagnons, trempés, le camp de Timerzougen, où nous allons pouvoir goûter, après ces quatre jours et nuits sur la brèche, à un repos bien mérité, car ce ne sont pas les quelques heures de sommeil volées ça et là qui nous ont détendus.

Au regard de tous ces événements, il faut savoir que le Capitaine Hentic, qui avait été chargé de surveiller la force K, s'était bien vite aperçu, après avoir pris de nombreux contacts avec les dirigeants de cette dernière, Thahar, Zaidat et El Toumi, que le but final de cette mascarade consistait à entraîner au maquis, selon les ordres de Krim Belkacem, le maximum d'hommes avec armes et bagages. Il en avait vite averti Alger, mais ce fut peine perdue. Tous les auteurs de cette opération refusèrent de le croire, malgré les preuves évidentes qu'il avançait.

Découragé, il avait tout de même poursuivi sa mission, glanant renseignement sur renseignement, et localisant les caches de repli des rebelles. C'est sur ses précieuses informations Que bien qu'elles n'aient pas été mentionnées dans le dispositif opérationnel, fut montée par la division l'opération « Djenad », permettant aux troupes de choc, notamment le 3e RCP d’anéantir plus de cent rebelles.
Il faut signaler à ce sujet que les journaux de marches du 15e BCA et de la 27e DIA ne font pratiquement pas mention de la participation du CRIK à cette opération, alors que nous étions bel et bien.

Du samedi 13 au lundi 15 octobre 1956

Enfin un peu de repos, écourté par quelques patrouilles ou escortes de corvées d'eau, durant lesquelles on essaie d'obtenir de plus amples informations sur le bilan de l'opération.

Le lundi 15, vers midi, on nous apprend que nous regagnons enfin Tigzirt. Il ne nous faut pas beaucoup de temps pour démonter notre tente et ranger nos affaires dans les camions.
Le soir, à la tombée du jour, nous revoyons enfin la mer.

La mer à Tighzirt.

Photos de Robert, un ancien sergent du 15e BCA.

Jean Lyonnaz, alors qu'il était infirmier, est rappelé et débarque en Algérie avec ses camarades début mai 1956.

Après avoir été en poste à Fréha comme chef de pièce mortier, il rejoint, comme infirmier, le PC du bataillon à Azazga. Il fait équipe avec le lieutenant médecin Demourgues[27].

Les trois passages qui suivent sont en prise directe avec l'affaire K.

La scène se passe dans l'été 1956, au poste de la 6e compagnie qui est implantée sur un plateau près du village de Tala Tigana.

Chapitre 10. AU BOUT DU CHEMIN. GLOIRE, OÙ ES-TU ?[28]

« Nous étions partis le matin avec un fort convoi pour atteindre la 6ème Compagnie fort éloignée. C'était le temps où nous allions vacciner tous les gars contre le typhus, et nous passions Compagnie par Compagnie. Le lieutenant Dumont, bien sûr, Monti, Brignou et moi-même. Nous avions la jeep et une remorque. C'est vous dire notre faculté de manœuvre et vitesse possible ! Ces séances de vaccination ! Une table en plein air, c'est tout. J'avais charge de stérilisation des seringues et aiguilles. Une casserole, un petit gaz, et le vent chargé de poussière ! Bonjour les dégâts ! Et bien, je n'ai jamais vu une de nos piqûres s'infecter. Nous savions travailler avec précaution, mais tout de même, avec de tels moyens ! Encore maintenant, je n'en reviens pas !

Notre séance de vaccination venait de se terminer, et nous jouissions de ce moment de détente bien gagné avant le retour,

[27] désigné dans le récit écrit en 1992 sous le nom de Dumont.
[28] Ce chapitre à posteriori pourrait être intitulé L**A TREVE POUR DEUX ENFANTS.**

que vint se présenter au poste un kabyle d'une quarantaine d'années. Il parlementait avec les gars du poste et avec force gestes, s'efforçait de les convaincre. Le voilà introduit dans le camp, et oh ! surprise, c'est à nous qu'il est présenté.

S'adressant à Dumont :
- C'est toi le toubib? Viens vite, on a deux enfants blessés. Ils ont sauté sur une mine. Viens vite, viens vite!
- Sur une mine? Qu'est-ce que tu racontes ?
- Si, si, je te dis. Viens vite !
- Où ça ?
- Juste là, un peu plus loin. Viens vite !
- Avec la jeep ?
- Oui, avec la jeep.

Hum ! Pas facile ce genre de situation. En tout cas pas prévu ! Et toujours la même question. Est-ce un piège ou pas ? Cet homme parait sincère. Il a fait vite. Il est trempé de sueur. Que faire ? Comme d'habitude !

-On y va.
C'est tout à fait Dumont. Il réfléchit, observe l'homme intensément, connaît bien tous les risques, et décrète sur un ton enjoué «On y va ! » Et bien, allons-y ! Nous sommes en matinée, presque à l'heure du casse-croûte.

On a le temps et puis ce n'est pas loin.
- À bientôt. Ne vous en faites pas !
Et c'est parti.

On n'a pas dételé la remorque. À quoi bon ! D'ailleurs, le Kabyle s'est fait une place, il est assis sur notre fourbi. Il domine notre attelage. Cette piste ou semi-route, nous ne la connaissons pas. Elle s'insinue bientôt entre deux collines sèches et pierreuses habillées de maigres arbustes. Un kilomètre ... deux kilomètres ...
- C'est là, questionne Dumont
- Encore plus loin, répond le Kabyle en faisant signe de la main.

Nous continuons. Trois kilomètres... Quatre kilomètres...
Ça ne rigole plus dans la jeep ! Nous sommes quatre ! Une carabine US. Deux garants. Un P.A.. Nul !

Prisonniers deux fois, par la nature et par les felIs ! La distance et les méandres font que personne ne nous entendrait. Nous sommes seuls. Non ! Le Kabyle ! Je l'ai à l'œil. Mais il est calme, presque souriant. Quel jeu joue-t-ll ?

Il doit absolument nous maintenir en confiance. Est-ce un suicidaire ou un brave père de famille? On continue. Dumont a renoncé à poser des questions. On ne peut plus rien. À la grâce de Dieu ! Il n'est plus que le ronron du moteur et les chaos de notre véhicule et sa remorque. En étions-nous à six ou huit kilomètres, notre guide nous fait signe d'arrêter.

Nous sommes à flanc de colline. Devant nous, un petit ravin trace un sillon perpendiculaire de bas en haut.
- C'est là, sur la colline, désigne le kabyle.
Cette fois, c'est complet ! À pied ? et la jeep ? On s'interroge du regard. On scrute les alentours. Rien ! Plus de sortie ! Plus de solution ! Si, une. Aller jusqu'au bout ! C'est insensé, mais comme il n'y a plus de mesure ! Nous ne sommes plus rien, dans cette immensité, aux yeux des fells. Nous en avons, tous quatre, parfaitement conscience.

Pas un mot, pas une question. Chacun vendra sa peau s'il le faut, mais ce serait tellement mieux ensemble, à tous les quatre, pour le même résultat. Pour défendre la jeep? par exemple ! Notre faiblesse, et d'ailleurs notre seul espoir. Puisque rien ne nous est encore arrivé, c'est peut-être que réellement ils ont

besoin de nous, et que vraiment deux enfants se meurent. Allons ! Assez raisonné ! Qui donc veut parler de peur, ou la laisser transparaître?

Discrètement, le Kabyle attend.
- On va se séparer.
C'est Dumont qui décide.
- Je reste à la jeep, décide Monti.

C'est le mieux. C'est lui le chauffeur, et puis c'est la sienne. Il l'aime sa jeep ! « Salut Monti ».
On suit le Kabyle. On monte dans le tout terrain, sans même un sentier. Curieux ! Cent mètres ... deux cents mètres ... trois cents mètres. Et Monti ? Tout seul ? On ne le voit plus, mais on pourrait encore l'entendre. On va laisser Brignou. Il est d'accord :
- On ne laisse pas Monti.
Voilà notre dernier gars tout seul ! Perdu ! Mais c'est un Cantalou, agriculteur de son état, solide, calme et déterminé. Il a accepté !...

Un regard entre nous, un petit signe de tête. On se quitte et on continue. Le Kabyle, Dumont et moi. À tour de rôle, nous portons la lourde boîte d'urgence. Encore cent mètres... deux cents mètres ... trois cents mètres, et ... nous débouchons sur un plateau où se serre tout un village. Nous approchons. Tout est désert, pas un animal, pas un homme, pas un bruit. La première petite mechta est maintenant à cinquante mètres.
- C'est là.

Une seule entrée sombre et sans porte. N'en doutons plus, notre approche était parfaitement organisée, par le chemin le plus court sans traverser le village.
- Mon lieutenant, c'est moi qui y vais !
- Pas question. C'est moi. Tu m'attendras à l'extérieur.

Le ton est péremptoire, à l'égal de l'homme dont nous apprécions les qualités de cœur et la tranquille assurance. C'est bien ! Dumont termine les derniers mètres avec le Kabyle, et tous deux, en se baissant, rentrent par la petite porte. Je suis seul !...

Avez-vous eu un jour une fourmi dans votre assiette ?
Je suis fourmi ! J'étais certain d'être observé, d'être suivi par des armes, à la décision d'hommes invisibles. Je fis lentement un tour sur moi-même. Rien ! Pas un signe. Pas une vie. Un grand arbre au tronc lisse. Je fais quelques mètres, et je m'y adosse, face au village et à l'entrée de la mechta... Et puis ce tronc me donne au moins l'illusion d'une protection arrière.

Que deviennent Monti et Brignou ? Que peut bien faire Dumont à l'Intérieur ? Il n'aurait pas l'Idée de me faire un signe ! Il n'est pourtant que dans une pièce; m'assurer que nous ne sommes pas venus pour rien, sinon me rassurer ! Silence. Même le vent retient son souffle.

J'écoute tout et je n'entends... rien ! Rien ! Les minutes s'égrènent... Oh ! non. Je rêve ! C'est pas possible !

Comme au théâtre, surgissant sur scène et sortant de l'angle d'une maison, vingt ou trente gaillards en bon ordre, tranquillement, s'avancent vers moi. Ils sont habillés proprement, à la française, et en leur centre l'un d'eux est vêtu d'une grande djellaba blanche, impeccable. Tous jeunes de 25 à 30 ans. Qu'est-ce que ça veut dire ? On sait bien qu'il n'y a plus un tel nombre d'hommes valides dans les villages. Alors, que faire ? Rien, évidemment ! Et ils avancent ... Je vais enfin savoir. Mais que les minutes comme les mètres qui nous séparent sont longs ! Nous voilà face à face. Le chef en blanc a le regard droit. Tous les visages sont impassibles.

- Nos enfants ont sauté sur une mine française.
- Ah ! Vous en êtes sur ?
- Absolument, nous, on n’a pas de mine.
- Bien !
- C'est une mine française ! C'est ça la pacification! Les enfants !
- Silence

Le dialogue s'établit, et je dois en ce lieu et à cet étrange instant faire appel à toutes mes ressources pour m'exprimer en français correct face à cet interlocuteur inconnu, mais de la plus fine instruction. Il s'exprime aisément et clairement sur le sens qu'il donne à cette guerre. Je mesure mes mots et mes silences. La conversation n'est pas à mon initiative. Il est d'ailleurs plus au courant que moi de la situation politique. Je ne suis qu'un soldat. Il me semble bien que lui soit général ! Sa troupe le serre étroitement, fait bloc et reste immobile. Qu'y a-t-il dans leur dos ? Les visages ne bougent pas, mais des yeux vifs me fouillent intensément. J'ai mon garant, la cartouchière, mon couteau de chasse et mes deux grenades. Je suis inventorié, évalué. Beau gibier, en vérité ! Mais le ton s'il est sévère, reste digne et courtois. Une bonne demi-heure s'écoule en cette joute oratoire. Où veut-il en venir? Enfin, voilà Dumont.

La lumière l'éblouit. Quelle doit être sa surprise de me voir si fortement accompagné. Le contact avec le chef s'établit de la même façon qu'avec moi. Le même dialogue, la même assurance persuasive qu'il s'agit bien d'une mine française. Oui ! Deux enfants blessés le plus grand, 13 ans, a une main lacérée mais pouvant rester utilisable, avec une cuisse déchirée. Le tout peut se reprendre. Le second enfant, âgé de 3 à 4 ans, n'a qu'un petit trou dans le ventre, mais les chances de le sauver sont minimes.

D'un commun accord, les dispositions pratiques étant prises pour leur évacuation, l'instant est venu de nous séparer. Il n'est pas de «salamalec » ou politesses Le ton reste froid, les tenues rigides, les visages impassibles... notre embarras bien grand !

C'est le demi-tour devant cette troupe ordonnée et le retour sur nos pas, sans se retourner. Je me souviens de ce premier clin d'œil libre échangé avec Dumont. Ne pas se retourner ! Représenter la France « sans peur, et... ? ». Nous sommes de biens petits Bayard ou la cause est-elle moins noble ? À pied, dans l'herbe sèche. sous le soleil implacable et l'hostilité générale, nous étirons les mètres qui nous séparent et nous éloignent

Avant de reprendre le flanc de la colline, un coup d'œil vers l'arrière nous apprend que la troupe est toujours: figée, à la même place. Encore aujourd’hui, je ne pu me libérer de cet embarras. Nous avions porté secours, essayé le rattrapage physique de l'action perfide des mines. Mines françaises[29] ? Mines FLN ? ... La guerre... Les enfants... La consternation dans les deux camps.

Un peu plus de haine et de passion ! Des deux enfants, le plus grand fut sauvé et le petit est mort.

Le soulagement fut grand de récupérer Monti et Brignou, de nous retrouver sains et saufs.
Pas d'effusion, pas de paroles inutiles. C'est le retour, chacun avec ses pensées…

A la lecture du témoignage du capitaine Hentic, il n’y a plus d’énigme sur l’origine des mines qui ont touché les enfants kabyles.

[29] Maintenant le doute n’est pas permis : il s’agit bien de mines françaises.

La lecture du témoignage de cet officier va permettre de résoudre une autre énigme : l’origine des armes utilisées par les assaillants lors de l’embuscade. Le poste de la 6e compagnie est toujours installé sur le plateau dénudé près du village de Tala Tigana à une vingtaine de kms au nord d‘Azazga.

Pour aller chercher l’eau, il faut poursuivre quelques kms plus loin. Ce samedi *15 septembre 1956*, la journée est bien avancée, lorsque le véhicule chargé de militaires tirant la remorque citerne emprunte la route de la source.

Comme remplir la citerne d’1m^3, demande du temps, (peut-être une bonne demi-heure ?), nos adversaires ont tout loisir de préparer une embuscade sur le chemin du retour. Ce sera d’autant plus facile que le Chevrolet lesté de la citerne peine à grimper la côte et que le retour se fait à la tombée de la nuit.

C’est bien à l’endroit redouté, Timerzouguène (en réalité Tala Tigana) comme l’explique Jacques TOCCANIER, un des rescapés dont le témoignage est recueilli 47 ans plus tard par Jean, que se produit l’attaque. Violente, rapide. Les soldats n’ont pas le temps de gicler des ridelles du Chevrolet. Ils sont criblés de balles et achevés sur place.

Le témoignage de Jacques TOCCANIER, chef du véhicule chargé d’organiser la corvée d’eau aujourd’hui décédé, est présenté à l’auditoire sur un support vidéo.

Cette embuscade meurtrière comme il y en eu tant d’autres, marque un tournant dans l’affaire K : elle démontre qu’en haut lieu, les instigateurs de cette opération ont été dupés

Laissons Jean relater ce qu’il a vécu à partir de son livre.

Chapitre 11 de son livre : « LE PRIX DE L'EAU ! ».

« Je suis arrivé sur le terrain je ne sais comment, avec l'ambulance à toute vitesse puisque nous savions que nos gars de la 6ème partant pour la corvée d'eau étaient tombés dans une embuscade. Il fallait faire vite et nous avons fait vite puisque je ne me souviens pas. Il faisait nuit noire, et nos phares ont fouillé un emplacement pour s'arrêter sur le champ de bataille. Ça claquait férocement de partout, et les traçantes, en ricochets, sillonnaient le ciel. Tous les calibres d'armes légères donnaient de la voix. Nos gars étaient-ils encore aux prises avec les fells ? À la faveur de la nuit, ces derniers n'avaient-ils pas encore décidé de décrocher ? C'était pour moi un bruit de fond. Là n'était pas mon problème !

À ma descente de l'ambulance, je fus immédiatement pris en charge. On me dirigea vers les gars à terre, morts ou blessés. Sur un rayon de trente mètres, à la lueur des phares, je distinguais les appels d'urgence, par signes, des gars qui veillaient. Le désordre était total, c'est-à-dire qu'il y en avait partout et n'importe où, comme ils étaient tombés, et derrière les pierres où les copains les avaient portés, à moins qu'ils se soient eux-mêmes protégés. C'est pas possible ! C'est un carnage ! Que faut-il faire ? Courir dans tous les sens ? On veut tous me les faire voir. On veut que je fasse tout et tout à la fois, et ... je suis seul ! Ce blessé m'appelle et me tend la main. Allons, de l'ordre et raccroche-toi ! Je désigne un gars qui me paraît calme.
-- Toi, prends la torche et montre-moi les hommes un par un.

Il fait noir. Le faisceau de lumière me fait découvrir la première ombre. Immobile, de face, le bras cache la tête. Je découvre le visage. Il est livide, les yeux fixes. Je touche les pupilles. Aucun réflexe. Le pouls ? Rien. Trop tard pour celui-là. À un autre !

Après, je ne sais plus.

J'ai coupé des vêtements, fouillé des corps, évalué des blessures, abandonné les morts, classé les blessés par priorité. Cinq blessés graves dont deux très graves. Il faut faire vite et au mieux. Mon fidèle couteau ouvre les treillis. Je dégage rapidement les plaies.
J'encourage les moins atteints, et concentre mon attention aux cas les plus graves. Deux particulièrement risquent de me filer ! Le premier a une balle à la base du poumon. Quels dégâts ? Hémorragie en cours ? Tiendra, tiendra pas ? Le pouls est faible. Une Syncorthyl, vite, et on verra. Je m'occupe du second. La cuisse droite est littéralement éclatée par une bille ronde. Le fémur est brisé. Les chairs et le sang font un ensemble avec le treillis. Par quelle chance, la fémorale est-elle toujours en fonction ? Et où est-elle ? Ne vais-je pas l'ouvrir à la moindre sollicitation ? Extrême prudence, mais il faut agir. Piqûres de soutien cardiaque, et morphine, et là, vraiment, dans l'action, je fais alliance avec ce gars à la lampe torche que je n'oublierai jamais.

À ma demande, il me déniche le nécessaire à confectionner une attelle. Entre-temps, j'ai établi un pansement compressif. Il faut atteler le tout. Il soutient la jambe en traction comme je lui ai demandé. Il est précis, efficace. Trop, c'est trop ! Le blessé souffre et appelle.

Je demande à mon aide de s'occuper de la tête, moi je fais le reste. Il a compris, et comme une maman, je le revois encore, il prend la tête du blessé, le détourne de sa jambe et de mes gestes, et lui parle... lui parle abondamment. Il faut le faire, croyez-moi ! Et c'est tellement important ! calmer, rassurer un soldat qui vient de sauver sa vie, et à quel prix, et qui une seconde fois risque de la perdre ! Il faut absolument éviter qu'il ne s'affole. Il faut absolument que je finisse l'attelle, et nous y parvenons dans une entente parfaite de gestes et de pensées.

- Qu'est-ce que tu fais dans le civil ?
- Je suis boucher !

Allez, vite, on charge. Priorité aux deux grands blessés que nous installons à mi-hauteur pour les avoir sous la main. Je me retrouve coincé entre deux brancards de chaque côté et un entre les jambes. Le blessé du poumon a bien réagi au soutien cardiaque, mais pour combien de temps ? C’est déjà une grande chance ! En route ! Et quelle route ! 50 à 60 kilomètres, secoués dans cette étuve de moiteurs humaines et de sang.

Quelques plaintes s'échappent, mais sans plus. Des vraies ! arrachées par les chaos. La faible lueur du plafonnier me permet les quelques gestes indispensables. Contrôle des pouls. Piqûres à l'un. Piqûres à l'autre sans changement d'aiguille et à travers les treillis. Pas le choix ! c'est comme ça ! À l'arrivée à l'hôpital de Tizi-Ouzou, mes cinq gars sont toujours vivants. Je ne me souviens plus de rien. J'étais anéanti, vidé, pris de nausées. J'effectuais le retour sur un half-track en plein air ... en pleine nuit….

Bilan de l’embuscade 5 tués[30] et 2 blessés graves dont Jacques TOCCANIER.

[30] En réalité cinq dont voici les noms :
Caporal BERY Jacques 13-03-1932 - 15-09-1956
Soldats ASSUMEL Paul 25-07-1932 - 15-09-1956
BLANCHE Michel Jacques Alexandre 11-12-1934 - 15-09-1956
DELBE LOUIS 04-05-1935 - 15-09-1956
MARTIN Jean 26-06-1932 - 15-09-1956

Le lieutenant Oneil PANFILI[31], Officier de renseignement du bataillon recueille les douilles sur les lieux de l'embuscade et constate que les armes des assaillants sont des armes françaises. Il fait part de cette découverte à la Division qui nie l'évidence !...Quant au capitaine Hentic présent également sur les lieux, il garde le silence.

En haut le Chevrolet, les ridelles brisées par la mitraille.
En bas, le lieu de l'embuscade.

[31] Témoignage recueilli par Jean Lyonnaz.

Mais au fait qui est Jean Lyonnaz ? Voici un témoignage puisé dans son livre.

Chapitre 15 LE FELLAGHA BLESSÉ.

On me l'avait livré comme un ballot de linge sale ... vivant, ou plus précisément encore vivant ! Au cours d'une sortie, nos gars avaient accroché un groupe de fells, et dans la débandade, ces derniers avaient abandonné les ânes transporteurs dont un portait un homme attaché sur son dos. C'était un fellagha gravement blessé.

Nos gars eurent le mérite de ne point l'abandonner, et c'est pourquoi, après maintes difficultés, ils me le rapportaient sur un brancard. Ils étaient fourbus, jaunes de poussière, et donc soulagés de me remettre leur fardeau avec quelque chose comme « t'en feras ce que tu voudras !

Bien sûr, et j'en ferai quoi ? Il fait nuit maintenant. Aucune évacuation possible.

Voyons au moins de quoi il souffre. Nous le rentrons à la lumière. Vous le décrire ? Une loque humaine. Vêtu de haillons, et si peu. Un pantalon, une chemise enduits de sueur et de poussière. Il est squelettique, livide, crasseux. Il ne parle pas, ses yeux tournent en tous sens, terrorisés, déséquilibrés. Il y a de quoi ! Un pansement individuel imprégné de sang noir et séché tâche d'obstruer un trou de la grosseur d'une balle de ping-pong, et situé dans le dos à la base du poumon droit. Un trou plus petit, sans doute l'impact d'entrée, est de face, juste au-dessous de la clavicule. À son état, ça fait des jours qu'il doit être attaché sur un âne. Et il est toujours vivant ! C'est incroyable ! Quel tracé miraculeux a bien pu suivre la balle pour qu'il ne soit pas mort sur place ? Il est vivant ! ce qui laisse à penser qu'il a peut-être encore sa chance.

De sa connaissance du poilu de 14, mon père me disait qu’un homme est plus dur qu’un chien. J’étais devant le cas. Inexplicable, mais une chose sûre et positive, la balle était bien sortie. J’ai pansé ses plaies du mieux que j’ai pu, donné à boire, piqûres et... dodo ! Oui ! Mais où ? Pas question de le mettre sous le hangar qui nous servait d’infirmerie. Refus catégorique de certains. Le laisser dehors ? Impossible, avec la fièvre qui le secouait. Pas le choix, je l’ai pris avec moi. Je l’ai installé dans ma piaule sur son brancard, et j’ai rejoint mon lit de camp en ayant bien la précaution d’évacuer toute arme, sauf un PA sous ma tête et une lampe torche. On ne sait jamais, mais tout de même, c’était un mourant.

Eh bien, dans la nuit, un bruit furtif m’éveille complètement. Je saisissais doucement mon PA et j’allumais. Nous fûmes aussi surpris l’un que l’autre. Le moribond était debout ! Instinctivement, mon PA s’était braqué sur lui. Il s’est vu perdu ! Les premières secondes de stupeur passées, il s’est mis à trembler comme une feuille de tous ses membres. L’effort qu’il venait de réaliser, sa faiblesse extrême, ses yeux chaviraient de nouveau. Je me suis levé. Je l’ai remis couché et, vaincu, il n’a pas rebougé de la nuit.

Le lendemain, nous l’avons évacué sur l’hôpital de Tizl.-Ouzou. Je l’accompagnais et je l’ai introduit dans une salle commune réservée aux fells et gardée par deux gendarmes, PM à la hanche.

À quelque temps de là, étant à l’hôpital, je passais m’informer de ce qu’étaient devenu ce fellaga confirmé, et le jeune garçon blessé par la mine. Je fis irruption dans cette grande salle sombre, sans fenêtre. L’ambiance était encore plus sombre.
Les hommes étaient tous allongés sur leur lit, et silencieux. Dans cette atmosphère de glace, et me demandant ce que j’étais venu faire en cette galère, je vis se lever et venir à ma rencontre avec un large sourire, mon fellaga, complètement ressuscité. La baraka, ça existe ! Il venait là de faire un acte de courage. Pas un de ses coreligionnaires n’a esquissé le moindre geste d’approbation. J’étais l’ennemi et je ne sais ce qu’a pu donner, entre eux, la suite de leur conversation. Nous nous dirigeâmes ensemble vers le jeune kabyle qui, sur son lit, était fort embarrassé. Il allait pour le mieux, et ses blessures étaient en bonne voie de guérison. Bien sûr, son petit frère n’avait pas survécu.

J’al eu à soigner d’autres prisonniers. L’un d’eux sur le départ me dit :
- À toi, je peux bien le dire, oui, je suis fellagha ! Que devais-je faire d’une telle révélation ? Il était persuadé qu’il me quittait pour .la « corvée de bois ».

Y avait-il vraiment tant de bois à faire ? »

Évacuation d’un blessé le 25 mars 1958 dans le djebel Assés.
Photo Médecin général Christau

Laissons le correspondant de la presse locale conclure en citant le compte rendu de la soirée conférence du 29 octobre 2011, paru dans le Dauphiné libéré du 9 novembre 2011.

Un vécu douloureux

« Jean Lyonnaz, auteur de "Parcelles d'oubli", sut admirablement, pendant 2 heures, recréer l'atmosphère de l'époque, documents et anecdotes à l'appui : sa rencontre avec les Pères Blancs, les secours à deux enfants blessés -sur des mines françaises, une jeune fille blessée qui meurt dans ses bras, les embuscades la nuit...

Pour conclure, il invita « tous des blessés de cette foutue guerre, à guérir de la haine, à guérir de la guerre » et la chorale locale entamait alors le chant "1000 colombes" pour clore sur une note d'espoir ».

Jean et Simone, Présidente départementale de la Croix Rouge.

Refrain Que la paix soit sur le monde
Pour les cent mille ans qui viennent
Donnez-nous mille colombes
À tous les soleils levants
Donnez-nous mille colombes
Et des millions d'hirondelles
Faites un jour que tous les hommes
Redeviennent des enfants

1
L'hiver est là
Sur les toits du village
Le ciel est blanc
Et j'entends la chorale des enfants
Dans la vieille église
Sur un orgue aux couleurs du temps.

2-
Demain c'est nous
Et demain plus de guerre
Demain partout
Les canons dormiront sous les fleurs
Un monde joli
Est un monde où l'on vit sans peur.

Un jour nouveau se lève,

À nous de faire qu’il soit plus beau.